3 1761 04283 7054

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

J. B. Tyrrell Esq.

S455

# ŒUVRES

## DE MONSIEUR

# DE SEGRAIS,

## DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

NOUVELLE EDITION,

*Revûe & corrigée avec soin.*

TOME SECOND.

23814
29.4.29.

A PARIS,

Chez { DURAND, rue du Foin.
DAMONNEVILLE, Quay des Augustins.
DELORMEL, rue du Foin.
PISSOT, Quay de Conty.

M. DCC. LV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

PQ
1924
S3
1755
t. 2

# TABLE
## DU SECOND VOLUME.

LES *Mémoires & Anecdotes*, page 1
*La Relation de l'Isle Imaginaire*, 165
*Histoire de la Princesse de Paphlagonie*, 207
*L'Amour guéri par le Tems*, Opéra, 255

Fin du second Volume.

# MÉMOIRES

## *ANECDOTES*

DE MONSIEUR

# DE SEGRAIS.

DESPREAUX a eu tort de décrier si fort les Ouvrages de *Scarron ;* son Typhon n'eſt pas auſſi mauvais qu'il a voulu le faire croire ; c'eſt un très-beau Poëme, & il me plaît beaucoup.

¶ J'étois logé proprement & commodement au Luxembourg, & j'y fis un jour un regal à Deſpréaux, à Puimorin ſon frere, à Chapelle & à Monſieur d'Elbene, à qui je tâchois de faire tout le bien que je pouvois dans le mauvais état de ſes affaires. La fête étoit faite pour lire un chant du Lutrin de Deſpréaux, qui le lut après qu'on eût bien

mangé ; quand il vint aux Vers, où il eſt parlé des Cloches de la Sainte Chapelle, ce ſont ceux-ci,

Les Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines.

Chapelle, qui ſe prenoit aiſément de vin, lui dit, je ne te paſſerai pas *Argentine*, Argentine n'eſt pas un mot François Deſpréaux continuant de lire ſans lui repondre, il reprit, je te dis que je ne te paſſerai pas Argentine, cela ne vaut rien : Deſpréaux repartit, tais-toi, tu ès ivre : Chapelle répliqua, je ne ſuis pas ſi ivre de vin, que tu ès ivre de tes Vers. Leur dialogue fut plaiſant, & Monſieur d'Elbene, qui avoit du goût, prit le parti de Chapelle. Il étoit tard quand Deſpréaux & Puimorin ſe retirerent, & je me couchai ; Chapelle & Monſieur d'Elbene demeurerent près du feu, ſe mirent à plaiſanter ſur le mot *d'Argentine*, & dirent mille choſes ſur ce ſujet, qui m'empêchoient de dormir ; mais qui me divertiſſoient beaucoup. *

¶ *Chapelle* étoit bâtard de Monſieur l'Huillier grand ami de Monſieur Gaſſendy,

* L'expreſſion de Deſpréaux eſt juſte, parce que le ſon des Cloches qui appellent à Matines eſt Argentin, c'eſt-à dire clair.

& Monsieur l'Huillier prit grand soin de son éducation & de le faire étudier. Il lui laissa en mourant quatre mille livres de pension viagére, que ses parens lui payoient seulement par quartier, afin qu'il ne les dépensât pas tout à la fois; car il aimoit la bonne chere, & il ne pouvoit pas garder d'argent. Il est Auteur du Voyage qui a paru sous son nom, & sous celui de Bachaumont qui peut y avoir eu part, car il avoit aussi beaucoup d'esprit. Outre ce petit Ouvrage, on a aussi trouvé après la mort de Chapelle beaucoup de Vers qu'il avoit faits dans sa jeunesse, dont l'on pouvoit faire un assez bon recueil. *

¶ Monsieur *Chevreau* n'a pas raison de se plaindre * de Monsieur Ménage dans ses Oeuvres; mêlées disant, que Monsieur Ménage s'est servi de ses Notes sur Malherbe, pour faire les siennes : Monsieur Ménage n'étoit point plagiaire; au contraire Monsieur Ménage à rendu service à Monsieur Chevreau, en supprimant ses Notes qui ne

* Ce Recueil a été imprimé en Hollande, avec les Epigrammes du Chevalier de Cailly, le Poëme de la Madelaine, &c. en 2 vol. in-12, 1714.

* Cette plainte de Chevreau, quoique datée de 1687, n'a paru qu'en 1697, cinq ans après la mort de Ménage.

valoient rien, car il y donnoit des sens aux Vers de Malherbe contre l'intention de Malherbe.

¶ La Pucelle n'est pas un bon Poëme héroïque ; il est vrai : mais en avons-nous de meilleurs ? Lit-on le Clovis, le S. Louis & les autres ? Il y a des endroits inimitables dans la Pucelle ; disons seulement contre ce Poëme, que Monsieur Chapelain vouloit épuiser toutes ses matiéres, & qu'il n'a pas sçû l'art de laisser à penser à ses Lecteurs, comme a fait Virgile.

¶ Monsieur *de Balzac* est mort du chagrin qu'il conçut de la réputation des Lettres de Voiture, & de la Défense de Costar ; mais il avoit tort d'en prendre de l'ombrage ; c'est comme si je m'étois fâché du Virgile Travesti de Scarron, & que cela m'eût détourné de la Traduction que j'en ai faite. Le style de Voiture est plaisant, & celui de Monsieur Balzac est sérieux, ils ont leur mérite l'un & l'autre. Girac, qui prit le parti de Balzac, étoit pédant, & Costar, qui fit la défense de Voiture, avoit vû le monde ; c'est pour cela que la Défense, qui est écrite agréablement, fut très-bien reçue.

¶ *Malherbe* a prophétisé la grande réputation de Balzac sur ses premieres Lettres qui parurent de son tems. Un jour on repro-

choit à Malherbe, comme il étoit vrai, qu'il ne donnoit de louanges à perſonne, & qu'il n'approuvoit rien; il répondit, j'approuve ce qui eſt bon, & pour marque que j'approuve quelque choſe, je vous annonce que le jeune homme qui a fait ces Lettres (il parloit de Balzac) ſera le Reſtaurateur de la Langue Françoiſe. Il jugeoit bien, qu'ayant commencé de bonne heure à adoucir la rudeſſe du ſtyle de ſon tems, il le porteroit avec l'âge à la perfection où on l'a vû avant qu'il mourut.

¶ Je n'ai pas trouvé dans le Ménagiana ce que j'avois dit à Monſieur Ménage, & dont il étoit convenu, que l'Académie-Francoiſe étoit le Cordon-bleu des beaux Eſprits; il le diſoit ſouvent comme venant de moi.

¶ Monſieur *le Prince*, qui étoit très-aimable dans ſa jeuneſſe, tant par les belles qualités du corps, que par celles de l'eſprit, étant tombé dangereuſement malade à Philiſbourg après la Bataille de Norlingue, on le ſaigna tant de fois qu'on lui avoit tiré preſque tout ſon ſang; & lorſqu'il fut guéri, il ne penſa plus à Mademoiſelle du Vigean. On s'en étonna fort; & il dit à ceux qui lui en parlerent, qu'il falloit que ſon amour fût tout dans ſon ſang, avec lequel il s'étoit évanoui à meſure qu'on le lui ôtoit. Mademoiſelle du Vigean ſe voyant abandonnée ſe

jetta dans un Couvent de Carmelites, où elle eſt morte. MADEMOISELLE m'a fait voir à S. Fargeau dans ſon Cabinet un Tableau, où elle étoit repréſentée en Grace, entre Mademoiſelle du Vigean & Madame de Monbazon, mais Madame de Monbazon avoit plus d'éclat.

¶ A propos de l'amour qui ſe perd avec le ſang, j'ai entendu raconter une Hiſtoire tragique ſur ce ſujet au Gouverneur de Monſieur le Comte d'Harcourt; il étoit très-honnête homme, & il ſçavoit cette Hiſtoire d'original. Il diſoit donc, qu'un Gentilhomme Allemand devint amoureux d'une Princeſſe Allemande qui l'écouta, & qui le fit ſon Maître-d'Hôtel, afin qu'elle pût l'avoir auprès d'elle ſans ſcandale. Ils vêcurent quelque tems aſſez contens l'un de l'autre; mais la Princeſſe ayant conçû de l'amour pour un autre, il en eût une grande jalouſie, & il lui en fit des reproches ſanglans: la Princeſſe qui vouloit être libre lui donna ſon congé, & il fut contraint de ſortir de chez elle: Mais ſon amour étoit ſi violent, que ne pouvant vivre éloigné de ſa préſence, il alla chez elle; & ayant pénetré juſques dans ſon Cabinet, il ſe jetta à ſes pieds, la ſupplia de lui pardonner & de le recevoir en grace. La Princeſſe le lui refuſa, & lui commanda de ſe retirer. L'Amant déſeſperé lui

dit, qu'il étoit prêt de lui obéir en toutes autres choſes, mais qu'il étoit réſolu de ne lui pas obéir en celle-ci, & qu'il aimoit mieux mourir de ſa main ; en même-tems il tira ſon épée & la lui préſenta. La Princeſſe eut la cruauté de la prendre, & elle lui en donna deux coups au travers du corps, qui lui firent perdre beaucoup de ſang, mais qui ne furent pas mortels. Il en guérit au bout de ſix mois par les ſoins de ſes amis, & particuliérement du Gouverneur de Monſieur le Comte d'Harcourt, qui m'a lui-même conté ces particularités. Il ajoûta, que, lorſque l'Amant ſi maltraité fut entiérement guéri, il avoit autant d'indifférence pour la Princeſſe que s'il ne l'eut jamais aimée, & qu'il en attribuoit auſſi la cauſe à la perte de ſon ſang.

¶ La Princeſſe de Cleves eſt de Madame de la Fayette, qui a mépriſé de répondre à la Critique que le P. Bouhours en a faite. Zaïde, qui a paru ſous mon nom, eſt auſſi d'elle. Il eſt vrai que j'y ai eu quelque part, mais ſeulement pour la diſpoſition du Roman, où les regles de l'Art ſont obſervées avec grande exactitude.

¶ Monſieur *de Beaufort*, qui étoit véritablement bien fait, étoit menteur, groſſier & ſans eſprit : il ſçavoit tous les mots de la langue Françoiſe, mais il les employoit fort

mal ; Il disoit que le Rossoli de Turin étoit de l'eau-de-vie * ratifiée, pour dire rectifiée ; & que le Cardinal de Richelieu avoit des Hemispheres, pour dire des Emissaires.

Il disoit qu'étant au Donjon de Vincennes il avoit eu dans l'esprit quarante-trois moyens différens pour se sauver. Celui qui lui avoit plû davantage étoit, de se laisser couler par un Cable, qui auroit été attaché par un bout aux Créneaux du Donjon, & à un arbre du Parc par un autre. Ses amis, avec lesquels il avoit correspondance, sans qu'on s'en apperçût, se faisoient fort de disposer toutes choses pour l'exécution ; mais ayant fait part de ce dessein à Madame de Vendôme, jamais elle ne voulut y consentir, considerant le danger auquel Monsieur de Beaufort se seroit exposé, & elle dit, qu'elle aimoit mieux qu'il gardât sa prison. C'est ce que disoit Monsieur de Beaufort : mais ceux qui se connoissent en ces sortes d'entreprises, & qui sçavent la disposition du lieu, peuvent juger si cela étoit possible.

¶ Je suis né * en 1625, & j'ai présentement 72 ans avec une assez bonne santé,

* N'est-ce point de ce mot *ratifiée* de Monsieur de Beaufort, qu'est venu celui de Ratafia ?

* Plus bas, il dit qu'il est né le 22 Août 1624, & que c'est son pere qui l'avoit écrit.

dont j'ai lieu d'être content. Je me plaisois fort à faire des Vers dans ma jeunesse, & encore à les réciter indifféremment à toutes sortes de personnes ; mais je m'apperçus que je m'ennuyois, quand Scarron, qui étoit mon ami particulier, & qui n'avoit rien de caché pour moi, prenoit son porte-feuille, & me lisoit ses vers, quoiqu'ils fussent fort-bons : je fis réfléxion, que ceux à qui je lisois les miens, dont la plupart n'avoient pas de goût pour les Vers, pouvoient dire la même chose ; c'est pour cela que je me fis une loi de ne les lire qu'à ceux qui m'en prieroient, & peu à la fois. Nous sommes portés à nous flatter nous-mêmes, & à nous persuader, que ce qui nous plaît doit plaire aux autres. Nous voulons qu'on ait de la complaisance pour nous, & souvent nous n'en voulons pas avoir pour ceux qui nous en demandent.

¶ *Barbé* étoit un Maçon qui alloit souvent chez Scarron ; & comme il se mêloit d'Astrologie, il regardoit toujours Madame Scarron avec admiration, en disant, qu'elle étoit née pour être Reine, & qu'elle seroit un jour dans un haut dégré d'élévation. S'il s'est trompé, c'est qu'il ajoûtoit, que cette élevation auroit sa fin peu de tems après qu'il seroit mort. Madame de Maintenon fut un peu allarmée quand elle apprit qu'il étoit mort ; mais un nombre d'années s'est déja

écoulé depuis qu'il n'eſt plus ; & Madame de Maintenon ſe porte bien dans l'état de ſplendeur où elle eſt.

¶ Les gens de qualité que l'on introduit dans l'Académie-Françoiſe en ſi grand nombre lui font grand tort. Il faut qu'il y en ait ; mais le nombre devroit être fixé à ſept ou huit, & les autres Académiciens devroient être choiſis dans toutes ſortes de belles-Litteratures. Il n'y auroit que fort peu de ſcience, s'il n'y avoit que des Poëtes ; car les Poëtes, de même que les Prédicateurs, ſont pour l'ordinaire ignorans en toute autre choſe que dans leur profeſſion. Meſſieurs Chapelain & Mezeray étoient bien intentionnés pour ce qui regardoit l'avantage de l'Académie ; & quand quelque Académicien étoit mort ils diſoient, il nous manque un Académicien habile en telle ſorte de ſcience, ou de connoiſſance ; il faut en chercher un. En effet l'Académie a beſoin de Grammairiens, de Poëtes, d'Orateurs, d'Hiſtoriens, de Critiques, de Sçavans dans les Langues, & de Gens expérimentés dans les beaux Arts, dans l'Architecture, Sculpture, Peinture, dans la Navigation & autres. Monſieur l'Abbé Regnier ſçait bien la langue Italienne ; mais il eſt trop aigre & trop vetilleur.

¶ Monſieur *Péliſſon*, qui a eu pendant

plusieurs années la direction de plus de cinq cens mille livres, n'a pas fait à ses amis & à ses amies le bien qu'il pouvoit leur faire ; cependant il n'a pas laissé de grands biens après sa mort ; ou, s'il en a laissé, cela n'a point paru.

¶ Monsieur *Conrart* n'avoit point fait ses études ; mais c'étoit un homme admirable, & il s'étoit acquis une grande capacité par la lecture : il avoit un goût & une délicatesse merveilleuse pour la perfection de notre Langue.

¶ J'ai achevé ma Traduction des Georgiques de Virgile ; je n'ai plus qu'à y faire des Notes & une Préface *, dont j'ai le projet dans ma tête ; les Notes ne m'arrêteront pas, je les tiens la plûpart dans ma mémoire.

¶ C'est *Malherbe* qui a introduit le bel esprit & la Poësie en Normandie ; avant lui nous n'avions pas de Poëtes ; les autres Provinces en fournissoient à la France auparavant ; mais depuis lui, nous avons eu un grand nombre de bons Poëtes François

* Monsieur de Segrais est mort sans avoir fait cette Préface & ces Notes, dont il est ici parlé avec tant de confiance. En remettant de jour à autre, il se trouva à la fin si avancé en âge, que l'ardeur que ce peu de travail demandoit lui manquoit insensiblement.

& Latins, & nous en avons encore.

¶ Monsieur *de la Rochefoucault* n'avoit pas étudié ; mais il avoit un bon sens merveilleux, & il sçavoit parfaitement bien le monde ; cela lui donna lieu de faire des Réflexions, & de reduire en Maximes ce qu'il avoit trouvé dans le cœur de l'Homme, dont il avoit une connoissance parfaite. * Je fais une estime si grande de ces Maximes que je les sçai presque toutes par cœur.

¶ La Riviere, qui passe par notre Ville de Caën, & que nous nommons l'Orne, s'appelle en Latin, *Olena* ; & nous appellons l'Odon l'autre Riviere qui y passe aussi, & qui est beaucoup plus petite. Elles sont mal appellées Dorne & Dodon dans la carte particuliére de Normandie, dont la plûpart des positions ne sont pas justes.

¶ Nos Poëtes qui entreprendront de faire des * Poëmes Epiques ne feront rien qui vaille, s'ils ne lisent ma Préface sur la Tra-

* Ces dernieres paroles de Monsieur de Segrais sont si véritables, que souvent il citoit de ces Maximes, & les appliquoit fort à propos au sujet dont on s'entretenoit.

* Monsieur de Segrais ne disoit point cela par vanité ; personne n'en a jamais eu moins que lui. On voit bien qu'il le disoit seulement parce qu'il a renfermé dans cette Préface, comme il le dit, toutes les régles du Poëme Epique, & qu'il n'est pas nécessaire de les chercher ailleurs.

duction de l'Enéïde de Virgile, que j'ai faite en vers. J'y ai renfermé toutes les régles que l'on doit observer dans ces sortes de Poëmes.

¶ Je n'ai mis dans mon Académie que les Portraits des Hommes Illustres dans les Lettres, de notre Province, excepté Monsieur de Montauzier que j'y ai placé en qualité de notre Gouverneur. * Pour Monsieur Bochart qui étoit de la Maison de Champigny, quoiqu'il ne fut pas de Caën, néanmoins y ayant demeuré plus de 40 ans, j'ai crû que je devois l'y mettre & le regarder comme s'il en eut été. J'y ai mis aussi ce petit Buste de Monsieur de Saint-Martin, avec son chapeau tel qu'il le portoit, pour marier le Plaisant avec le Sérieux.

¶ Notre Ville de Caën n'est pas ancienne :

* Les autres personnes Illustres de la Province de Normandie, dont Monsieur de Segrais avoit fait mettre les Portraits dans le lieu où son Académie tenoit ses Assemblées, sont Messieurs Vauquelain de la Frenaye, Huet, aujourd'hui ancien Evêque d'Avrancne, Bertaud Evêque de Sees, de Bourgueville Seigneur de Bras, qui a écrit l'Histoire de Caën, Dalechamp, Rouxel excellent Poëte Latin, Antoine Halley aussi Poëte Latin, Gilles Maré grand Astronome, Cahagnes Docteur en Médecine, Sarasin, de Brieux, sans oublier Malherbe, dont Monsieur de Segrais a aussi fait poser une Statue à la façade de sa maison.

c'eſt Guillaume le Conquérant qui l'a fait bâtir : mais il y a des ruïnes antiques à Vieux, Village à deux lieues d'ici, * qui marquent qu'il y avoit là une Ville du tems des Romains ; elle s'appelloit, *Viducæ*, d'où vient le mot de Vieux : mais cette Ville ne devoit pas être conſidérable, car on n'y a pas établi d'Evêché, mais à Bayeux. Les Romains avoient conſtruit un grand chemin qui conduiſoit de Vieux à Bayeux, où il ſe fourchoit pour aller à S. Lo & à Cherbourg ; on en voit encore des veſtiges en pluſieurs endroits.

¶ Madame de *Chevreuſe*, qui étoit une conteuſe, m'a dit qu'elle avoit été cauſe de l'empriſonnement de Monſieur le Prince ; cela arriva pour un rien. MONSIEUR aimoit Mademoiſelle de Vigean, qui n'avoit pas beaucoup d'eſprit, & MONSIEUR n'en étoit pas jaloux : Madame la Princeſſe, qui craignoit qu'on ne ſe ſervît d'elle pour déſunir MONSIEUR d'avec Monſieur le Prince, avec lequel il fut de très-bonne intelligence l'eſpace de ſix ans, pendant la Régence, la fit enlever imprudemment & conduire aux Carmelites, dequoi MONSIEUR fut outré au dernier point. Madame de Chevreuſe, qui s'en apperçût dans un entretien qu'elle

* C'eſt-à-dire de Caën.

avoit eu avec lui, en parla à Monſieur le Cardinal Mazarin, & lui dit que la Cour pourroit tirer avantage de ſa colere, & que c'étoit une occaſion dont on pourroit peut-être profiter pour le détacher d'avec Monſieur le Prince.

Le Cardinal Mazarin dit à Madame de Chevreuſe que cela n'étoit pas ſi aiſé qu'elle le penſoit, à cauſe de l'Abbé de la Riviere, pour qui MONSIEUR n'avoit rien de caché, & que l'Abbé, qui entretenoit l'union de MONSIEUR & de Monſieur le Prince, ne manqueroit pas de donner avis à Monſieur le Prince de toutes les propoſitions qu'on pourroit faire à MONSIEUR contre lui. Madame de Chevreuſe dit, qu'il étoit vrai que MONSIEUR avoit la foibleſſe de dire tout à l'Abbé de la Riviere; mais qu'elle ſçavoit bien que MONSIEUR portoit une grande envie à Monſieur le Prince, à cauſe de la gloire qu'il s'étoit acquiſe par ſes belles actions, & qu'ayant d'ailleurs ſujet de trouver une occaſion de ſe vanger de Madame la Princeſſe, il ne ſeroit peut-être pas fâché de le voir humilié, que l'on ne hazarderoit rien de le ſonder, & ſi ſon Eminence le vouloit bien, qu'elle ſe chargeroit de le faire.

Le Cardinal ayant laiſſé à Madame de Chevreuſe la liberté de faire ce qu'elle ju-

geroit à propos, elle parla à MONSIEUR, & lui proposa de s'attacher à la Cour, & de ne pas s'opposer aux mesures qu'elle prendroit contre Monsieur le Prince, & en même-tems elle le conjura de ne rien communiquer à l'Abbé de la Riviere de ce qu'elle lui disoit. MONSIEUR garda le secret; & peu de tems après on arrêta Monsieur le Prince dans le Palais Royal.

Dans le tems qu'on l'arrêtoit, le Cardinal Mazarin demanda à l'Abbé de la Riviere qui étoit dans la Salle, sçavez-vous bien ce qui se passe? L'Abbé ayant répondu qu'il n'en sçavoit rien; il dit, on arrête là-bas dans le Cabinet Monsieur le Prince, Monsieur le Prince de Conti & Monsieur de Longueville. L'Abbé reprit aussi-tôt, & demanda au Cardinal, en a-t-on donné avis à MONSIEUR? A quoi le Cardinal répondit, oui, on lui en a donné avis, & c'est de son consentement. A ces paroles l'Abbé devint pâle & blanc comme son rabat, car il étoit fort propre en linge: Il s'en alla fort mortifié au Palais du Luxembourg, où il reçut ordre de se retirer peu de tems après à Petit-Bourg. Depuis ce tems-là il ne vit plus MONSIEUR; mais il fit sa paix avec le Cardinal.

¶ Le Cardinal de Richelieu avoit résolu de ne pas donner de Bénéfice à l'Abbé de Retz

Retz, depuis Cardinal de ce nom, qui paſſât quatre mille livres. Il ſe défioit de lui depuis qu'il eut fait paroître l'Anti-Maſcardi touchant la conjuration de Fieſchi à Gênes, dans lequel il parla en leur faveur, au lieu que Maſcardi s'étoit déclaré contre eux dans ſa Rélation.

¶ Monſieur *de Brieux* étoit un Gentilhomme de ce pays *, de la Religion P. R. qui avoit vingt mille livres de rente, dont il faiſoit un bon uſage. Il avoit étudié à Sedan avec Monſieur de Montauzier qui le conſidéroit beaucoup; c'eſt le Fondateur de l'Académie qui s'aſſemble ici * préſentement. Comme il étoit de la Religion, Monſieur Bochart, Monſieur Morin qui eſt préſentement en Hollande, où l'on a fondé une chaire en Hebreu exprès pour lui, & pluſieurs autres en étoient. Elle continua même de s'aſſembler chez lui après ſa mort; & quand Monſieur de Matignon eut acheté ſa maiſon, il voulut qu'elle s'y aſſemblât toujours: Enſuite les Intendans en prirent ſoin, & Monſieur Foucault m'a engagé à la recevoir chez moi; ce que j'ai fait avec plaiſir, & j'ai eu ſoin d'accommoder ce lieu tel qu'il eſt, pour nous y aſſembler. Je ſuis même

* Normandie.
* Caën.

réſolu de le laiſſer après ma mort * dans l'état qu'il eſt, avec les Livres qui y ſont, & de charger mes héritiers d'en donner la clef à quelqu'un de l'aſſemblée, afin que l'on s'y aſſemble toujours.

Monſieur *de Bricux* étoit bon Poëte Latin. On a auſſi de lui des Poëſies Françoiſes ; & il a compoſé des Méditations qui ne ſont pas ſeulement propres pour les Calviniſtes, mais encore pour nous, parce qu'il n'y a rien qui regarde les points de Controverſe.

Monſieur *de la Luzerne* qui eſt ici à Caën, eſt ſon fils.

¶ Monſieur *de Cahagnes*, CAHAGNESIUS, étoit Médecin de cette Ville. Il a écrit des Hommes Illuſtres de Caën en Latin ; mais il n'a pas fait un bon choix, car il y en a pluſieurs qui méritoient mieux qu'il fit leur éloge, qu'un nombre de ceux à qui il a fait cet honneur. Il a auſſi fait un Traité *de Fébribus*, qui eſt fort eſtimé.

¶ Le feu Electeur Palatin avoit un Bâtard, qu'il envoya en cette Ville pour y étudier, à cauſe qu'il y avoit Univerſité, & un nombre de Sçavans de la Religion, dans laquel-

* Cette réſolution de Monſieur de Segrais n'a pas eu ſon effet après ſa mort ; il étoit auſſi très-difficile qu'elle pût l'avoir ; ſes héritiers ont ſeulement eu grand ſoin de recueillir le peu qu'il leur laiſſa, ſans ſe ſouvenir de contribuer rien à ſa gloire.

le il vouloit le faire élever ; & lui donna pour ſon Gouverneur un habile homme, nommé Monſieur Fabricius, qui honora ſouvent notre Académie de ſa préſence : Mais le jeune Prince, qu'il avoit à gouverner, étant mort, le Gouverneur s'en retourna dans le Palatinat, où il prononça en Latin une Oraiſon Funebre à ſa louange, & il fit mention honorable de l'Académie & des membres qui la compoſoient. Il eſt Conſeiller d'Etat en Allemagne, & les Gazettes parlent quelquefois de lui. J'ai l'Oraiſon Funebre qu'il a prononcée.

¶ Le Langage eſt changeant & paſſe ; mais l'eſprit & le bon ſens dans les Ecrits demeurent, & c'eſt ce que l'on y cherche. C'eſt pour cela qu'on lit aujourd'hui Marot, & même Rabelais, & le Catholicon d'Eſpagne, dont on vient de faire encore une nouvelle Edition.

Les Cabales ne ſervent de rien pour faire valoir des Ouvrages. L'on verra dans trente ou quarante ans, ſi l'on lira ceux de Racine comme on lit préſentement ceux de Corneille, qui ne vieilliſſent pas ; c'eſt le pere du Théatre François. Racine n'a travaillé qu'après lui, & que ſur ſon modelle, & il ne l'a pas ſurpaſſé, quoique ſes partiſans en veüillent dire : Il n'auroit pas ſi bien réuſſi que Corneille, s'il s'étoit trouvé dans ſon

tems & à sa place. Lui & Despréaux n'estiment que leurs Vers; ils ne louent personne; ils critiquent les Poësies de tous les autres; & il ne paroît pas un Madrigal qu'ils ne le censurent: Cependant ôtés-les de la Poësie, ils sont muets, ils ne sçavent plus où ils en sont; car que sçavent-ils autre chose que rimer? Monsieur Perrault qu'ils mépriſent si fort, & qui ne laisse pas d'être un bon Poëte, quoiqu'ils en disent, sçait beaucoup plus qu'eux.

¶ Madame *de Rambouillet* étoit admirable; elle étoit bonne, douce, bienfaisante & accueillante, & elle avoit l'esprit droit & juste: C'est elle qui a corrigé les méchantes coûtumes qu'il y avoit avant elle: Elle s'étoit formé l'esprit dans la lecture des bons Livres Italiens & Espagnols; & elle a enseigné la politesse à tous ceux de son tems qui l'ont fréquentée. Les Princesses la voyoient, quoiqu'elle ne fut pas Duchesse; elle étoit aussi bonne amie, & elle obligeoit tout le monde. Le Cardinal de Richelieu avoit même beaucoup de considération pour elle. Il lui envoya une fois Bois-Robert pour lui demander son amitié, mais à une condition trop oneureuse pour elle, qui ne sçavoit ce que c'étoit de prendre parti, & de rendre de mauvais offices à personne; car Bois-Robert lui dit, que le Cardinal la

prioit en amie de lui donner avis de ceux qui parloient de lui dans les Assemblées qui se tenoient chez elle ; elle répondit, qu'ils etoient si fortement persuadés de la considération & de l'amitié qu'elle avoit pour son Eminence, qu'il n'y en avoit pas un seul qui eût la hardiesse de parler mal de lui en sa présence, & ainsi qu'elle n'auroit jamais occasion de lui donner de semblables avis. Comme elle étoit entendue en toutes choses, excepté dans les affaires de sa maison, c'est elle qui a introduit les Appartemens à plusieurs piéces de plein-pied, de sorte que l'on entroit chez elle par une enfilade de Salles, d'Antichambres, de Chambres & de Cabinets. Madame de la Fayette avoit beaucoup appris d'elle, mais Madame de la Fayette avoit l'esprit plus solide : Elle ne sçavoit pas seulement gouverner sa maison ; elle s'entendoit parfaitement bien en Procès, & elle conduisoit elle-même ceux qu'elle avoit pour ses affaires particuliéres. Madame de Rambouillet est morte à 77 ans, en 1666, ou 1667. Malherbe la voyoit souvent dans ses derniéres années.

¶ Madame *de la Fayette*, disoit Monsieur de la Rochefoucault, m'a donné de l'esprit, mais j'ai reformé son cœur. C'est que Monsieur de la Rochefoucault avoit donné dans tous les vices qui regnoient à la Cour dans

le tems de sa jeunesse. Monsieur de la Rochefoucault étoit l'homme du monde le plus poli, qui sçavoit garder toutes les bienséances, & sur-tout qui ne se louoit jamais. Monsieur de Roquelaure & Monsieur de Miossans avoient beaucoup d'esprit, mais ils se louoient incessamment : Ils avoient un grand parti. Monsieur de la Rochefoucault disoit, en parlant d'eux, bien loin pourtant de sa pensée, je me répens de la loi que je me suis imposée de ne me pas louer, j'aurois beaucoup plus de Sectateurs si je le faisois ; voyez Monsieur de Roquelaure & Miossans, qui parlent deux heures de suite devant une vingtaine de personnes, en se vantant toujours parmi ceux qui les écoutent ; il n'y en a que deux ou trois qui ne peuvent les souffrir, & les dix-sept autres les applaudissent, & les regardent comme des gens qui n'ont point leurs semblables.

¶ *Honoré d'Urfé* avoit lû la Diana de Monte-Major ; & il y a deux choses qui font la bonté de son Roman, la disposition qui est réguliere, & les passions tendres & amoureuses qu'il avoit ressenties lui-même, qui sont touchées très-délicatement ; car il faut avoir été bien amoureux pour bien parler de l'amour : je le trouve si beau que je le lirois encore avec plaisir.

¶ Feu Monsieur l'Archevêque de Paris,

*François de Harlay*, étant Archevêque de Rouen, écrivit une lettre à feu Mademoiselle, dans laquelle on ne pouvoit comprendre ce qu'il vouloit dire. Il faisoit une proposition au commencement, dont il disoit le contraire dans le milieu, & il ne concluoit rien à la fin. Il nous fit, à sa réception dans l'Académie-Françoise, une Harangue à peu-près de ce style-là. C'étoit une grande hapelourde. Il avoit un bel exterieur : mais il n'étoit propre qu'à attraper de petites femmes.

¶ Feu *Mademoiselle* auroit été la Princesse du monde la plus heureuse si elle avoit voulu. Elle ne devoit avoir la disposition de son bien qu'à l'âge de 25 ans ; cependant à l'âge de 20 ans elle se vit la maîtresse de trois cens cinquante mille livres de rente ; mais sous prétexte de ne vouloir pas avoir de maître, jamais elle n'a pû recevoir ni suivre un bon conseil : Elle n'a pû prendre un parti qui lui convenoit. N'auroit-elle pas été une grande Princesse, si elle avoit voulu épouser le Roi d'Angleterre, lorsqu'il étoit en France ? Elle le regardoit comme un Exilé, sans considérer que son exil ne pouvoit pas durer toujours. Elle ne voulut pas aussi épouser le Duc de Savoye, parce qu'elle regardoit ce mariage comme étant au-dessous d'elle ; & c'est par foiblesse

qu'elle s'attacha à Monsieur de Lauzun. Elle n'avoit pas la moindre inclination pour lui. Elle le regardoit seulement par le grand crédit qu'il avoit à la Cour, comme si elle eut eu besoin d'appui, & comme si elle n'eut pû tout obtenir par son rang; car elle avoit ce défaut, qu'elle s'abaissoit à rechercher la faveur des Ministres, quand elle croyoit qu'ils avoient quelque pouvoir. Elle n'aimoit personne, & elle haïssoit toute contrainte. Il falloit prendre de grands détours, quand on vouloit qu'elle suivit de certains conseils, & qu'elle pût se persuader qu'elle les avoit pris elle-même. Comme elle ne concluoit rien sur le champ, elle revenoit quelque tems après, & proposoit le sentiment qu'on lui avoit insinué, comme si elle l'eût tiré de son fonds. Elle se connoissoit bien; & elle disoit quelquefois, *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous faite de l'humeur dont je suis ?* Elle avoit pourtant de très-belles qualités; car elle étoit bonne, douce, accueillante envers tout le monde, & elle avoit infiniment de l'esprit & de la grandeur, & les Princesses ses sœurs étoient en cela beaucoup au-dessous d'elle. Sa maison étoit bien reglée; elle avoit un très-bel équipage, & elle faisoit une dépense qui convenoit à une Princesse, donnant même des pensions; mais elle n'avoit pas le premier

mier double, quand elle acheta le Comté d'Eu, dont elle pouvoit se passer ; & cela lui fit contracter beaucoup de dettes. Elle ne l'eut pas plutôt acheté, qu'elle dépensa plus de trente mille écus, à y faire bâtir ; &, quand les bâtimens qu'elle jugea à propos furent achevés, elle voulut avoir une maison plus voisine de Paris, & elle acheta Choisy, qui la jetta dans d'autres grandes dépenses.

¶ Le Château de Bas-le-Roi, situé entre Bayeux & Thorigni, qui appartient à Monsieur de Choisy, est beau, magnifique & bien bâti ; c'est le premier essai du vieux Mansard. Il est de vingt mille livres de rente, & dans un pays merveilleux. Avec cette terre M. de Choisy en a une autre de dix-sept mille livres de rente, qui n'en est pas éloignée : De sorte qu'il a près de quarante mille livres dans la Province avec quoi il a toujours vêcu avec splendeur. Il n'a pas d'autre héritier que l'Abbé de Choisy son frere. Il est vrai qu'il est dû beaucoup à la femme de Monsieur de Choisy ; mais il y aura dequoi la satisfaire, en lui cédant la terre de dix-sept mille livres de rente ; & le Château de Bas-le-Roi demeurant à l'Abbé de Choisy, il aura dequoi vivre heureux le reste de ses jours.

Monsieur *de Choisy* s'est avancé par son

mariage ; & il a été Intendant de Metz, ſans avoir été Maître des Requêtes, Madame de Choiſy ſa mere étoit Hurault de Bellebat, qui étoit bien à la Cour. Sans étude ni lecture, elle parloit & écrivoit divinement bien. Elle étoit amie intime de la Princeſſe Louiſe de Pologne, qui a entretenu un commerce de lettres avec elle pendant vingt ans. Il n'y avoit point d'ortographe dans ſes lettres ; mais quand on avoit attrapé celle qui lui étoit naturelle, on y trouvoit des traits admirables & une grande vivacité. Elle écrivoit auſſi des billets au Roi, qu'elle entretenoit quelquefois des deux heures dans ſon Cabinet, en lui parlant avec hardieſſe & grande familiarité. Le Roi lui écrivoit de ſon côté ; & quand elle ouvroit ſa caſſette, on la trouvoit remplie de lettres des Rois & des Reines.

¶ Pour revenir à Monſieur *de Choiſy*, il a toujours vêcu en honnête homme, en obligeant tout le monde. Il y a ſeulement une ſeule choſe à dire, c'eſt qu'il a toujours aimé les Demoiſelles, & qu'il ne s'eſt pas beaucoup embaraſſé de la Religion ; mais il vient de faire une converſion en homme de bien, ſur le modéle de ſaint Auguſtin, en reconnoiſſant qu'il n'en fait pas plus que lui ; cela eſt d'une grande conſolation, non-ſeulement pour l'Abbé de Choiſy & pour tous

ſes parens, mais encore pour tous ceux qui le connoiſſent. Il a beaucoup d'étude & de litterature, & ſa Bibliothéque vaut au moins dix mille écus.

¶ A cauſe que *Gaſſendi* ſuivoit Epicure en ſes ſentimens ſur les matiéres de Phyſique, Morin, qui étoit ſon adverſaire, & qui a écrit contre lui, l'accuſoit d'avoir auſſi les ſentimens de ce Philoſophe, qui ſont contraires à la Religion. On lui objectoit, que Gaſſendi étoit un bon Prêtre; qu'il vivoit exemplairement; & qu'il n'avoit pas ſeulement refuté par écrit ce qu'Epicure avoit appris & annoncé d'impie, mais encore qu'il le refutoit de vive-voix. A cela Morin, qui étoit prevenu contre Gaſſendi, répondoit: Sçavez-vous pourquoi il en uſe ainſi? c'eſt qu'il diſſimule, *metu atomorum ignis.*

¶ Notre Antoine *Haley* faiſoit bien mieux des Vers Latins que Pierre *Haley*. On remarque dans ſes Vers le véritable caractére de la Poëſie; & il y en a quatre, dans une Piéce qu'il a faite ſur la mort du Prince Rotenchilde, bâtard de l'Electeur Palatin, qui a étudié dans notre Univerſité, que Virgile ne déſavoueroit pas. Les Vers de Pierre Haley approchent trop de la proſe.

¶ Trois mois après que Madame *de la Fayette* eut commencé d'apprendre le Latin, elle en ſçavoit déja plus que Monſieur Mé-

nage, & que le Pere Rapin, ſes maîtres. En la faiſant expliquer, ils eurent diſpute enſemble, touchant l'explication d'un paſſage ; & ni l'un ni l'autre ne vouloit ſe rendre au ſentiment de ſon compagnon. Madame de la Fayette leur dit, vous n'y entendez rien ni l'un ni l'autre. En effet elle leur dit la véritable explication de ce paſſage. Ils tombérent d'accord qu'elle avoit raiſon. C'étoit un Poëte qu'elle expliquoit, car elle n'aimoit pas la proſe, & elle n'a pas lû Ciceron : Mais comme elle ſe plaiſoit fort à la Poëſie, elle liſoit particuliérement Virgile & Horace ; & comme elle avoit l'eſprit poëtique, & qu'elle ſçavoit tout ce qui convenoit à cet art, elle pénétroit ſans peine le ſens de ces Auteurs.

¶ Je me trouve beaucoup plus heureux en France ſous le gouvernement, tel qu'il eſt préſentement, qu'un Hollandois chez lui, avec la liberté dans laquelle il prétend vivre. Il faut qu'il paye les deux centiémes deniers ; & ſuivant cet impôt, s'il a ſix mille livres de rente, il faut qu'il en paye deux mille : mais moi, en payant tantôt l'enrégiſtrement de mes armoiries, tantôt quelque autre petite ſomme pour les néceſſités de l'Etat, je vis en paix & en repos. Le Hollandois ne peut pas comprendre, comment on peut ſupporter le gouverne-

ment d'un ſeul ſi abſolu : Mais les particuliers ſont bien plus heureux préſentement que l'on n'étoit auparavant, lorſque le moindre Gentilhomme faiſoit le petit tyran ſur ſes terres. Il n'y a dans notre Normandie que les Matignons & les Beuvrons, qui ſe ſoient comportés en braves Seigneurs dans ce tems-là, & c'eſt pour cela qu'ils ſont encore cheris aujourd'hui : Mais les Montgommeris, qui tyranniſoient & battoient leurs Payſans, ſont tous allés au diable. N'étoit-ce pas une choſe effroyable, qu'alors un Conſeiller du Parlement faiſoit trembler tout le monde quatre lieues autour de lui ?

¶ Je n'ai jamais reçû d'argent du Roi. J'ai toujours vêcu de mon patrimoine, car les biens de Mademoiſelle, à qui j'ai appartenu, étoient des biens de patrimoine ; & hors ce tems, j'ai vêcu & je vis encore du mien.

¶ Monſieur *Gaſſendi* diſoit que l'Aſtrologie judiciaire étoit un jeu, mais un jeu du monde le mieux inventé. Il avoit appris l'Aſtronomie en vue de l'Aſtrologie, mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour ſe donner entiérement à l'Aſtronomie ; qu'il la combatit par ſes écrits, & qu'il en détourna ſes diſciples. Néanmoins il ſe repentit vers la fin de ſa vie de l'avoir fait, non pas qu'il eut changé de ſentiment, mais,

disoit-il, parce que la plupart étudiant auparavant l'Astronomie pour devenir Astrologues, il s'appercevoit, que plusieurs ne vouloient plus l'apprendre, depuis qu'il avoit décrié l'Astrologie.

J'ai connu *Gassendi* particuliérement, & j'ai demeuré une fois deux mois avec lui en Provence, & depuis je l'ai vû souvent à Paris, chez Monsieur de Montmor, qui donnoit à manger particuliérement aux gens de Lettres. Gassendi étoit doux, facile; il s'amusoit avec les petits enfans; il menoit promener au jardin ceux de Monsieur de Montmor; il les prenoit sur ses genoux; & les faisoit sauter & danser. Il ne sçavoit ce que c'étoit de se mettre en colere, & il faisoit tout ce qu'on vouloit. Il est mort pour avoir été trop saigné, & il voyoit bien lui-même qu'on lui abrégeoit sa vie en lui tirant trop de sang: il disoit à ses Médecins, sans s'émouvoir: Vous m'affoiblissés par tant de saignées, & vous avancés ma mort; mais je suis en vos mains.

¶ Monsieur *Colbert* a eu la pensée d'ôter le Parlement à la Ville de Rouen, & de le faire venir à Caën; mais il changea d'avis. Cela auroit rendu la Ville de Rouen beaucoup plus marchande? & elle seroit devenue comme Hambourg, comme Lubec, & comme Anvers; parce que les Marchands n'au-

roient pas ſongé à faire leurs enfans Conſeillers, ni à marier leurs filles à des gens de Robe ; & le Parlement ſe ſeroit bien trouvé dans la Ville de Caën, laquelle n'étant pas une Ville de grand commerce, y auroit beaucoup profité. Il y avoit ici des marchands vendeurs de Cartes, qui en envoyoient en Eſpagne, en Italie, en Angleterre, & dans tous les pays du Nord, & qui attiroient tous les ans plus d'un million dans le Royaume : mais Monſieur Colbert y ayant voulu mettre un impôt, ils ſe ſont retirés en Angleterre.

§ J'ai mis la premiere pierre à l'Egliſe des Jéſuites de Caën, étant premier Echevin de notre Ville. Elle eſt bâtie ſur le modéle du Noviciat de Paris ; mais elle a beaucoup plus d'apparence, & elle eſt beaucoup plus ſpacieuſe. C'eſt moi qui leur ai fait donner la place par la Ville. C'étoit un lieu où il ſe paſſoit mille infâmies par les ſoldats, qui en faiſoient un rendez-vous pour y faire venir des coureuſes. J'eus beaucoup d'oppoſitions à ſoûtenir ; mais je les ſurmontai toutes, en repréſentant l'obligation que l'on avoit aux Jéſuites, qui étoient cauſe que la Ville étoit augmentée de beaucoup depuis qu'ils y étoient établis ; que l'Egliſe qu'ils y feroient bâtir y ſerviroit d'ornement, & que tous les honnêtes gens, auxquels ils ne refu-

ſeroient pas l'entrée de leur jardin, tireroient un avantage de cet endroit-là, où ils ne pouvoient pas aller honnêtement auparavant. L'on voit préſentement que j'avois raiſon, & tout le monde en eſt fort content. L'Egliſe, qui eſt ſi belle, a coûté peu de choſe à bâtir par l'œconomie d'un de leurs Procureurs très-entendu, qui l'entreprit lui-même ſans le ſecours d'aucun Architecte, & qui avoit acheté des charetes & des chevaux pour tranſporter les pierres; de ſorte qu'il en coûta beaucoup moins que s'il avoit fallu paſſer par les mains d'un Enrrepreneur.

¶ Je ferois un gros Recueil des Vers que l'on a compoſés à ma louange ſur ma fontaine Olimpide: Je lui ai donné ce nom, pour y faire rimer le mot de limpide.

¶ Où trouvera-t'on des Poëtes, comme Monſieur Ménage, qui faſſent de bons Vers Grecs, & de bons Vers Italiens? C'étoit un grand perſonnage, quoique ſes envieux en ayent voulu dire. Il ne ſçavoit pourtant pas toutes les fineſſes de la Poëſie; mais Madame de la Fayette les entendoit bien.

¶ Ce qui a empêché Monſieur le Préſident *Couſin* d'être de l'Académie-Françoiſe, c'eſt qu'il n'a aucune connoiſſance pour la Poëſie, ni aucun goût pour les Vers & qu'il ſe ſeroit trouvé avec des gens, qui étoient tous Poëtes, de qui il n'auroit pas entendu le langa-

ge ; néanmoins Monſieur l'Abbé de Choiſy m'a dit, que cette fois-ci il auroit bonne part pour ſuccéder à la place de l'Abbé de Chaumont.

¶ *Ceriſante* étoit de Saumur, fils d'un Médecin appellé *Duncan*, originaire d'Ecoſſe. Ce fut lui qui découvrit le premier, qu'il y avoit de la fourberie dans les Religieuſes de Loudun. Il y étoit allé avec Mademoiſelle de Comballet, depuis Madame d'Aiguillon, & Mademoiſelle de Rambouillet, depuis Madame de Montauſier ; auxquelles on fit voir une Religieuſe que quatre hommes ne pouvoient lever de terre : C'eſt qu'elle s'aſſéyoit à terre d'une telle maniére, qu'en la prenant en effet par le milieu du corps, quatre hommes ne pouvoient venir à bout de la mettre en pied. Ceriſante lui ſeul la prit par la tête & la leva fort facilement ; cela fit que Madame d'Aiguillon ſe détrompa, & qu'elle contribua à détromper le Cardinal de Richelieu, qui s'étoit porté comme partie du Curé de Loudun, parce qu'il lui avoit fait de la peine au ſujet d'un Prieuré qu'il avoit près de Loudun. Madame de Savoye demandoit à Ceriſante, s'il n'étoit pas marié ; il lui répondit : Madame, je voudrois bien me marier tous les jours, mais le matin ſeulement pour un quart-d'heure.

¶ Monſieur *** diſoit, que l'on faiſoit

des Vers dans les autres endroits de la France ; mais qu'on en tenoit boutique à Caën ; voulant dire, qu'il y avoit plus de Poëtes, & que l'on y faiſoit plus de Vers qu'ailleurs.

¶ Mademoiſelle *de Scudery* a beaucoup d'eſprit ; mais Madame de la Fayette a plus de jugement. Madame de la Fayette me diſoit, que de toutes les louanges qu'on lui avoit données, rien ne lui avoit plû d'avantage que deux choſes que je lui avois dites ; qu'elle avoit le jugement au-deſſus de ſon eſprit, & qu'elle aimoit le vrai en toutes choſes, & ſans diſſimulation. C'eſt ce qui a fait dire à Monſieur de la Rochefoucault, qu'elle étoit vraye ; façon de parler dont il eſt auteur, & qui eſt aſſez en uſage. Elle n'auroit pas donné le moindre titre à qui que ce fût, ſi elle n'eut été perſuadée qu'il le méritoit ; & c'eſt ce qui a fait dire à quelqu'un, qu'elle étoit ſéche, quoiqu'elle fût délicate. Elle étoit fort incommodée ; néanmoins elle étoit entrée dans ſa 60e année quand elle eſt morte ; car elle ne cachoit pas ſon âge, & elle diſoit librement en quelle année & en quel tems elle étoit née.

¶ Les Vers de Mademoiſelle *de Scudery* ſont aſſez coulans, & il y a toujours quelque penſée : Elle ne m'écrit guére qu'elle n'en mêle quelques-uns dans ſes lettres.

¶ L'Abbé *Brigalier*, Aumônier de feu

Mademoiſelle, dépenſa quarante mille écus pour devenir magicien, & ne pût en venir à bout. Etant à Compiegne, où étoit la Cour, une Dame, qui avoit acheté une piéce d'étoffe rouge pour une verte, s'adreſſa à lui ſur ſa réputation de Magicien, afin qu'il la changeât en la couleur qu'elle ſouhaitoit. L'Abbé Brigalier, qui ne vouloit pas perdre cette réputation, acheta une piéce d'étoffe verte & la donna à cette Dame qui lui avoit mis la rouge entre les mains, en lui faiſant accroire qu'il l'avoit changée en cette couleur. Il a fait une infinité de tours qui ont ſurpris bien des gens; mais il n'y avoit que beaucoup d'adreſſe.

Mademoiſelle *de Montauban*, qui prenoit beaucoup de plaiſir à tout ce que faiſoit cet Abbé, en entretenoit ſérieuſement le Comte des Chapelles, qui avoit beaucoup d'eſprit; & ce Comte, qui avoit de la peine à croire ce qu'elle lui diſoit, la prioit de même de lui faire voir quelques-uns de ces tours pour le tirer de ſon incrédulité: Dans le même-tems l'Abbé Brigalier entra, & Mademoiſelle de Montauban lui ayant fait part dequoi elle entretenoit le Comte des Chapelles, elle ajoûta qu'il fit quelque choſe pour l'amour d'elle, afin de ſatisfaire la curioſité qu'il avoit de voir quelques-unes des merveilles de la ſcience qu'il poſſedoit.

L'Abbé Brigalier répondit, vous ſçavez bien, Mademoiſelle, que je n'oſerois plus me prévaloir des talens que j'ai, & que Mr. l'Archevêque de Paris m'a ménacé de m'interdire, ſi je continuois de faire ce que vous me demandez. Cette excuſe donna au Comte des Chapelles plus de curioſité de voir quelque choſe, qu'il n'en avoit auparavant, & il dit à l'Abbé Brigalier; vous voulez bien, Monſieur, que je joigne mes priéres à celles de Mademoiſelle; je n'ai pas moins de diſcrétion qu'elle en peut avoir, faites quelque choſe pour l'amour de moi, je vous promets que cela ne ſera qu'entre nous, & que perſonne n'en ſaura rien.

L'Abbé Brigalier s'excuſoit toujours ſur le grand danger auquel il s'expoſeroit, lorſque Mademoiſelle de Vermiſſon, qui étoit fort belle & bien faite, entra dans la chambre toute en pleurs. Mademoiſelle de Montauban faiſant l'étonnée (car tout ceci étoit un jeu fait) lui demanda ce qui lui étoit arrivé, pour être ſi affligée. Mademoiſelle de Vermiſſon, qui faiſoit bien ſon perſonnage, répondit avec des ſanglots : Eh! Mademoiſelle, comment ne voulez-vous pas que je ſois affligée? mon petit moineau vient de mourir. Et bien, répondit Mademoiſelle de Montauban, voilà bien dequoi pleurer, ne voilà-t'il pas Monſieur l'Abbé qui le reſſuſcitera?

il a déja fait des choſes qui ne ſont pas moins ſurprenantes, puiſqu'il a changé un poulet en un coq-d'inde.

L'Abbé Brigalier répliqua, je n'en ferai rien; & puis eſt-ce qu'il eſt poſſible de reſſuſciter un oiſeau qui eſt mort? Vous n'y ſongez pas, Monſieur l'Abbé, réprit Mademoiſelle de Montauban, vous ſçavez faire des choſes bien plus ſurprenantes; il n'y a pas tant de façon, il faut que vous le reſſuſcitiez, vous ne voudriez pas faire le déplaiſir à Mademoiſelle de Vermiſſon qui eſt de vos amies, de la laiſſer dans l'affliction où elle eſt de la perte qu'elle vient de faire. Mademoiſelle, dit l'Abbé Brigalier, il faut donc tâcher de vous contenter; & en s'adreſſant à Mademoiſelle de Vermiſſon, il lui demanda ſi elle avoit une Urne. Qu'eſt-ce qu'une Urne? reprit Mademoiſelle de Vermiſſon. Une Urne, répondit gravement l'Abbé Brigalier, eſt un Vaſe dans lequel les anciens conſervoient les cendres de leurs morts; il faut bien rendre les derniers devoirs à ce petit oiſeau dans les formes, avant que de le reſſuſciter. Comment faire? reprit Mademoiſelle de Vermiſſon, nous n'avons point d'Urne. On y peut ſuppléer, repartit l'Abbé Brigalier, n'avez-vous pas un Vaſe de fayence avec un couvercle? Nous n'avons pas non plus de Vaſe de fayence tel que vous le de-

mandez, repliqua Mademoiſelle de Vermiſſon. Vous avez donc une boëte de confitures, reprit l'Abbé Brigalier. Pour une boëte de confitures, dit Mademoiſelle de Vermiſſon, nous en avons. Apportez-là donc, reprit l'Abbé Brigalier, cela ſuffira. La boëte de confitures étoit toute prête ; & Mademoiſelle de Vermiſſon l'ayant apportée, le Comte des Chapelles examina bien la boëte ; & ayant obſervé qu'il y avoit des taches d'encre deſſus, il dit en lui-même, on ne me trompera pas. L'Abbé Brigalier prit le petit moineau mort, & l'ayant mis dans la boëte, il la ferma de ſon couvercle, & demanda un ruban noir vierge. Mademoiſelle de Vermiſſon, qui étoit faite au badinage, dit qu'elle ne ſçavoit pas ce que c'étoit qu'un ruban vierge. L'Abbé ſans s'émouvoir dit, que c'étoit un ruban qui n'avoit pas encore ſervi. Le ruban fut apporté, & l'Abbé lia la boëte qu'il mit enſuite dans un tour qui répondoit dans un Couvent de Religieuſes, avec leſquelles Mademoiſelle de Montauban avoit communication par ſa chambre. Tenant le ruban par un bout, il tourna l'ouverture du tour du côté des Religieuſes qui étoient d'intelligence, & qui ſubſtituérent promptement & adroitement une autre boëte ſemblable, où il y avoit un petit moineau vivant, & renvoyerent l'ouverture du tour

du côté de la chambre de Mademoiſelle de Montauban. L'Abbé Brigalier, qui cependant avoit marmoté quelques paroles, prit la boëte, ôta le ruban, & comme il l'ouvrit doucement, le moineau ne fit d'abord paroître qu'un pied qu'il étendit. Mademoiſelle de Montauban & Mademoiſelle de Vermiſſon criérent auſſi-tôt miracle. L'Abbé Brigalier avec un air ſérieux demanda du ſel qui étoit tout prêt; il en frota le bec du moineau, qui ſe mit à piailler d'abord qu'il en eût ſenti l'acrimonie; enſuite il pria le Comte des Chapelles de garder le ſécret qu'il lui avoit promis; mais le Comte des Chapelles ne pût s'empêcher de dire au ſouper du Roi, que l'Abbé Brigalier avoit reſſuſcité un moineau, & qu'il l'avoit vû de ſes propres yeux.

Pour ce qui eſt du poulet changé en coq-d'inde, voici en peu de mots comme cela arriva. Monſieur *** ſoutenoit à l'Abbé Brigalier qu'il ne croyoit rien des miracles qu'on diſoit qu'il faiſoit. L'Abbé Brigalier, qui étoit préparé, lui dit, Monſieur, vous ſeriez bien étonné ſi je vous faiſois paroître un poulet au milieu de cette chambre. Monſieur *** continuant de le railler, & lui diſant qu'il n'étoit pas duppe, l'Abbé ne fit que ſecouer ſa ſoutane, & un poulet qu'il tenoit caché étant auſſi-tôt tombé à ſes pieds ſe mit à courir par la chambre. Ce qu'il y

eut de plaisant fut, que Monsieur *** tira son épée d'abord qu'il vit le poulet. L'Abbé Brigalier se mettant d'abord sur son quant-à-moi, la main sur le côté, lui dit, sçavez-vous, Monsieur, que ceci n'est point un jeu? & Monsieur *** rengaina. Le poulet se sauva dans le Couvent par un trou; & une Demoiselle regardant par une fenêtre s'écria : *Ah mon Dieu! voila un Poulet grand comme un Coq-d'inde.* Le bruit courut à la Cour que l'Abbé Brigalier avoit changé un poulet en coq-d'inde. La Reine le crût elle-même, & elle dit à MADEMOISELLE, avec un grand sérieux, en méchant François, car elle étoit nouvellement arrivé en France; sçavez-vous bien, ma cousine, que vous ne devriez point garder cet Aumônier que vous avez, qui change des poulets en coq-d'inde. Quatre ou cinq jours après, Monsieur l'Abbé de Cambray, qui vient d'entrer en quartier d'Aumônier auprès de MADEMOISELLE, étant entré dans la chambre de la Reine avec elle, la Reine lui demanda si c'étoit l'Aumônier au coq-d'inde. Cela ne fut pas agréable à l'Abbé. MADEMOISELLE répondit à la Reine, que ce n'étoit pas lui, mais un autre de ses Aumôniers qui venoit d'entrer en quartier.

Tout le monde à crû à Lyon que l'Abbé Brigalier avoit fait voir le Diable en bonne compagnie;

compagnie ; & il y eut bien des bras & des jambes caſſées en cette rencontre. On ne peut pas mieux ſçavoir cette hiſtoire que je la ſçai ; il me l'a racontée lui-même.

L'Abbé Brigalier avoit donné jour à pluſieurs Dames & autres perſonnes de Lyon pour leur faire voir le Diable. Le jour venu, il étoit fort embaraſſé de quelle maniére il s'acquitteroit de ſa promeſſe ; & l'heure du rendez-vous s'approchoit, lorſqu'il rencontra dans les rues un petit gueux preſque tout noir de l'ardeur du Soleil. Il en eut de la joye, diſant qu'il pourroit lui fournir le moyen de ſortir de l'embarras où il étoit. Il lui demanda s'il vouloit gagner un écu. Le petit gueux répondit qu'il ne demandoit pas mieux, & ce qu'il falloit faire pour cela. L'Abbé l'emmena chez lui, & le rendit encore plus noir, en le faiſant barbouiller de noir à noircir. Il y avoit en ſa chambre un tableau qui repréſentoit le Diable, lequel n'étoit pas trop élevé : Il fit faire une niche derriere qui fut achevée en deux heures de tems, preſqu'à l'heure qu'il avoit donnée : Il y fit monter le petit gueux dans l'état qu'il l'avoit fait ajuſter, & lui dit d'y demeurer juſqu'à ce qu'il fit un certain ſignal. Ceux qui devoient être du ſpectacle vinrent ; & lorſqu'ils furent tous arrivés, l'Abbé Brigalier ſe mit à faire quelque cérémonies, & donna

le ſignal. En même-tems le petit gueux pouſſa le cadre du tableau, ſe jetta en bas, courut au travers de la compagnie, & diſparut à la faveur d'une tapiſſerie, en ſe jettant dans une porte qu'elle cachoit. Ce fut alors qu'il y eut des bras & des jambes caſſées; car tous les ſpectateurs étant épouvantés, comme on peut ſe l'imaginer, il y en eut qui ſe jettérent par les fenêtres: mais je ne finirois pas, ſi je racontois une infinité d'autres tours de l'Abbé Brigalier. Il eſt mort peu de tems après feu MADEMOISELLE.

¶ On dit à *Malherbe*, que Monſieur *Gaulmin* avoit rétabli la langue Punique, & qu'il en avoit déja le *Pater*. Malherbe, qui ne croyoit pas ce que l'on diſoit, parla auſſi-tôt d'un langage, où il n'y avoit point de ſens, & en achevant il dit, en voila le *Credo*.

¶ Mademoiſelle *de Rambouillet* diſoit, que *Voiture*, qui le lui avoit raconté lui-même, avoit paſſé dans ſon voyage en Eſpagne par un Village, où on menoit pendre un Tailleur hors du Village. Les Payſans pendant le chemin conteſtoient avec le Juge, diſant, qu'ils ne vouloient pas qu'il fit pendre leur Tailleur. Le Juge marchoit toujours ſon chemin en les laiſſant dire. Les Payſans lui dirent, nous n'avons qu'un Tailleur pour faire nos habits; mais nous avons deux Charrons, faites en pendre un ſi vous voulez; &

ils délivrérent le Tailleur de la potence.

¶ *Malherb* n'eſt pas ſeulement le chef des Poëtes Lyriques Francois, il faut encore conſidérer qu'il a fait tous les autres qui ont ſuivi après lui. Il en eſt de même de Corneille qui a fait Racine, de même que les autres qui ont travaillé pour le Théâtre ſur le modéle qu'il en a donné, & il n'y en a pas un d'eux qui l'ait ſurpaſſé ; je n'en excepte pas Racine lui-même, quand je lis ſes Piéces ; & en voici la raiſon, c'eſt que la matiére lui manque, & qu'il ne dit que des choſes très-communes pour donner à ſes Scénes la longueur qu'elles doivent avoir : mais il y a plus de matiére dans une ſeule des Scénes de Corneille qu'il n'y en a dans toute une Piéce de Racine. Autre défaut de Racine, c'eſt que ſes Acteurs n'ont pas le caractére qu'ils doivent avoir. Etant une fois près de Corneille ſur le Théâtre à une repréſentation du *Bajazet*, il me dit, je me garderois bien de le dire à d'autre que vous, parce qu'on diroit que j'en parlerois par jalouſie ; mais prenez y garde, il n'y a pas un ſeul perſonnage dans le *Bajazet* qui ait les ſentimens qu'il doit avoir, & que l'on a à Conſtantinople ; ils ont tous, ſous un habit Turc, le ſentiment qu'on a au milieu de la France. Il avoit raiſon, & l'on ne voit pas cela dans Corneille ; le Romain y parle comme un

Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien, & l'Eſpagnol comme un Eſpagnol.

¶ Madame *de la Fayette* diſoit, celui qui ſe met au-deſſus des autres, quelque eſprit qu'il ait, ſe met au-deſſous de ſon eſprit. *Deſpréaux* eſt de ces gens-là; il ne ſçait autre choſe que parler de lui, & critiquer les autres : Pourquoi parler mal de Mademoiſelle de Scudery comme il a fait ? Ses Vers qui ſont ſi naturels, ſi tendres, & qui plaiſent à tout le monde, ne ſont pas de ſon goût ; c'eſt qu'il ne ſçauroit y mordre. Il eſt vrai qu'il eſt ſingulier dans ſa maniére, & qu'il a des tours qui lui ſont particuliers ; mais il y a une infinité de maniéres qui ont toutes leur caractére qu'il ne doit pas mépriſer. Il a encore ce défaut, que de ſe copier toujours lui-même, & de rebatre la même choſe.

¶ Monſieur *Malherbe*, qui vient de ſortir, eſt le petit Neveu de Malherbe, le chef de tous ceux qui portent ce nom ; & il jouit de 30000 livres de rente ; il n'a pas le mérite de ſon grand oncle, duquel il tire beaucoup d'honneur, étant le premier de la famille. Pour moi, qui ne ſuis ſon allié que de loin, je ne puis pas dire la même choſe ; mais j'en tire beaucoup de plaiſir par ſes Ouvrages qui me plaiſent infiniment, & que je ſçai preſque par cœur.

¶ Monſieur *d'Elbene* étoit fort honnête, même envers ſes Créanciers qu'il reconduiſoit juſqu'à la porte du Palais du Luxembourg, qui eſt en face de la rue de Tournon. Un d'eux, qui l'avoit remarqué, tint un carroſſe de louage prêt devant la porte, & trouva moyen de faire écarter les Suiſſes, en leur donnant quelques piſtoles pour boire. Monſieur d'Elbene le reconduiſant ſelon ſa coûtume, il eut l'adreſſe de s'entretenir avec lui, de l'attirer un pas ou deux hors de la porte, & alors quatre hommes poſtés enlevérent Monſieur d'Elbene, le jettérent dans le caroſſe, & en même-tems le Créancier cria que c'étoit de la part du Roi, & que c'étoit pour le conduire à la Baſtille. Il n'y avoit là perſonne de ſes amis, ni des gens du Palais : de ſorte qu'il fut mené en priſon, où il reſta trois jours, après avoir ſatisfait ce Créancier affamé, par le moyen d'un de ſes amis. On diſoit à la femme de Monſieur d'Elbene, qui demeuroit avec lui au Palais du Luxembourg dans le taudis qu'il y avoit au haut d'un pavillon, de l'aller voir dans la priſon pour le conſoler & pour le ſecourir ; mais elle s'excuſa par une excuſe, à laquelle il n'y avoit point de réplique ; c'eſt, dit-elle, que l'on pourroit auſſi m'arrêter ſi je ſortois. Ses affaires n'étoient pas en meilleur état que celles de Monſieur d'Elbene.

Quand ils se mariérent ils avoient pour le moins quatre-vingt Procès à eux deux.

¶ Je m'étonne qu'on n'ait pas mis dans le *Menagiana* ce que je veux vous dire de Monsieur d'Elbene. Nous nous promenions dans le jardin du Luxembourg, lui, Monsieur Ménage & moi. Un autre de ses Créanciers vint l'aborder, & l'avant tiré un peu à l'écart, il lui demanda, Monsieur, je vous prie de me dire si vous croyez que je puisse être payé. Monsieur d'Elbene lui dit obligeamment, Monsieur j'y songerai, & vint nous rejoindre. Quand nous eûmes fait deux ou trois tours, le même Créancier vint aborder Monsieur d'Elbene, qui n'avoit songé à rien moins qu'à le satisfaire depuis qu'il lui avoit parlé. Monsieur d'Elbene se sentant tirer par derriére se retourna & lui dit: Monsieur, je ne le crois pas. Le Marchand lui fit une grande réverence, & se retira.

¶ Monsieur le Cardinal *Mazarin* s'intéressoit fort pour une personne qui étoit en prison au sujet d'une affaire qui devoit se juger, pendant qu'il seroit en campagne. Madame de Vaurouy, que j'ai fort connue, s'en alla voir ce prisonnier d'abord que Monsieur le Cardinal fut parti, & l'assista, non-seulement en tout ce qu'elle pût pour rendre sa prison moins fâcheuse, mais elle sollicita si bien en sa faveur, par l'entremise de son

mari qui étoit Conseiller, & qui amenoit souvent des Conseillers avec lui pour dîner, que ce prisonnier gagna son procès, & fut élargi. Le Cardinal ayant appris à son retour le bon office qu'elle avoit rendu à sa considération, l'envoya chercher, & lui dit, Madame vous êtes généreuse; mais je vous ferai voir que je ne suis pas moins généreux que vous. En effet en deux ans de tems il mit quarante mille livres de rente dans sa famille, par les Abbayes de Montmorel & de Fontenai qui est voisine de cette Ville, qu'il donna à deux de ses fils.

¶ C'étoit un agréable homme que Monsieur *de Sarasin;* il faisoit sur le champ le bon Prédicateur, & disoit les choses les plus belles, & de la plus belle maniére du monde, & un moment après il faisoit la même chose d'un méchant Prédicateur; & il y avoit plaisir de lui voir représenter ces deux caractéres différens. Il est mort à l'âge de quarante-trois ans, d'une fiévre chaude, causée par un mauvais traitement que lui fit Monsieur le Prince de Conti: On dit que ce Prince lui donna un coup de pincette à la tempe. Le sujet du mécontentement de Monsieur le Prince de Conti étoit, que l'Abbé de Cosnac, depuis Archevêque d'Aix, & lui, l'avoient fait condescendre à épouser la niéce du Cardinal Mazarin, & abandonner

quarante mille écus de bénéfice, pour n'avoir que vingt-cinq mille écus de rente. De sorte que l'argent lui manquoit souvent ; & alors il étoit dans des chagrins contre ceux qui lui avoient fait faire cette bassesse, comme il l'appelloit, à cause de la haine universelle qu'on avoit en ce tems-là contre le Cardinal Mazarin.

¶ Nous avons relû & corrigé mon *Atys* & mes Poësies, Monsieur Chapelain, Monsieur Ménage & moi, & nous avions laissé passer des fautes que j'ai corrigées pour une nouvelle édition. Mes Poësies auront beaucoup d'additions, entre autres choses un Apologue qui n'a pas encore paru. Je retranche aussi d'*Atys* près de deux cens Vers qui sont la plûpart sententieux, & qui interrompent la narration. Le Poëte doit rapporter fort peu de sentences & fort courtes, de lui-même ; mais il en peut mettre d'un peu longues dans la bouche de ses personnages ; c'est comme Homére & Virgile en ont usé.

¶ *Molière* a bien représenté Monsieur *de Montausier* dans son *Misantrope ;* c'étoit-là son propre caractére. Ce n'est point par son mérite qu'il a été élevé au poste où il étoit, mais par la fortune. Monsieur de la Rochefoucault auroit bien mieux réussi que lui. MONSEIGNEUR auroit appris tout ce qu'un Prince comme lui devoit apprendre, seulement

seulement en le regardant : Il étoit doux, complaisant, agréable & insinuant, & il n'avoit pas cet air de décision & d'autorité qu'avoit Monsieur de Montausier. MONSEIGNEUR ne sçavoit pas encore les principes de la Langue Latine, qu'il étoit en colere de ce qu'il ne sçavoit pas le Grec. Il a été cause de la mort de Monsieur de Peregni, lequel étudia le Grec avec tant d'application qu'il en devint malade, & mourut. Il avoit beaucoup d'esprit & de genie, & il apprit à lire à MONSEIGNEUR avec des lettres de filigranne qu'il avoit faites lui-même.

¶ Un homme habillé de noir avec un petit collet, est venu m'aborder aujourd'hui le chapeau bien bas avec un papier à la main ; je croyois que c'étoit un exploit, mais c'étoit une Epigramme sur la Statue que j'ai élevée à Malherbe.

¶ Après que ma *Zaïde* fut imprimée, Madame *de la Fayette* en fit relier un exemplaire avec du papier blanc entre chaque page, afin de la revoir tout de nouveau, & d'y faire des corrections, particulierement sur le langage ; mais elle ne trouva rien à y corriger, même en plusieurs années, & je ne pense pas que l'on y puisse rien changer, même encore aujourd'hui. La jalousie d'*Alphonse* qui paroît extraordinaire, est depein-

te ſur le vrai ; mais moins outrée qu'elle ne l'étoit en effet.

Il eſt plus difficile de faire des Nouvelles qu'un Roman, parce qu'il faut trouver un dénouement pour chaque Nouvelle, & qu'il n'en faut qu'un pour finir un grand Roman. J'ai puiſé mes Nouvelles des matériaux d'un Roman que j'avois entrepris à l'âge de 21 ou 22 ans. C'eſt Monſieur de Choiſi qui m'a ſuggeré le dénouement d'Arondes. On m'a ſolicité de les corriger pour les réimprimer ; mais pour cela il faudroit être à Paris où l'on trouve des gens habiles à conſulter, plutôt que dans les Provinces.

¶ Ceux qui avoient donné des coups de bâton ſur le pont-neuf à Monſieur *** diſoient trois mois après, en le contrefaiſant dans une aſſemblée où j'étois préſent : *Ha ! Monſieur, je vous prie épargnez moi, en voilà aſſez, &c.* & Monſieur de *** qui les entendoit ; voilà, dit-il, des échos de trois mois, ils ont attendu trop long-tems.

¶ L'Abbé *Franquelot* étoit fertile en imaginations & en penſées extraordinaires, & cela lui donnoit entrée par tout. Il étoit reçû avec un grand plaiſir en quelque endroit qu'il allât ; il n'étoit pas encore dans la ſalle que l'on ſçavoit dans le cabinet qu'il arrivoit, parce que les domeſtiques couroient en porter la nouvelle, ſçachant bien

que cela réjouïroit la compagnie : Cependant cet Abbé, qui parloit si bien, & qui aimoit si fort à parler, tomba tout d'un coup dans un profond silence ; de ce silence dans la taciturnité ; de la taciturnité en enfance ; & de l'enfance dans la bêtise ; & demeura 12 ans dans cet état jusqu'à sa mort. Il avoit été fort propre, & alors il devint si négligent & si mal-propre, qu'on ne lui faisoit porter qu'une grande jaquette sans haut-de-chausses.

¶ *Corneille* ne sentoit pas la beauté de ses Vers, & il n'avoit pas d'égard à l'harmonie en y travaillant, mais seulement au sentiment. Pour marque du genie particulier qu'il avoit pour le Théatre, c'est qu'il avoit fait ses plus belles Piéces avant que de lire la Poëtique d'*Aristote*.

¶ Ce qui fait voir que les derniers livres de *Virgile* ne sont pas achevés, c'est qu'ils sont plus longs, c'est-à-dire, qu'il y a plus de mots & & moins de choses que dans les premiers ; cependant je n'ai rien omis dans ma Traduction de ce qu'il y a d'essentiel.

¶ Je fais travailler à la Statue * de *Malherbe*, de six pieds de hauteur qui sera élevée à la façade de ma maison, dans une

* La Statue a été posée & élevée depuis, & ces Vers ont gravez au dessous sur un marbre noir en lettres d'or.

niche faite exprès, & ces quatre Vers seront mis au dessous :

Malherbe de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire
Segrais enchanté de ta gloire
Te consacre ce monument,

¶ Monsieur *de Brecourt* étant en sa maison de campagne, & voyant Mademoiselle sa fille embarassée de regaler la grande compagnie qui étoit survenue ; il n'y a, dit-il, qu'à cueillir un dindon : par rapport à ce que les dindons nichoient sur les arbres pendant la nuit chez lui & ailleurs.

¶ Monsieur *le Grand* aimoit la Princesse Marie, qui fut depuis Reine de *Pologne ;* & la Princesse Marie ne le haïssoit pas : mais Monsieur le Grand ne pouvoit l'épouser sans l'agrément du Roi ; & auparavant il falloit que Monsieur le Cardinal de Richelieu ne s'y opposât pas. Pour le sonder, il dit à Monsieur le Cardinal, qu'il étoit bien obligé au bon accueil que la Princesse lui faisoit, puisque cela faisoit dire à tout le monde qu'il devoit l'épouser. Jeune homme, répondit Monsieur le Cardinal, c'est peut-être bien vous-même qui y songez : & quelque tems après ayant appris d'ailleurs qu'il y songeoit en effet, il lui en fit une si grande re-

primande, que Monſieur le Grand chercha depuis à le détruire, & à le perdre; en quoi il n'eût pas le tems de réuſſir.

¶ Monſieur le Duc de *Brezé*, que nous avons vû de notre tems, avoit l'ame grande & généreuſe. Benſerade qui le ſçavoit, & qui en avoit reſſenti des marques, pleuroit toutes les fois qu'il entendoit parler de lui. Monſieur de Brezé, qui l'aimoit à cauſe de ſon bel eſprit, le menoit avec lui ſur mer, & le faiſoit de moitié de ce qu'il gagnoit au jeu; & ſous ce prétexte il lui donnoit quelquefois de bonnes ſommes, quoi qu'il n'eût rien gagné.

¶ Monſieur le Duc *de Longueville* faiſoit penſion aux gens de Lettres, & particuliérement aux habiles Généalogiſtes, comme à Monſieur de ſainte Marthe, & à Monſieur du Bouchet.

¶ MADEMOISELLE me diſoit une fois, qu'elle auroit fort ſouhaité que la Loi Salique n'eût pas été en France: MADEMOISELLE, lui répondis-je, vous ne ſeriez pas ce que vous êtes, s'il n'y avoit pas de Loi Salique; c'eſt par elle que vous êtes Princeſſe du Sang.

¶ Les Poëtes, qui ne compoſent leurs Poëſies que par une vivacité d'imagination, ne continuent pas; ils ne réuſſiſſent que dans leurs premiers arangemens d'ouvrages, dans

lesquels ils jettent tout leur premier feu. Théophile, Benserade, S. Amand, & Monsieur le Noble de nos jours, sont de ce nombre. Monsieur le Noble n'a rien fait en Poësie qui soit comparable à sa *Seringue*, qui est le premier Poëme qu'il a mis au jour.

¶ Quelle difference y a-t'il de l'état dans lequel *Malherbe* a trouvé la Poësie Françoise, & celui dans lequel il l'a laissée ? *Des Yvetaux* vivoit au tems de Malherbe, auquel il n'étoit pas comparable ; cependant il ne faisoit pas d'estime de Malherbe, soit qu'il le fît par mépris ou par ignorance : On ne trouve ses Poësies que dans des recueils ; elles sont simples & sans aucune élevation.

¶ *Boileau*, surnommé, *du Marais*, consultoit Monsieur Ménage sur une Idile qu'il avoit composée ; & parce que Monsieur Ménage lui dit naïvement, comme il le pensoit, les défauts qu'il y trouvoit, au lieu de s'en corriger, il prit de-là occasion d'écrire contre lui, & de relever tous les endroits foibles de sa *Christine*, qu'il n'auroit jamais pû connoître, si Monsieur Ménage lui-même ne les lui avoit fait remarquer, en lui en faisant la lecture ; car ceux qui ont fait un ouvrage en apperçoivent les endroits foibles bien plus aisément que les autres Quel nom peut-on donner à l'action de Boileau ? N'est-ce pas une infidelité ?

¶ Il ne faut pas s'étonner de la grande réputation que *Ronſard* s'attira de ſon tems par ſes Poëſies ; elles étoient nouvelles, & l'on n'avoit encore rien vû de ſemblable, c'eſt pourquoi la nouveauté lui tint lieu de merite. Et la Ducheſſe de Valentinois contribua beaucoup à introduire la belle Poëſie en France.

¶ Celui qui a critiqué la Princeſſe *de Cleves* a trouvé mauvais que la premiere entrevûe de Monſieur de Nemours, & de la Princeſſe de Cleves, ſe ſoit faite chez un Jouaillier, & il auroit mieux aimé qu'elle ſe fut faite dans une Egliſe. Premierement, il n'importe pas où, pourvû que cela ſe faſſe avec dignité : mais ſi le Critique eſt celui que bien des gens ont crû, & tel qu'il y a lieu de le croire par ſon ſtyle, * que peut on penſer de ſon ſentiment ? La raiſon pourquoi je ne voulus pas prendre la peine

* Il y a deux choſes à remarquer ſur ces paroles de Monſieur de Segrais : la premiere, ſa grande diſcrétion à ne pas nommer le Critique, quoiqu'il n'y eut perſonne dans la nombreuſe compagnie devant qui il parloit, qui ne le connut fort bien : la ſeconde, combien il a eu de part à la compoſition de l'excellent ouvrage de la Princeſſe de Cleves, en faiſant attention ſur ce qu'il dit à la fin. Ce qu'il y a de certain c'eſt que le public en eſt rédevable à Madame de la Fayette, à Monſieur de la Rochefoucault, & à Monſieur de Segrais.

de lui répondre, c'eſt qu'il n'avoit aucune connoiſſance des regles de ces ſortes d'ouvrages, ni de l'uſage du monde ; & que je faiſois beaucoup plus d'état de l'approbation de Madame de la Fayette, & de Monſieur de la Rochefoucault qui avoient ces connoiſſances en perfection.

¶ Un Gaſcon demanda un jour dans une compagnie, qui eſt-ce qui baille le bal ? au lieu de dire, qui eſt-ce qui donne le bal ? Depuis ce tems-là l'on a banni le mot de *bailler*, qui avoit plus de cinq cens ans de bourgeoiſie.

¶ Je m'amuſe agréablement à lire *le Chevreana*. Monſieur *Chevreau* eſt plus âgé que moi. Il s'eſt fait beaucoup eſtimer en Allemagne. Il étoit grand ami de Monſieur le Fevre de Saumur, que j'appelle ainſi à cauſe qu'il y a profeſſé du tems ; car il étoit de cette Ville de Caën, fils d'un Foſſoyeur de notre Paroiſſe de ſaint Jean.

¶ Après que MADEMOISELLE m'eût mis dans ſa diſgrace, Monſieur le Duc de *Longueville* m'envoya deux cens piſtolles, en me chargeant en même-tems très-expreſſément de n'en dire mot à perſonne. Quand il fut mort, n'étant point obligé au ſecret, je crus que la reconnoiſſance m'obligeoit de ne plus garder le ſilence, & j'en parlai à Monſieur de Roquelaure, en faiſant remar-

quer la circonſpection avec laquelle il m'avoit fait cette liberalité, qui faiſoit voir qu'il n'aimoit pas l'oſtentation. Monſieur de Roquelaure me répondit qu'il étoit un grand ſot ; car pourquoi fait-on ces ſortes de généroſitez ſi ce n'eſt afin qu'on les ſçache ? Mais Monſieur de Roquelaure avoit tort ; & il reprenoit comme un défaut en Monſieur de Longueville, ce qui étoit une vertu. De plus, quand il m'auroit fait faire la défenſe d'en parler, exprès afin que j'en parlâſſe, le préſent par rapport à lui n'étoit pas d'une aſſez grande conſideration pour en tirer beaucoup de gloire.

¶ A l'occaſion des beaux ſentimens de Monſieur Corneille, dignes de Rome, je lui demandois s'il n'y avoit pas dans leur famille quelque Mémoire ou quelque Tradition, qu'ils deſcendiſſent des Corneliens, qui ont été les plus illuſtres & les plus vaillans des Romains ; car, lui diſois-je, je ſuis perſuadé que vous en êtes échappé.

¶ *C'eſt aſſez que d'être.* C'eſt un mot de Madame *de la Fayette*, qui entendoit parlà, que pour être heureux il falloit vivre ſans ambition & ſans paſſions, au moins ſans paſſions violentes.

¶ Monſieur *de la Rochefoucault* eſt outré ſur le fait de l'amour propre, quand il prétend qu'on fait tout par rapport à ſoi-même,

& rien par rapport à d'autres ; cependant ce n'eſt point par rapport à nous-mêmes que nous louons le véritable mérite dans les perſonnes que nous ne connoiſſons que par cet endroit-là : Nous n'aimons pas toujours auſſi pour notre propre interêt ; nous aimons ſouvent parce que nous trouvons l'objet aimable, & parce qu'il l'eſt en effet : Il y a trop de prévention à vouloir juger des autres par ſoi-même.

¶ Monſieur le Cardinal *de Retz* aſſuroit comme vrai un fait dont je ſçavois le contraire. Pour ne pas dire qu'il avoit menti, je lui dis, qu'il falloit qu'il fit comme MADEMOISELLE, qui diſoit qu'elle ne mentoit jamais ; mais qu'elle ſe ſervoit de ſon imagination au défaut de ſa mémoire.

¶ M **** avoit écrit au commencement de ſes Heures une dixaine de demandes qu'il faiſoit à Dieu ; dont l'une étoit, que Dieu lui fit la grace de ne ſe pas fier aux paroles des Princes ; & une autre, de dire toujours la vérité, à moins que ce ne fut pour un coup de partie.

¶ *Scarron* diſoit de ſes deux ſœurs, que l'une aimoit le vin, & l'autre aimoit les hommes. Il diſoit auſſi d'elles-mêmes, qu'il y avoit douze coureuſes dans la rue des douze portes, à ne prendre ſes deux ſœurs que pour une. On ſçavoit qu'il n'avoit que ces

deux sœurs, & qu'elles n'étoient point mariées. Quelqu'un étant chez lui, & voyant qu'il appelloit un petit enfant son Neveu, lui demanda par quel endroit il lui étoit Oncle, puisque ses deux sœurs n'étoient pas mariées; il répondit, qu'il étoit son Neveu à la mode du Marais. Il étoit beaucoup plus agréable dans la conversation qu'il ne l'est dans ses Livres. On n'a jamais vû une imagination plus vive que la sienne.

* *Chambonnière*, qui joüoit si bien du Clavecin, & qui sçavoit parfaitement la Musique, étoit un homme fort agréable & bien fait de sa personne; mais il étoit d'une vanité insuportable; & ne se contentant pas de faire le gentilhomme, il vouloit encore faire le grand Seigneur. Il avoit un carosse trainé par deux méchans chevaux, avec un Page en effigie, & rempli de foin, attaché sur le derriere. Etant au Cours avec ce carosse, où les carosses se suivoient en marchant lentemens, suivant la coûtume, les chevaux du carosse qui suivoient le sien, sentant le foin devant eux se mirent à prendre le Page par les jambes. Quelqu'un qui s'en apperçut, cria au Cocher: *Prenez garde à vos chevaux, ils mangent le Page de Monsieur.* On dit aussi, qu'allant faire leçon d'instrumens à une Dame dans la rue de Vaugirard, son Cocher menoit cependant ses

chevaux paître dans la plaine de Grenelle ; & qu'un Ecorcheur qui étoit venu écorcher un cheval, en voyant un extrémement maigre, l'égorgea & l'écorcha auſſi, croyant qu'on l'avoit amené dans cet endroit-là parce qu'on ne vouloit plus s'en ſervir. Quand le Cocher retourna pour prendre les deux chevaux il n'en trouva qu'un, l'autre avoit été écorché.

¶ Lorſque Monſieur *de Montauſier* vint à Caën comme Gouverneur de la Province, on lui fit pendant quinze jours des feſtins qui revenoient au moins à quarante piſtolles ; & Monſieur de Brieux lui en fit un qui revenoit au moins à cent piſtolles : Il y avoit deux ans qu'il s'y préparoit ; & il avoit fait venir de Portugal & d'ailleurs pluſieurs choſes exquiſes ; cependant l'on mangea dans tous ces Feſtins plus de cerneaux que d'autres choſes.

¶ Un de nos Payſans voulant m'exagerer un jour la bonne recolte qu'il y auroit, me diſoit en ſon patois : *Il y a tant d'épics que l'un dit à l'autre, tire té de-là que je m'y boute.*

¶ Monſieur *de la Rochefoucault* diſoit, que les ſoumiſſions & les baſſeſſes, que les Seigneurs de la Cour font auprès des Miniſtres qui ne ſont pas de leur rang, ſont des lâchetez de gens de cœur.

¶ Le même & Madame *de la Fayette* di-

ſoient de Monſieur de Longueville, qui fut tué au paſſage du Rhin, pendant qu'on le faiſoit Roi en Pologne, qu'il n'avoit rien de ce que les autres courtiſans avoient de trop. Ils entendoient parler de la hardieſſe que les courtiſans ont à ſe prôner eux-mêmes, & à demander des faveurs & des graces.

¶ Feu Monſieur le Duc *d'Orleans* ayant été parfaitement bien reçû en Flandre par l'Archiducheſſe, & ne ſçachant comment reconnoître tous les honneurs qu'elle lui avoit fait, fut conſeillé, à ſon retour en France, de répandre dans ſa Cour une ſomme conſiderable entre ſes principaux Officiers. Monſieur du Boulay fut choiſi pour faire cette commiſſion, & on lui rémit quatre-vingt mille livres entre les mains, pour les aller diſtribuer comme il le jugeroit à propos, ſuivant le rang & le mérite de chaque Officier. Quelque tems après qu'il fut de retour à Paris, ceux qui avoient ſoin des affaires & des Finances de Monſieur le Duc d'Orleans jugerent à propos de lui faire rendre compte, & ils en parlerent à Monſieur du Boulay lui-même, qui dit, qu'il étoit prêt de le rendre quand on voudroit, & qu'il étoit en bonne forme. On prit jour pour cela, & le Conſeil étant aſſemblé en préſence de MONSIEUR, Monſieur du

Boulay comparut avec son compte qu'il lut. Le premier article étoit en ces termes : *Premierement, comme ainsi soit que tous ceux qui manient les Finances sont des voleurs, j'ai pris pour mes peines la somme de quatre mille écus.* MONSIEUR, qui aimoit tout ce qui tendoit à la plaisanterie, fit un grand éclat de rire, & dit, Messieurs, alloué, alloué, il n'y a rien à dire là dessus, attendu sa moderation. Le reste du compte étoit en bonne forme par les quittances que Monsieur du Boulay rapportoit, & il sortit ainsi d'affaire d'avec le Conseil des finances de MONSIEUR.

Monsieur *du Boulay* avoit accompagné Monsieur *** dans son Ambassade d'Espagne, dans le tems que Cervantes, qui mourut en 1618, vivoit encore. Il m'a dit, que Monsieur l'Ambassadeur fit un jour compliment à Cervantes sur la grande réputation qu'il s'étoit acquise par son *Don Quixotte*, au de-là des monts ; & que Cervantes dit à l'oreille à Monsieur l'Ambassadeur : Sans l'Inquisition j'aurois fait mon Livre beaucoup plus divertissant.

¶ *Cervantes* s'étoit trouvé à la bataille de Lépante où il avoit été blessé & mené en esclavage. Il a écrit sa propre Histoire dans Don Quixotte. Il étoit connu à la Cour d'Espagne ; mais il n'y eut pas tous les agré-

mens qu'il méritoit. Son premier volume eſt le plus beau, & ſon premier deſſein étoit d'en demeurer-là ; mais il ne pût réſiſter aux prieres de ſes amis qui l'engagerent à faire le ſecond, lequel n'eſt pas de la même force ; néanmoins il faut avouer qu'il y a de très-beaux endroits.

¶ Monſieur le Baron, & Monſieur le Marquis *de Creuilly*, freres, ſe battoient enſemble. Mademoiſelle de Creuilly qui les apperçut s'écria : *Au ſecours ! on aſſaſſine mon frere le Baron !* Le Marquis l'ayant entendu ſe ſepara de ſon frere, & étant allé à elle il lui donna deux bons ſouflets, en lui diſant : *Ma belle Demoiſelle, eſt-ce qu'on n'aſſaſſine pas auſſi votre frere le Marquis ?* L'Hiſtoire eſt, que la Demoiſelle avoit eu un enfant de ſon frere le Baron.

¶ Nous nous rencontrâmes un jour, Monſieur l'Abbé *de Marolles* & moi, & je lui diſois que l'origine des Armoiries ne paſſoit pas le douziéme ſiécle, c'eſt-à-dire, le tems des guerres de la terre ſainte. Il n'avoit pas encore approfondi la matiére : & en rejettant mon ſentiment bien loin, il répondit qu'il avoit deux preuves du contraire ; l'une du neuviéme, & l'autre du dixiéme ſiécle, & qu'il apporteroit ma condamnation. Je lui demandai ce que c'étoit que ces preuves ? c'étoit les Sceaux de ſon Abbaye : mais il

apporta sa propre condamnation ; car ces Sceaux ne représentoient pas des Armoiries, mais des figures de Saints, suivant la coûtume de ce tems-là. Comme il y avoit des Seigneurs de toute l'Europe dans les guerres de la Terre Sainte, & qu'ils ne s'appelloient presque tous que par leurs noms propres, ils s'aviserent de prendre des Armoiries, & la plupart étoient parlantes. Il y eût des Seigneurs de notre Normandie qui quitterent le beau nom d'Anjou qu'ils portoient, pour prendre celui de *Taisson*, qui signifie *Blaireau*. Il y a long-tems que la race de ces Taissons est éteintes. Ceux qui portent ce nom aujourd'hui sont moderne, & ennoblis.

¶ C'est à l'occasion de *Despréaux* & de *Racine* que Mr. de la Rochefoucault a établi la Maxime, par laquelle il dit, que c'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit : Tout leur entretien ne roule que sur la Poësie ; ôtez-les de-là, ils ne sçavent plus rien.

¶ Les dernieres Poësies de Despréaux sentent l'esprit épuisé, ce n'est plus que de la baissiere, & il se copie lui-même. Il introduit dans sa premiere Satyre un Poëte pour soûtenir la Religion, lequel en parle comme un ignorant. Tout ce que l'on peut conclure du raisonnement du Poëte, c'est qu'il a de la Religion, parce qu'il en faut avoir par politique. ¶ *Scarron*

¶ *Scarron* a fait une Dédicace à sa Chienne, pour se mocquer de ceux qui dédient leurs Ouvrages à toute sorte de personnes. Cependant personne n'a fait plus de Dédicaces que lui ; mais c'est qu'il dédioit pour avoir de l'argent. Monsieur de Belliévre lui envoya cent pistolles pour une qu'il lui avoit adressée, & je lui en portai cinquante de la part de MADEMOISELLE, pour une méchante Comédie qu'il lui avoit aussi dédiée.

¶ *Scarron* disoit de sa femme, qui est aujourd'hui Madame de Maintenon, je ne lui ferai point de sottises ; mais je lui en apprendrai beaucoup. Il n'est rien de plus vrai, qu'il étoit fait comme un Z, même dans le tems qu'il se maria, n'ayant d'autre mouvement libre que celui de la langue, & de la main pour écrire sur un porte-feuille qu'on lui mettoit sur les genoux, ou sur la planche que l'on mettoit devant lui sur des bras de fer attachez à son fauteuil. En se mariant il n'avoit pas de bien ; car il avoit fait donation à ses parens du peu qu'il en avoit ; mais ses parens le lui rendirent, & il le vendit à Monsieur Nublé, qui lui en donna six mille écus, sans sçavoir positivement ce qu'il valloit, & Scarron fut très-content du marché. Monsieur Nublé alla voir ce bien qui étoit situé près d'Amboise ; & à son retour

à Paris étant allé voir Scarron, il lui dit, vour avez crû que votre bien ne valoit que dix-huit mille francs, il en vaut davantage, & je ne veux pas vous tromper, il vaut ving-quatre mille francs, par l'eſtimation que j'en ai fait faire ; & Monſieur Nublé l'obligea de prendre encore deux mille écus, qu'il lui donna pour achever cette ſomme. Monſieur Nublé étoit un des premiers Avocats conſultans, un des plus honnêtes hommes de ſon tems ; & c'eſt à ſon occaſion que Monſieur Ménage, qui étoit ſon ami particulier, a dit ; que les Avocats étoient une eſpéce de gens qui faiſoient une profeſſion particuliére d'honnêteté : Auſſi étant les diſpenſateurs de l'équité à l'égard des autres, il n'eſt pas étrange qu'ils ſoient équitables envers ceux auſquels ils croyent être obligez de l'être.

¶ Madame de Maintenon eſt redevable de ſon eſprit, & en même-tems de ſon élevation à Scarron : Elle le connoît bien, & elle l'a fait connoître par les égards qu'elle a toujours eu pour ceux qui étoient de ſes amis.

¶ A l'occaſion de ce que je viens de vous dire de l'honnêteté des Avocats, Madame *de la Fayette* diſoit qu'elle n'avoit pas connu de gens plus malhonnêtes que les Sçavans. Et Monſieur *de la Rochefoucault* diſoit que

l'honnêteté n'étoit d'aucun état en particulier, mais de tous les états en général.

¶ Le dernier *Montmorency*, à qui le Cardinal de Richelieu fit couper le col, n'avoit pas beaucoup d'esprit ; mais son pere & son grand-pere en étoient bien pourvus ; pour lui, il ne se soûtenoit que par la grandeur de son nom.

¶ Il a cent ans que les Princes du Sang étoient & se tenoient en un si haut rang qu'ils ne faisoient pas l'honneur aux Princes de la Maison de *Guise* de les appeller Messieurs. En parlant d'eux, ils disoient seulement, ceux de Guise.

¶ L'Evêque de Saintes, Fils du Maréchal *de Bassompierre*, avoit eu Mademoiselle d'Entragues pour mere ; & quoiqu'il n'y eut point de mariage entre eux, néanmoins Mademoiselle d'Entragues, qui demeuroit à la Place Royale, souffroit qu'on l'appellât Madame de Bassompierre ; ce qui empêcha Monsieur le Duc d'Orleans de reconnoître Monsieur de Charny qu'il avoit eu d'une Damoiselle très-honnête : C'est, disoit-il, qu'il ne vouloit pas en faire un Comte de Dunois, c'est-à-dire, un Seigneur trop puissant pour un bâtard.

¶ Deux choses, que je vis faire en mon tems à Monsieur le Prince, me donnerent une grande satisfaction : Il avoit voulu lire

ma *Zaïde*, & j'ai trouvé qu'il étoit mieux informé que moi de la ſcéne de mon Ouvrage, connoiſſant parfaitement les perſonnages que j'y avois introduit, tant de l'Eſpagne, de la France, que de l'Egypte, de Chipre & d'Aſie, quoique ce fut dans un Siécle dont tout le monde n'étoit pas obligé de ſçavoir l'Hiſtoire; & Monſieur le Prince y étoit encore moins obligé qu'un autre. Le même jour il tint une aſſemblée de Médecins, de Philoſophes & de Mathématiciens, par les ſoins de Monſieur l'Abbé Bourdelot; dans laquelle le Pere Pardies propoſa un nouveau Syſtême du flux & reflux de la mer. De toutes les objections que ces Meſſieurs lui firent, il n'y en eut pas de plus forte que celle que Monſieur le Prince lui avança. J'avois eu juſqu'alors une grande vénération pour Monſieur le Prince, en conſideration de toutes les grandes actions qu'il avoit faites; mais elle augmenta encore d'avantage par ces endroits-là, qui me firent connoître, que la grandeur de ſon eſprit ſurpaſſoit la grandeur de ſon courage. En effet perſonne ne peut conteſter qu'il n'eut infiniment d'eſprit: mais il n'avoit pas le goût fin pour bien des choſes; par exemple, il n'en avoit ni pour les Vers, ni pour la Poëſie, & Monſieur le Prince de Conti l'avoit exquis ſur ces choſes-là, & ſur toutes les autres.

¶ Monſieur le Prince eut toujours beaucoup de bontés pour moi, & il le témoigna particuliérement lorſque MADEMOISELLE me jugea digne de ſa diſgrace, que je n'avois pas meritée, ayant appris par pluſieurs amis, que j'avois auprès de lui, combien il avoit peſté alors contre l'injuſtice qu'elle me faiſoit. Cependant avec tant de belles qualités, Monſieur le Prince étoit fort dur; & ſans apporter des exemples d'ailleurs, Monſieur Corneille s'eſt plaint à moi de ce que ſes Ouvrages lui ayant donné tant de plaiſir; jamais il ne lui avoit fait aucune gratification.

¶ Il y a trois Races de *Chaumontels*, & elles deſcendent d'un Chaumontel, lequel s'étant marié à l'âge de 72 ans, eut 7 enfans qu'il vit tous majeurs avant que de mourir; c'eſt-à-dire qu'il vêcut plus de cent ans.

¶ On diſoit beaucoup de mal d'un Gentilhomme à la Cour de feu Monſieur le Duc d'Orleans, & il n'y eût qu'un Gaſcon qui prit ſon parti. On lui en demanda la raiſon; c'eſt, dit-il, qu'il emprunte honnêtement.

¶ Monſieur le Duc *de Longueville*, qui fut tué au paſſage du Rhin, tout jeune qu'il étoit, avoit aſſez de connoiſſance pour choiſir deux amis de confiance illuſtres, qui ne pouvoient lui conſeiller rien qui ne lui

fut avantageux, Monſieur de Turenne & Monſieur de la Rochefoucault.

¶ L'Abbé *Franquetot* diſoit, qu'il falloit plus de jugement à un homme qui avoit beaucoup d'eſprit qu'à un qui en avoit peu. Jugez ſi Monſieur de Buſſy, qui avoit infiniment d'eſprit, étoit bien fourni de ce qu'il devoit avoir, ſuivant cet Abbé. Monſieur de Buſſy étoit bien avec Monſieur de Turenne par l'interêt qu'il y avoit, étant à la tête de la Cavalerie : mais MADEMOISELLE s'étant brouillée avec Monſieur de Turenne, à cauſe qu'il lui avoit conſeillé de ſe marier avec le Roi de Portugal, il s'aviſa, pour plaire à MADEMOISELLE, de faire des couplets de chanſon contre lui. Monſieur de Turenne, au lieu de lui être favorable, comme il le pouvoit, lui rendit toutes ſortes de mauvais ſervices : Avec cela Monſieur de Buſſy fit l'ouvrage que tout le monde ſait, pour lequel il fut 5 ans * à la Baſtille.

¶ Monſieur *de Buſſy* trouve mauvais dans ſes lettres que la Princeſſe de Cleves déclare à ſon mari le penchant qu'elle avoit pour Monſieur de Nemours, prétendant que cela n'eſt pas poſſible ; mais ce qu'il en dit ne merite pas de réponſe, parce qu'il n'enten-

* Il y entra le 17 Avril 1665. en ſortit le 17 Mai 1666. & n'y rentra point.

doit pas la beauté de ces sortes d'ouvrages. Madame de Sevigny, qui lui envoya cet ouvrage, en étoit charmée. Le Pere Bouhours, qui a écrit contre la Princesse de Cleves, pouroit bien avoir part à cette Lettre, afin d'appuyer son sentiment de celui de Monsieur de Bussy.

¶ Messieurs *d'Avranche*, en parlant de Monsieur *Huet*, qui est aujourd'hui leur Evêque, disent : *Nous prierons le Roi de nous donner un Evêque qui ait fait ses études, car le nôtre étudie tous les jours.* En effet, quand ceux qui ont affaire à lui pour lui parler, vont chez lui, on les renvoie, en leur disant : *Monseigneur étudie.*

¶ C'est un pur honneur que l'on fait à Monsieur le Cardinal *de Richelieu*, en disant qu'il a suscité la Conjuration de Portugal ; il n'y a eu aucune part. Il est seulement vrai qu'il envoya du secours au nouveau Roi, après que la Conjuration eût éclaté ; mais il n'y avoit pas songé. La Conjuration étoit de plus de dix mille hommes, qui garderent si bien le secret, qu'on n'en eût aucune nouvelle à la Cour d'Espagne avant son exécution. Le Comte d'Olivarez en fit une plaisanterie à Philippes IV Il lui dit : Ce fol de Duc de Bragance laisse trois ou quatre Duchez à votre Majesté, pour prendre une Couronne qu'il ne gardera pas. Cependant

il l'a si bien gardée, que les Espagnols sont encore à la reprendre.

¶ Le Prieur des Matras étoit de la famille des *Beautrus* : Il étoit des bons amis de Scarron ; & quand Scarron s'étoit raillé de lui, il prenoit une épingle qu'il attachoit à sa manche, disant, que c'étoit pour s'en souvenir, afin de s'en vanger.

¶ *Sarazin* étoit du Village d'Armanville, dans le voisinage de cette Ville où il avoit une Terre de trente mille livres : Avec cela il avoit une Charge de Tréſorier de France, mais il la devoit. Il ne laissa pas d'aller à Paris, où il eût bien-tôt mangé ce qu'il avoit. Monsieur de Chavigny, qui le consideroit, avoit jetté les yeux sur lui, pour l'envoyer à Rome auprès du Pape Urbain VIII. qui sçavoit les Belles-Lettres, & qui avoit beaucoup d'esprit, dans la créance que Monsieur de Sarazin s'insinueroit dans sa bienveillance par le bel esprit, & par les belles connoissances qu'il avoit de son côté. Il lui fit donner quatre mille livres pour se mettre en équipage ; mais, au lieu de les employer à l'usage pour lequel on les lui avoit donnez, il alla les manger avec une Dame de la rue Quinquempoix. Monsieur de Chavigny ne laissa pas de le garder encore chez lui ; mais avec beaucoup moins d'estime qu'auparavant.

¶ Nou

¶ Nous allions en même-tems à l'Hôtel de Rambouillet, Voiture & moi ; mais parce que nous y allions à differentes heures, nous ne nous y rencontrions pas. Il y alloit à huit heures du soir, & y demeuroit jusqu'à dix heures ou environ. Madame de Rambouillet m'avoit promis de nous faire rencontrer ensemble ; mais dans cette entrefaite Voiture mourut. Je ne l'ai jamais vu, parce qu'il étoit difficile de le rencontrer, étant toujours parmi les Grands. Il ne faisoit pas profession de faire des Vers, ni d'écrire des Lettres ; ce n'étoit que quand l'occasion s'en présentoit ; & il n'avoit commerce de lettres qu'avec Costar & Balzac. Il avoit fort peu d'érudition & de lettres ; mais il avoit l'esprit juste, & une grande politesse. Il avoit ving-huit mille livres de rente quand il est mort. Il étoit Maître-d'Hôtel de chez le Roi, sans en avoir acheté la Charge, parce qu'en ce tems-là les Maîtres-d'Hôtel n'étoient pas encore érigés en Charge ; & celle-là lui valoit quatre mille livres par an, pour trois mois d'exercices : Il est vrai que cela n'étoit pas payé exactement, mais cela ne laissoit pas que de venir. Il étoit aussi Introducteur des Ambassadeurs de chez MONSIEUR ; & Monsieur de Chavigny, qui n'avoit que le titre de Sur-Intendant, quoiqu'il présidât au Conseil des Finances,

l'avoit fait Sécretaire des Finances à vingt mille livres d'appointemens, dont il étoit bien payé sans en faire la fonction. Il a beaucoup contribué à la réputation de Madame de Montausier, car c'étoit lui qui faisoit ordinairement les lettres qu'elle avoit à écrire. Une marque de sa présence d'esprit, comme je l'ai sçû de Madame de Rambouillet elle-même, c'est que Madame de Rambouillet (chose remarquable) étant accouchée d'un *Marmot*, Monsieur le Prince avec Monsieur de la Moussaye & Monsieur Arnauld, fit des Vers sur ce sujet. Voiture étant allé à son ordinaire à l'Hôtel de Rambouillet on lui dit qu'il falloit qu'il y répondit, il dit qu'il n'en feroit rien, & se retira en colere. Il ne retourna pas le lendemain, & Madame de Rambouillet en fut dans une grande inquiétude, craignant que la proposition qu'on lui avoit faite ne l'eût brouillé avec elle tout de bon; mais il retourna le troisiéme jour, & il rapporta les beaux Vers que l'on trouve dans les recueils de ses Poësies.

¶ Madame de Rambouillet n'a été injuste qu'en une seule chose, c'est par la préference qu'elle faisoit de Madame de Montausier à ses autres enfans. Cependant Madame de Grignaux valloit beaucoup plus qu'elle. Madame de Montausier n'avoit point d'amitié, & elle n'a pas plutôt été à la Cour qu'el-

le ne s'eſt plus ſouvenue de perſonne. C'eſt auſſi à ſon occaſion que Monſieur de la Rochefoucault fit cette Maxime : *Il y a des gens qui paroiſſent meriter de certains emplois, dont il ſont voir eux-mêmes qu'ils ſont indignes d'abord qu'ils y ſont parvenus.*

¶ Monſieur *de Montauſier* faiſoit quelquefois des Vers, mais c'étoit des Vers Proſaïques, où il n'y avoit ni Poëſie, ni élevation d'eſprit. Comme il étoit extrêmement inégal, chagrin & pédant, aujourd'hui il étoit pour Quinault, & il l'exaltoit cent picques au deſſus de Corneille, & le lendemain c'étoit Corneille qui étoit ſon héros, & alors Quinault étoit le plus mépriſable des hommes.

¶ Monſieur *Ménage* étant en colere contre Sarrazin, diſoit de lui : *Honores mutant mores, non genus.* C'eſt que Monſieur Fauconnier de cette Ville de Caën, Tréſorier de France, étant devenu amoureux d'une Demoiſelle qui n'étoit pas pour être ſa Concubine, ni auſſi d'un rang pour la prendre pour ſa femme ; la Demoiſelle étant groſſe il chercha à la marier, & Monſieur *** ſe préſenta qui l'épouſa, & lui fit de grands avantages. Ce fut de Sarrazin que la Demoiſelle accoucha après ſon mariage. Sarrazin n'aimoit point Voiture ; & c'eſt pour

cela qu'il fit la Pompe funebre qui eſt ſi agréable & ſi pleine d'eſprit.

¶ Monſieur *de la Rochefoucault* diſoit qu'il n'avoit trouvé de l'amour que dans les Romans, pour lui qu'il n'en avoit jamais ſenti. Il donna de l'eſprit & de la politeſſe à Madame de la Fayette ; mais Madame de la Fayette regla ſon cœur. Madame de la Fayette qui s'entendoit en toutes choſes ſans oſtentation, s'entendoit auſſi en Procès, & ce fut elle qui empêcha, que Monſieur de la Rochefoucault ne perdit le plus beau de ſes biens, lui ayant fourni les moyens de prouver qu'ils étoient ſubſtitués : Leur amitié a duré vingt-cinq ans. Madame de la Fayette ſçavoit auſſi le Latin ; mais elle n'en faiſoit rien paroître, c'étoit, diſoit-elle, afin de ne pas attirer ſur elle la jalouſie des autres Dames.

¶ Monſieur *de Vauquelin de la Freſnaye*, de qui j'ai le portrait dans mon Académie, comme un de nos Illuſtres de Caën, eſt Auteur d'un recueil de Poëſies de plus de quarante mille Vers d'une très-belle impreſſion de cette Ville, par Maſſé, dans lequel il a particulierement décrit ſes amours : Il y a auſſi un Art Poëtique pour la Poëſie Françoiſe à l'imitation d'Horace, & des Satyres où les mœurs de ſon tems ſont dépeintes. Ses

parens s'étant attachés à retirer tous les exemplaires qu'ils en ont pû rencontrer, elles sont devenues si rares, que j'ai bien eu de la peine à les recouvrer. Ses Vers sont du style de son tems, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait de bonnes choses, particulierement touchant les personnes célebres de son tems.

¶ *Des Yveteaux* Précepteur de Louis XIII. étoit frere de Monsieur de Vauquelin; mais ils ne s'aimoient pas, ils ont même eu de grands Procès, à l'occasion desquels ils ont écrit mille indignités l'un contre l'autre. Des Yveteaux avoit épousé une Mademoiselle du Puis joueuse de Harpe, qui étoit d'Etampes, & qui avoit son frere qui en jouoit par les Cabarets. Souvent ils prenoient la houlette avec le chapeau & l'habillement de Bergers, & chantoient ensemble les Vers que Des Yveteaux lui-même avoit composez. Il étoit encore vivant quand j'arivai à Paris; mais je ne le vis pas, il demeuroit au Faubourg-Saint-Germain, où il recevoit grande compagnie sans aller voir personne: Il mena cette vie molle près de trente-cinq ans avec sa femme. Le Curé de saint Sulpice étant un jour allé lui faire des reprimandes sur sa maniere de vie peu Chrétienne, il lui répondit sans s'émouvoir: *Monsieur le Curé, il ne faut pas croire tout ce que l'on dit; il y a*

*bien de la médiſance : L'on me diſoit l'autre jour que vous aimiez les garçons, mais je n'en voulus rien croire.* Etant prêt de mourir, il dit à ſa femme : *Ma mie, jouez-moi, je vous prie, cette belle Allemande que vous ſçavez, afin que je paſſe plus doucement.*

¶ *Sarrazin* faiſoit de ſon eſprit tout ce qu'il vouloit. Quand Madame de Longueville lui diſoit : *Sarrazin, prêchez comme un Cordelier*, il prêchoit comme un Cordelier : *Prêchez comme un Capucin*, il prêchoit comme un Capucin. S'il y avoit eu de ſon tems un Pere Bourdaloue. & que Madame de Longueville lui eut dit : *Prêchez comme le Pere Bourdaloue*, il auroit prêché de même. Néanmoins il commençoit beaucoup de choſes, mais il n'achevoit jamais rien.

¶ J'ai parlé à une Religieuſe de Fontevrault, qui a vêcu cent dix-ſept ans ; elle en avoit alors cent quinze. Je lui demandai, ſi elle avoit penſé étant jeune qu'elle dût vivre ſi long-tems : *j'aurois été ne folle*, me diſoit-elle, *ſi j'en avois eu la penſée ; car j'avois moins de ſanté que toutes les autres Religieuſes* Elle avoit l'eſprit fort vif & fort gai.

¶ Mademoiſelle *de Scudery* a quatre-vingt-douze ans ; car une femme qu'elle a pour écrire ſous elle, a dit à Monſieur * * * qui eſt revenu de Paris depuis peu, qu'elle avoit appris d'elle-même l'année paſſée qu'elle en

avoit quatre-vingt-onze. Cela se peut encore vérifier par son *Bassa* qui, à ce que je crois, a été imprimé en 1635 : Elle n'avoit alors guére moins de 30 ans ; car elle avoit beaucoup contribué avant cela aux piéces de Théatre que Monsieur de Scudery son frere avoit publiées ; cependant à cet âge-là vous voyez quelle netteté de Vers dans ceux qu'elle vient de joindre à ceux de Monsieur Bethoulaud, en faisant présent au Roi de l'Agathe-Onix, qui représente une tête de More, à l'occasion de la paix.

¶ La cause de ma disgrace auprès de MADEMOISELLE, ne vient pas de ce que j'ai voulu la dissuader de se marier avec Monsieur de Lauzun ; je n'y ai jamais songé, parce que je ne le devois pas, étant son domestique, & qu'elle ne m'en donnoit pas l'occasion, quand j'aurois eu dessein de le faire. Quand son mariage, qui ne se fit pas, fut arrêté, elle me chargea d'en aller porter la nouvelle à Madame d'Epernon, & elle me dit ce qu'elle vouloit que je lui raportasse de sa part, & elle se retira de moi avec tant de précipitation, de crainte apparamment que je ne lui repliquasse, que je ne pouvois pas en avoir le tems ; mais Monsieur Guilloire son Sécretaire des Commandemens, qui parloit plus librement que moi à MADEMOISELLE, par la confiance que

ſa charge lui donnoit auprès d'elle, lui dit tout ce qu'un véritable zéle pouvoit lui faire dire là-deſſus. Et un jour étant dans l'antichambre, je l'entendis lui dire dans ſa chambre aſſez haut, en lui parlant : *Vous êtes la riſée & l'opprobre de toute l'Europe.* Je ſçûs la rupture de ſon Mariage vingt-quatre heures avant elle. Monſieur de Lauzun la lui cacha lui-même. Monſieur de Lauzun ſe comporta en cette occaſion en grand Courtiſan, quand le Roi lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il ſongeât davantage à ce Mariage, en aſſurant que c'étoit pour des raiſons qui ne le regardoient pas, il ſe jetta à ſes pieds, & lui dit : SIRE, *il m'arrive en cette occaſion ce que j'avois le plus ſouhaité au monde de trouver, celle de vous donner la plus grande marque de ma ſoumiſſion aux volontés de* VOTRE MAJESTÉ, *comme je la trouve en ce moment.* Le Roi lui en ſçut bon gré, & il lui dit qu'il lui feroit autant de bien pour le conſoler, que ſes envieux en ſeroient jaloux ; en effet il le fit peu de tems apres Gouverneur du Berry ; & lui fit préſent de cinquante mille livres pour s'acquitter de ſes dettes. On a crû mal-à-propos que nonobſtant la rupture du mariage qui devoit ſe faire en public & ſolemnellement, il y avoit un mariage de conſcience entre MADEMOISELLE & lui : Pour preuve que cela n'a pas été, c'eſt que

MADEMOISELLE chercha depuis à se marier avec Monsieur de Marsillac, & ensuite avec Monsieur de Longueville ; de plus elle chassa Madelon sa femme de chambre, ce qu'elle n'auroit pas fait, si elle avoit crû qu'elle eut pû dire quelque chose sur ce sujet, sur l'empressement qu'elle témoigna alors de se vouloir marier ; en effet le tems pressoit, car elle avoit quarante-cinq ans. MADEMOISELLE, disoit Madame de Nemours, *croit qu'elle ne peut pas s'en donner au cœur joye si le Sacrement n'y a passé.* A mesure que les affaires de MADEMOISELLE avançoient vers leur conclusion, elle trouvoit des prétextes de rien, qui les faisoient échouer. La raison qu'elle apporta pour ne pas se marier avec le Duc de Lorraine, c'est que les Salines n'étoient pas d'un aussi grand revenu qu'elle avoit crû.

¶ On se plaint de ce que l'Académie Françoise n'a pas cité les Auteurs dans son Dictionnaire à l'imitation de celui *della Crusca* ; mais on ne considere pas que l'Académie *della Crusca* avoit de bons Auteurs à suivre dans la Langue Italienne, & qu'elle en avoit de très-anciens, comme le Petrarque, le Dante, Bocace : mais l'Académie Françoise n'avoit point d'Auteurs François, non-seulement anciens, mais même modernes, si l'on en excepte Coëffeteau, qui ne pouvoit

pas être lui seul la base de la Langue ; car Malherbe qui avoit réussi dans la Poësie Françoise, sentoit bien lui-même que sa Prose ne valoit rien. Et quand on lui demandoit, si quelques-uns de nos Auteurs avoient bien écrit en Prose, il répondoit que Duvair n'avoit pas mal écrit, mais qu'il n'étoit pas encore content de son style. Sçavez-vous bien, ajoûtoit-il, qui écrit bien, ou plutôt qui écrira bien ? C'est ce jeune homme qu'on appelle Balzac ; il écrit bien, mais il n'est pas encore arrivé à la perfection, & vous verrez qu'il y arrivera. Ainsi ceux qui reprennent l'Académie n'ont pas raison, c'est elle qui a fourni tous les Auteurs, qu'elle pourroit citer présentement. C'est bien assez que son Dictionnaire fournisse tous les mots dont les Auteurs se sont servis, & dont tous les autres Auteurs peuvent se servir comme eux, en toute sureté.

¶ Dans le Conseil avant que de donner la bataille de Rocroy, après que Monsieur le Prince, qui étoit d'avis de la donner, eût représenté tous les avantages qu'elle produiroit si on la gagnoit, le Maréchal de Gassion lui répliqua : *Mais si nous la perdons, que deviendrons-nous ? Je ne m'en mets pas en peine*, reprit Monsieur le Prince, *parce que je serai mort auparavant.*

¶ D'Aubigné est Auteur de la Confes-

sion * de *Sancy*, & du Divorce Satyrique, qui traite des amours de Marguerite, premiere femme d'Henri IV. Il étoit Lieutenant général des armées du Roi, & grand Ecuyer sous Henri III, comme Monsieur de Beringhen l'est aujourd'hui. Il a vêcu long-tems; & comme il étoit Huguenot, il se retira à Genéve où il se maria à l'âge de soixante-douze ans, à une Demoiselle fort jeune. Comme c'est la coûtume chez les Calvinistes de faire les Mariages devant ou après la Prédication, il arriva que le Ministre prit pour son Texte ces paroles de l'Evangile : *Seigneur, pardonne leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font;* & ce fut par un pur hazard, parce que c'étoit la suite de ce qu'il avoit entrepris d'expliquer; cependant d'Aubigné le prit pour lui & s'en fâcha fort, il s'en plaignit même au Sénat de Genéve, qui obligea le Ministre de lui en aller faire des excuses, & le Ministre lui protesta qu'il n'avoit eu aucune pensée de l'offenser, & qu'il avoit pris ce texte parce que c'étoit la suite de son Evangile.

* La Confession de Sancy, & le Divorce Satyrique sont deux Ouvrages très-differens. D'Aubigné, qui est constamment l'Auteur du premier, paroit l'être aussi du second. Il a été Ecuyer d'Henri Roi de Navarre successeur d'Henri III; mais il n'a jamais été Lieutenant général des Armées d'Henri III.

¶ Ce qui avoit donné lieu à *Scarron*, d'aller aux Isles de l'Amérique ; c'étoit l'espérance d'y guérir de ses infirmités ; de même que le Commandeur de Poincy, lequel étant allé à la Martinique tout goutteux, y guérit en moins de rien, & recouvra une santé si parfaite, qu'il jouoit à la paume, qu'il montoit à cheval & alloit tous les jours à la Chasse à cheval, comme s'il n'eût jamais été incommodé. A cette occasion il songeoit à former une Compagnie, dont voyant que j'étois plus sage, qu'on a coûtume de l'être, à l'âge où j'étois alors, je n'avois que vingt-cinq à vingt-six ans, il me proposoit la Direction, & comme je n'étois attaché à rien en ce tems-là, je n'étois pas éloigné de m'en charger ; mais plusieurs obstacles survinrent qui empêcherent l'exécution de ce beau projet. Et en ce tems-là Madame de Maintenon, revenue nouvellement de l'Amérique avec sa mere, demeuroit vis-à-vis de la maison de Scarron, lequel voyant le mauvais état des affaires de l'une & de l'autre, demanda en mariage Madame de Maintenon, qui n'avoit alors que quatorze à quinze ans, en attendant le voyage des Isles, disant qu'ils ne laisseroient pas de vivre commodement avec sa petite Terre & son Marquisat de Quinet : c'est ainsi qu'il appelloit le revenu que lui apportoient les Ouvrages que Touf-

saint Quinet imprimoit. Le Mariage se fit au bout de deux ans. Madame de Maintenon qui étoit d'une sagesse achevée, & qui avoit infiniment de l'esprit, rendoit de grands services à Scarron, car il la consultoit sur ses Ouvrages, & il se trouvoit très-bien de ses corrections.

¶ La derniere fois que je vis Scarron en prenant congé de lui, avant que de faire le voyage de Bordeaux : *je mourrai bien-tôt*, me dit-il, *je me sens bien ; le seul regret que j'aurai en mourant, c'est de ne pas laisser de bien à ma femme, qui a infiniment de merite, & de qui j'ai tous les sujets imaginables de me louer.* Ce qui servit encore extrêmement à former Madame de Maintenon, c'est que la maison de Scarron étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus poli à la Cour, & de tous les beaux esprits de Paris. Quoique Scarron ne fut pas riche, néanmoins il étoit logé fort proprement, & il avoit un ameublement de Damas jaune, qui pouvoit bien valoir cinq à six mille livres, avec ce qui l'accompagnoit.

¶ Monsieur *du Perrier* qui faisoit de bons Vers Latins, & qui étoit Gentilhomme, s'étoit mis dans la tête, & le publioit par tout, qu'il falloit être Gentilhomme pour être bon Poëte. Il a eu de grandes prises avec Santeuil, de qui les Poësies n'étoient

pas si châtiées que les siennes. Quand Santeuil lui écrivoit de ses piéces, il lui marquoit à la marge les endroits qui lui paroissoient les meilleurs ; tantôt. *Du Perrier, que diras tu de ces beaux Vers* ? tantôt : *Tu te pendras de depit de n'en pouvoir faire autant ;* & ailleurs : *Tiens tes fenêtres fermées de crainte que tu ne te jettes dans la rue de desespoir.* Santeuil lui reprochoit sa pauvreté, en lui disant: *Avec tes beaux Vers tu n'as pas la maille, & moi avec les miens j'ai toujours une douzaine de bouteilles de bon vin dans ma chambre.* Monsieur Pelisson ne demandoit pas mieux que de lui faire du bien ; *mais*, disoit-il, à *quoi pourroit-on l'employer ? il n'est occupé que de ses Vers :* en effet il ne parloit d'autre chose.

¶ Comme nous nous promenions un jour dans le Palais du Luxembourg, Monsieur Delbene, Monsieur Ménage & moi, il vint nous aborder avec un air fort triste. Monsieur Delbene lui demanda ce qu'il avoit : *Il m'est arrivé*, dit-il, *un grand malheur ; j'ai été volé par des Filoux, qui m'ont fait mettre haut-de-chausse bas.* C'est ce que les Filoux avoient coûtume de faire en ce tems-là, que les haut-de-chausses étoient tout d'une venue, & qu'ils n'étoient pas attachés au dessus du genou comme les culottes le sont aujourd'hui. Nous nous imaginâmes,

qu'on lui avoit pris une groſſe ſomme d'argent, mais nous apprîmes de lui, qu'il n'y avoit dans ſes poches qu'une piéce de trente ſols, avec la clef de ſa chambre, & une Ode Latine, dont il regretoit particuliérement la perte, parce que, diſoit-il, c'étoit la meilleure piéce de toutes ſes Poëſies, & qu'il ne pouvoit ſe ſouvenir que de deux ſtrophes. Monſieur Delbene le railla là-deſſus, en lui diſant, que les Filoux devoient avoir été bien attrapés quand ils n'auroient trouvé qu'une piéce de trente ſols, & une clef, car pour les Vers, qu'ils n'auroient ſeulement pas pris la peine de les lire.

¶ La mere de *Benſerade* s'appelloit de même que le Cardinal de Richelieu. Ce fut pour cela que ce Cardinal prit Benſerade en affection, & qu'il lui donna ſix cens livres de penſion pour faire ſes études ; ce n'étoit pas une groſſe ſomme, mais c'étoit beaucoup pour un écolier. Benſerade m'a dit lui-même, qu'étant en Théologie, il alloit plus ſouvent à la Comédie qu'en Claſſe, & qu'étant devenu amoureux d'une Comédienne, il avoit fait une piéce de Théatre qui avoit été bien reçue.

¶ Quand le Comte *de Grammont*, qui avoit été Frondeur, parloit au Roi de quelque choſe qui étoit arrivé du tems de la

Fronde, il lui disoit : SIRE, *c'étoit du tems que nous servions* VOTRE MAJESTÉ, *contre le Cardinal Mazarin.*

¶ Des Courtisans s'entretenoient devant le Roi, qui n'avoit environ alors que quinze ans, du pouvoir absolu des Empereurs Turcs, & rapportoient plusieurs actions qu'ils faisoient en vertu de ce pouvoir. *Voilà*, dit le Roi, *ce qui s'appelle regner.* Le Maréchal d'Estrées, qui étoit present, ne pouvant souffrir que le Roi approuvât cette conduite à cause de la conséquence, repartit : *Mais*, SIRE, *deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de mon tems.* Le Maréchal de Villeroy, Gouverneur du Roi, qui étoit un peu éloigné, mais qui n'avoit pas laissé que d'entendre ce que le Maréchal d'Estrées venoit de dire, fendit la presse, & le remercia bien fort de la généreuse liberté avec laquelle il venoit de parler au Roi, & blâma la lâcheté de ceux qui l'entretenoient de ces sortes de choses.

¶ C'est Monsieur *de Riandé*, Receveur des Décimes ; qui donna occasion à l'avanture du pot de chambre, rapporté dans le Roman comique de Scarron. Ce de Riandé étoit fort gouteux, & demeuroit presque toujours assis dans une chaise, & cela n'accommodoit pas sa femme, qui fit ses lamentations de sa disgrace au Pere Eudes. Le Pere

Pere Eudes parla pour elle à Monſieur de Riandé, en lui remontrant quelle étoit ſon obligation par le mariage envers ſa femme. Monſieur de Riandé s'étant excuſé ſur ſon incommodité, & le Pere Eudes lui ayant remontré qu'il carreſſoit ſes Chambrieres : *Mon Pere*, reprit Monſieur de Riandé en lui portant la main ſur les parties, *il eſt vrai que quand quelque Chambriere paſſe près de moi je lui fais cela ; y a-t'il vn grand mal* ? Le Pere Eudes, qui ne s'attendoit pas à cela, ſe mit à rire & laiſſa-là Monſieur de Riandé.

¶ Madame *de Montbazon* n'avoit pas beaucoup d'eſprit ; mais elle en avoit aſſez pour ne pas dire, ni faire aucune extravagance. A l'âge de quarante-huit ans elle étoit encore ſi belle, qu'elle effaçoit Madame de Roquelaure, qui étoit la plus belle perſonne de la Cour, laquelle n'en avoit que vingt-deux. Et un jour s'étant trouvées enſemble dans une aſſemblée, Madame de Roquelaure fut obligée de ſe retirer.

¶ Le Duc Charles *de Lorraine*, que nous avons vû à Paris, étoit agréable dans la converſation ; mais il avoit quelque choſe dans les yeux qui marquoit qu'il y avoit du déreglément dans ſon eſprit. Ayant l'honneur d'être auprès de MADEMOISELLE au Luxembourg, je me ſuis trouvé plus de cent fois tête-à-tête avec lui, & j'ai remar-

qué qu'il avoit les yeux d'un chat. Monſieur le Prince & lui ſe donnoient la main chez eux réciproquement : mais ils évitoient de ſe rencontrer en lieu tiers. Il marchoit comme Oroondate, ſuivi ſeulement d'un Valet de chambre, & il alloit lui-même à la Savaterie marchander des bottes pour monter des Cavaliers. Les caroſſes à cinq ſols marqués, qui avoient été établis de ſon tems, étoient ſa voiture. Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne gardoit pas ſa parole, il répondit, qu'il n'avoit pas contrevenu aux traités qu'il avoit écrits de ſa main.

¶ Ce n'eſt que dans ce ſiécle que la France a eu des démêlés avec la Lorraine ; car auparavant les Ducs de Lorraine ne ſongeoient pas à rien envahir à la France, ou ſe liguer contre elle, de même que la France ne cherchoit pas auſſi à les chagriner ; au contraire nous voyons par l'Hiſtoire, qu'ils donnoient des ſecours conſiderables à la France, qu'ils commandoient en perſonne. Ils ſongeoient ſeulement à s'agrandir du côté de l'Allemagne par les traités qu'ils faiſoient avec les Princes Eccléſiaſtiques leurs voiſins, qui étoient ſouvent de leur maiſon.

¶ Tout le monde tombe d'accord que feu Monſieur le Prince étoit admirable dans un jour d'action ; alors ſon eſprit ſe développoit, & il étoit capable de donner cent or-

dres à cent personnes differentes pour faire réussir ce qu'il avoit médité.

¶ Le Maréchal *d'Ancre* avoit plusieurs Gentilshommes, ausquels il donnoit pension de mille livres, & il les appelloit mes coyons de mille livres : *Miei cogloni di mila lire*, comme disent les Italiens.

¶ *Virgile* est si rempli qu'on ne peut pas le lire longtems de suite ; il y a une cinquantaine de Vers, au sortir de la Sicile, dont Chapelain auroit fait un Poëme entier.

¶ Allant en voyage avec MADEMOISELLE, j'avois avec moi dans le carosse une vieille traduction d'Homere, & la traduction de Tasse qui étoit de l'Académie ; Monsieur * * * qui avoit l'esprit Poëtique, & un Maître-d'Hôtel qui ne manquoit pas d'esprit, s'ennuyoient lorsque je leur lisois la traduction du Tasse, & s'endormoient ; mais ils écoutoient avec attention la vieille traduction d'Homere quand je leur en faisois la lecture, c'est que le Tasse est trop tissu, & qu'Homere est rempli de pensées & de faits qui entretiennent l'attention.

¶ MADEMOISELLE m'avoit chargé de voir un Pere Minime de Perpignan, qui passoit pour un habile homme dans l'Astrologie judiciaire, pour sçavoir de lui si elle seroit mariée, & elle m'avoit donné son Horoscope ; il me dit : *Monsieur elle ne sera pas mariée* ;

*ne voyez-vous pas que voilà Jupiter & Mercure en opposition ? les regles de notre Art seroient fausses si cela arrivoit.*

¶ N'est-ce pas une injustice insupportable, que celle qui fut faite à Monsieur Ménage, lorsque l'Académie-Françoise, qui étoit disposée à le recevoir en sa compagnie, fut contrainte par une force supérieure de donner ses suffrages à Monsieur Bergeret ? Quel merite avoit Monsieur Bergeret pour occuper cette place ? On a eu la pensée à la Cour d'établir une pension pour chaque Académicien.

¶ Lorsque Monsieur *de Lauzun* sçut, que c'étoit Madame de Montespan, qui avoit empêché que son mariage ne s'accomplît avec MADEMOISELLE, il conçut une haine implacable contre-elle, & il commença à se déchaîner contre sa conduite, non-seulement dans toutes les occasions, & dans toutes les compagnies où il se trouvoit, mais encore à deux pas d'elle ; de telle maniere, qu'elle avoit entendu elle-même dire des choses très-cruelles de sa personne. Madame de Maintenon, qui étoit auprès de Madame de Montespan, sçachant que le Roi avoit resolu de faire la guerre aux Hollandois, comme il la fit en 1672, lui demanda ce qu'elle pretendoit devenir lorsque la guerre seroit déclarée, & si elle ne consideroit pas

que Monsieur de Lauzun, qui étoit si bien dans l'esprit du Roi, & qui auroit lieu d'entretenir souvent le Roi par le rang que sa charge lui donnoit, lui rendroit de mauvais offices, pendant qu'elle resteroit à Versailles. Madame de Montespan effrayée par les sujets de crainte que Madame de Maintenon venoit de lui dire, lui demanda quel remède on pourroit y apporter ? elle répondit, que c'étoit de le faire arrêter, & qu'elle en avoit un beau prétexte, en représentant au Roi toutes les indignités dont elle sçavoit que Monsieur de Lauzun la chargeoit tous les jours, & qu'il n'en falloit pas davantage pour obliger le Roi de la délivrer d'un ennemi si redoutable : elle fit ses plaintes, & Monsieur de Lauzun fut arrêté.

¶ Après la mort de MADAME, sœur du Roi d'Angleterre, MONSIEUR songea de lui-même au mariage de MADEMOISELLE, disant quand il n'auroit pas d'enfans d'elle, que ce seroit toujours une grande consolation pour lui, de voir perir sa race dans la maison du Roi, par le mariage de ses deux filles avec les deux fils que le Roi avoit alors ; car il se flattoit de ce double mariage : Il ajoûtoit à cela, que MADEMOISELLE avoit beaucoup de bien, & qu'il étoit difficile qu'il en pût trouver davantage ailleurs. En ce tems-là j'allai voir Monsieur le

Maréchal du Pleſſis qui étoit auprès de MONSIEUR, & ſçachant que j'allois trouver MADEMOISELLE aux eaux de Forges, il me dit qu'il étoit bien fâché de n'avoir pas le tems de m'entretenir, qu'il me prioit de voir ſa belle-fille, qui eſt aujourd'hui Madame la Maréchale de Clerambault, & d'ajoûter foi à tout ce qu'elle me diroit, comme s'il me le diſoit lui-même. Je la vis; & après m'avoir fait confidence de la diſpoſition où étoit MONSIEUR, touchant le mariage de MADEMOISELLE, elle me dit qu'elle ne le ſouhaitoit pas avec trop de paſſion, néanmoins ſi le mariage avoit à ſe faire, que Monſieur le Maréchal du Pleſſis & elle, aimoient mieux que MADEMOISELLE leur en eût quelque obligation, en étant avertie plutôt par leur moyen que d'ailleurs, & qu'elle me prioit de lui en parler. J'allai à Forges, & la curioſité de MADEMOISELLE, à me demander des nouvelles de Paris, me donna lieu de parler de ce mariage: Jamais elle ne put ſe réſoudre d'en parler la premiere, voulant que MONSIEUR fit les avances: mais quoique MONSIEUR ſe fut déclaré à Monſieur le Maréchal du Pleſſis, & à Monſieur le Chevalier de Lorraine, néanmoins il ne vouloit pas témoigner un ſi grand empreſſement de ſe marier ſi-tôt après la mort de MADAME, à

cause des bruits qui couroient. MONSIEUR de son côté, ayant sçû la prétention de MADEMOISELLE, se refroidit ; & tous ceux qui étoient auprès de lui, sçachant que MADEMOISELLE avoit déja parlé de les faire éloigner au cas que le mariage se fit, l'en détournerent. Avant cela MADEMOISELLE avoit proposé d'elle-même à Madame de Longueville, de prendre Monsieur le Prince de Longueville son fils en mariage ; & comme Madame de Longueville avoit reçû cette proposition avec beaucoup de respect, tenant à grand honneur l'alliance qu'elle lui offroit, lorsqu'elle eût appris qu'on parloit de son mariage avec MONSIEUR, elle lui témoigna qu'elle seroit bien fâchée que l'honneur qu'elle lui avoit fait, apportât le moindre empêchement d'épouser MONSIEUR, & qu'en cette rencontre elle pouvoit prendre un parti si avantageux, sans crainte d'aucun ressentiment de sa part, sur ce qu'elle lui manqueroit de parole. Le mariage avec MONSIEUR se trouvant éloigné, & MADEMOISELLE voyant bien la difficulté qu'il y auroit d'obtenir l'agrément du Roi pour se marier avec Monsieur le Duc de Longueville, parce qu'il ne vouloit pas agrandir cette maison, elle se détermina à s'attacher à Monsieur de Lauzun, à cause de sa faveur auprès du Roi ; espérant que le

Roi lui accorderoit plus aiſément la liberté de l'épouſer.

¶ Etant en Provence j'ai entendu dire à Monſieur le Duc d'Angoulême, que Monſieur Benoiſe Sécretaire du Cabinet ſous Henri III, ayant un jour laiſſé ſon portefeuille dans le Cabinet du Roi, le Roi l'ouvrit, & y trouva un morceau de papier, ſur lequel Monſieur Benoiſe, pour eſſayer ſa plume, avoit écrit, *Tréſorier de mon Epargne*, le Roi prit la plume & continua d'écrire : *Vous donnerez au Sieur Benoiſe Sécretaire de mon Cabinet, la ſomme de mille écus*, & ſigna. Monſieur Benoiſe étant venu pour travailler avec le Roi, fut agréablement ſurpris de trouver ce billet du Roi, auquel il fit ſon remerciment d'une maniere qui marquoit ſi bien la grandeur de ſa reconnoiſſance, que le Roi trouvant la ſomme trop petite à l'égard de la reconnoiſſance qu'il lui témoignoit, redemanda le billet, & y ajoûta un zero pour faire la ſomme de ſix mille écus.

Après la mort d'Henri III, Monſieur Benoiſe, qui vêcut fort long-tems après lui, ne manqua pas chaque année de lui faire célébrer un Service, auquel il invitoit tous les Officiers d'Henri III, qu'il connoiſſoit ; après quoi il leur donnoit à dîner. Il vivoit encore dans le tems que Monſieur le

le Duc d'Angoulême me raconta cette particularité : & en ce tems-là peu de gens se trouvoient au Service, parce qu'alors tous les Officiers d'Henri III étoient mort.

¶ *Sarrazin* notre compatriote avoit un peu de jalousie & d'envie contre Voiture & Benserade : c'est que Voiture étoit bien auprès de Monsieur le Prince & des Princesses, & à l'Hôtel de Rambouillet ; & que Benserade, qui étoit bien auprès des filles de la Reine, occupoit toute la Cour ; lorsqu'il arriva à Paris, où il fut obligé de s'introduire, pour ainsi dire, chez de bons Bourgeois. Sa jalousie venoit encore de ce qu'étant chez Monsieur de Chavigny, il y étoit regardé par Monsieur de Chavigny comme Domestique, ne mangeant pas à sa table, & que Monsieur de Voiture, qui étoit regardé comme ami, y mangeoit, quand il venoit le voir.

¶ J'ai entendu dire à Scarron, qu'un fils se trouva un jour reduit à renier son pere, quoiqu'il l'honorât fort ; & voici comment cela arriva. Ce fils étant à l'Académie avec plusieurs jeunes Seigneurs d'un rang beaucoup au-dessus de lui, son pere vint l'y voir un jour dans le tems qu'il étoit avec eux, & parut avec un manteau doublé de panne qui cachoit un fort méchant habit, & avec un vilain chapeau ; le fils les quitta & alla par-

ler à son pere, avec lequel il s'entretint quelque tems. Quand il l'eut quitté, il alla rejoindre les jeunes Seigneurs, qui ne manquerent pas de lui demander qui étoit la personne qui l'étoit venu voir ; pour éviter la raillerie sur la figure de son pere, *c'est*, leur dit-il, *un homme qui fait les affaires de notre maison*, & il leur dit ainsi la vérité. Pour s'excuser de cette occasion, il disoit que son pere avoit eu tort de le mettre dans un endroit, ou il y avoit tant de jeunesse au-dessus de son rang.

¶ Après la mort de *Scarron*, Madame de Maintenon eut un grand bonheur dans son malheur, car le peu que Scarron avoit retourna à ses héritiers : voici comment. On ne manqua pas d'entretenir la Reine de la mort de Scarron, en lui disant, qu'il s'étoit rendu indigne de la pension que Sa Majesté lui faisoit pendant la guerre de Paris, c'étoit pour avoir fait la *Mazarinade* ; mais qu'il laissoit une femme sans aucun bien, une jeune femme fort belle, vertueuse & de beaucoup d'esprit, que la pauvreté pourroit peut-être reduire à de grandes extrêmités, & que Sa Majesté ne pourroit pas faire une plus grande charité, que de faire rétablir la pension qu'elle avoit ôtée à son mari. La Reine demanda aussi-tôt de combien étoit la pension, elle n'étoit que de cinq cens écus ;

mais un des Courtisans ayant aussi-tôt pris la parole dit, qu'elle étoit de deux mille liv. La Reine eût la bonté d'ordonner sur le champ le rétablissement de la pension sur le pied de deux mille livres, & d'ordonner qu'on lui en portât le premier payement. Avec cela Madame de Maintenon se retira chez les Hospitalieres de la Place Royale, où je la vis souvent, car j'allois la voir ordinairement de six semaines en six semaines. Madame de Thianges la retira ensuite auprès d'elle; elle fut aussi avec Madame la Duchesse d'Aiguillon.

*Scarron* avoit aimé dans sa jeunesse une Demoiselle de Palaiseau; & depuis, cette Demoiselle se laissa tromper par un gros Gentilhomme, sous promesse de mariage; car le Gentilhomme ne voulut pas tenir sa parole, il aima mieux donner quarante mille livres à la Demoiselle, qui se retira avec cette somme au Couvent de la Conception, que l'on bâtissoit alors à Paris. Ce Couvent fit une si grosse dépense en bâtimens, qu'il fit banqueroute pendant les Guerres de Paris. La Demoiselle de Palaiseau ayant été obligée d'abandonner le Couvent avec les autres Religieuses, se ressouvenant de l'amour que Scarron avoit eu pour elle, alla le chercher & lui faire part de sa disgrace. Scarron la retira chez lui avec sa compa-

gne : & ce fut par l'entremiſe de cette Demoiſelle de Palaiſeau, que Monſieur Ménage trouva le moyen de faire réſigner la Prébende, que Scarron avoit au Mans, à Girauld ſon Valet-de-chambre, bien fait de ſa perſonne, & qui avoit de l'eſprit. On dit que Scarron eût bien mille écus de cette réſignation.

¶ *Scarron* mourut au mois de Juin 1660, pendant que j'étois au voyage du Roi pour ſon mariage, & je n'en avois rien ſçû. La premiere choſe que je fis à mon retour, ce fut de l'aller voir ; mais quand j'arrivai devant ſa porte, je vis qu'on emportoit de chez lui la chaiſe ſur laquelle il étoit toujours aſſis, que l'on venoit de vendre à ſon inventaire. Cette chaiſe étoit à bras avec d'autres bras de fer qui ſe tiroient en avant pour mettre devant lui une table, ſur laquelle il écrivoit & mangeoit. Le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable à Paris étoit chez lui, pendant la Guerre de Paris. Scarron ſe maria en 1650, & cette année pluſieurs perſonnes d'eſprit ſe marierent auſſi comme lui, & entre autres Monſieur de Scudery : cela fit dire à Madame de Rambouillet, qui avoit alors 75 ans, qu'elle craignoit que l'envie ne lui prit auſſi de ſe marier.

¶ Madame *de Maintenon* m'a raconté,

qu'étant à la Martinique à la campagne, & mangeant du lait avec sa mere, un Serpent long de plusieurs coudées vint pour être de la compagnie ; elles ne l'attendirent pas, elles s'enfuirent bien vîte, & elles lui laisserent chacune leur part qu'il avala. Sa mere, que son pere avoit abandonnée en Angleterre, l'avoit emmenée en cette Isle-là avec une compagnie Angloise, & ils en revinrent au bout de quatre ans, ayant gagné trois ou quatre mille francs en Petuns.

¶ Madame *de Maintenon* ne m'a pas oublié ; elle a même voulu me mettre auprès de Monsieur le Duc du Maine en la même qualité que Monsieur de Court, qui fut appellé à mon défaut. Je venois de me marier, & j'avois par mon mariage honnêtement de quoi vivre dans l'indépendance, & même mon beau-pere & ma belle-mere, qui étoient fort âgés, que je consultois là-dessus, me représenterent, que j'avois raisonnablement dequoi me contenter, qu'ils étoient d'un âge à croire que Dieu les appelleroit bien-tôt, & qu'alors je pourrois vivre sans avoir rien à souhaiter ; je considerois encore, que j'avois en ce tems-là cinquante-cinq ans ; & qu'il falloit au moins, pour attendre la recompense des services que je pouvois rendre à Monsieur le Duc du Maine, une dixaine d'années, & je

n'avois aucune certitude de vivre si long-tems ; de plus j'avois déja un peu de surdité, & ce fut le prétexte que je pris pour m'excuser. Madame de Fontevrault, sœur de Madame de Montespan, me manda qu'il ne s'agissoit pas d'écouter le Prince, mais de lui parler : Je fis réponse, que je sçavois par experience, que dans un pays comme celuilà, il falloit avoir bons yeux & bonnes oreilles. En effet il faut y connoître parfaitement son monde, & parler plus souvent à l'oreille qu'à haute voix, ainsi je demeurai comme j'étois, & l'on choisit Monsieur de Court, qui est mort fort jeune, & sans jouir long-tems des recompenses qu'il avoit obtenues après les avoir bien meritées. Madame de Maintenon a encore la bonté de me faire faire des complimens par Monsieur de Mulsay son parent qui loge chez moi quand il vient ici ; & même l'année passée elle le pria de me faire ses excuses sur ce qu'elle n'avoit pas le tems de m'écrire.

¶ J'ai pris la coûtume de ne manger qu'à midi dès le tems que j'étois à MADEMOISELLE ; ne mangeant le soir avant que de me coucher, si j'en avois besoin, que du fruit & un morceau de pain que je faisois prendre par mon valet ; car comme je me trouvois au souper de MADEMOISELLE avec d'autres Messieurs de sa maison, les

Dames nous donnoient toujours en cachette quelque chose du dessert que nous mangions entre nous ; & mon Valet profitoit de la provision qu'il m'avoit faite ; c'est par ce moyen que j'ai toujours eu les entrailles libres, & que je n'ai point amassé d'humeurs qui me causent aucune incommodité considerable.

¶ La Demoiselle de *Palaiseau*, dont il est parlé ci-dessus, étant chez Scarron, obtint un Prieuré près d'Argenteuil d'environ deux mille livres ; mais quoi qu'elle eût dequoi subsister raisonnablement, elle mourut sur la paille & de faim, à la lettre : C'est qu'ayant resigné son Prieuré, sa Resignataire prit si peu de soin d'elle, lorsqu'elle fut tombée malade, qu'elle ne lui faisoit donner que des bouillons fort simples. C'est ce que j'ai appris de Monsieur de Scudery qui l'aimoit, & qui venoit de fort loin avec un morceau de pain qu'il mangeoit sous le manteau dans le jardin du Luxembourg, pour avoir occasion de la voir.

¶ *Scarron* étoit railleur, mais il ne vouloit pas être raillé ; il ne le pardonna jamais à Madaillan, qui lui joua la piéce que je vais vous dire. Madaillan écrivit à Scarron sous le nom d'une Demoiselle, feignant qu'elle étoit charmée de son esprit, & qu'elle n'auroit pas un plus grand plaisir que de le voir,

mais qu'elle ne pouvoit se resoudre à aller chez lui. Après plusieurs lettres, Madaillan, toujours sous le nom de la Demoiselle, feignit qu'elle lui donnoit un rendez-vous au Faubourg-Saint-Germain. Scarron ne manqua pas de s'y transporter du fonds du Marais où il demeuroit ; mais il ne s'y trouva personne. Il ne fut pas plutôt de retour chez lui qu'il trouva un billet, par lequel la prétendue Demoiselle s'excusoit bien fort de ce qu'un obstacle qu'elle n'avoit pas prévu, l'avoit empêchée de tenir sa parole. Il eût deux ou trois autres rendez-vous, dont le succès ne fut pas plus heureux. A la fin s'étant apperçu de la fourberie de Madaillan, il ne parloit jamais de lui qu'avec de grosses injures.

¶ Quand *Scarron* se maria, ses parens, à qui il avoit donné son bien, le lui rendirent : & en m'entrenant là-dessus avec lui, je lui dis, que ce n'étoit pas assez, pour faire plaisir à sa femme, de s'être marié, qu'il falloit qu'il eût d'elle au moins un enfant, & je lui demandai s'il croyoit être en état de le faire : *Est-ce*, dit-il en riant, *que vous prétendez me faire ce plaisir-là ? J'ai ici*, ajouta-il, *Maugin qui me fera cet office à point nommé.* Maugin étoit son Valet-de-Chambre & bon garçon. *Maugin*, lui dit-il, en ma presence, *ne feras-tu pas bien un Enfant à*

*ma femme* ? Maugin lui répondit : *Oui-dà, Monsieur, s'il plaît à Dieu.* Cette réponse de Maugin, à qui on la fit répeter plus de cent fois, fit bien rire tous ceux qui avoient coûtume de voir Scarron. Le mariage se fit en 1651, & il mourut en 1660.

¶ Une des sœurs de Scarron qui étoit très-belle, a été entretenue par Monsieur de Tresmes qui l'a aimée jusqu'à la fin de ses jours, & en eût un fils que Scarron appelloit son neveu. *

¶ *Scarron* étant sur sa chaise percée, une personne vint le prier de vouloir parler à Monsieur de Tresmes en sa faveur pour une affaire ; Scarron lui dit : *Ce n'est point à moi à qui il faut vous adresser pour cela ; voyez ma sœur qui est là-haut, elle le fera bien mieux que moi.* C'étoit assez dire, que sa sœur étant aimée de Monsieur de Tresmes elle pourroit mieux que lui faire réussir l'affaire dont il s'agissoit.

¶ Quand on alloit voir Scarron, avant

* Ce prétendu neveu fut batisé sous le nom du sieur d'Estrumel, & on l'appella dans la suite Mr. de Fontenai ; il épousa Anne de Thibourt Demoiselle d'une noble & ancienne famille, dont il eût deux filles. Madame de Maintenon eut la bonté de prendre soin de ce Mr. de Fontenai, qui fut son Ecuyer pendant quelque tems, & de ses deux filles qu'elle plaça dans saint Cyr.

que de parler d'autre chose, il falloit d'abord essuyer la lecture de tout ce qu'il avoit fait depuis qu'on ne l'avoit vû. Je me souviens, qu'étant allé le voir un jour avec M. l'Abbé de Franquetot : *Prenez, un siége*, nous dit-il, *& mettez-vous-là que j'essuye mon Roman Comique.* En même-tems il prit quelques cahiers de son Ouvrage, & nous lut quelque chose ; & lorsqu'il vit que nous riyons : *Bon*, dit-il, *voilà qui va bien ; mon Livre sera bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes si habiles* : & alors il commença à recevoir nos complimens. Il appelloit cela essayer son Roman, de même que l'on essaye un habit. Il étoit agréable & divertissant en toutes choses, même dans ses chagrins & dans sa colere : c'est parce que tout ce qu'il y avoit de burlesque sur chaque chose se presentant à son esprit, il exprimoit aussi-tôt par ses paroles tout ce que son imagination lui représentoit. Il étoit extrêmement libre dans ses paroles ; mais au bout de trois mois de mariage Madame de Maintenon l'avoit corrigé de bien des choses. Il fit son Roman comique depuis son mariage, au moins la plus grande partie.

¶ *Balzac*, & Messieurs de Port-Royal ont fait ce qu'ils ont pû pour décrier Montagne, à quoi il n'ont pas réussi : Montagne sera toujours agréable, & toujours lû. Ma-

dame de la Fayette disoit, qu'il y avoit plaisir d'avoir un voisin comme lui.

¶ On a raison de dire, qu'on peut bien donner conseil, mais qu'on ne peut pas inspirer de la conduite : Qu'on mette tel habile homme qu'on voudra auprès d'un Magistrat, comme par exemple, auprès d'un Intendant sans jugement, l'habile homme ne peut pas toujours être auprès de l'Intendant; & il est impossible que l'Intendant ne fasse connoître ce qu'il est.

¶ Je suis né le 22 Août en 1624, sur les six heures du matin. J'ai trouvé ma naissance écrite par mon pere sur des Heures Gotiques en vélin, de la maniere qu'il les avoit eues de ma grand-mere. Je ne fus batisé que trois semaines après, comme il paroît par les Regîstres de saint Jean ma Paroisse, en cette Ville.

¶ Ce fut Monsieur *Chapelain* qui fut cause que l'on commença à observer la regle de 24 heures dans les Piéces de Théatre ; & parce qu'il falloit premierement le faire agréer aux Comédiens, qui imposoient alors la loi aux Auteurs, sçachant que Monsieur le Comte de Fiesque, qui avoit infiniment de l'esprit, avoit du crédit auprès d'eux, il le pria de leur en parler, comme il fit : Il communiqua la chose à Monsieur Mairet, qui fit la *Sophonisbe*, qui est la premiere Pié-

ce où cette regle eſt obſervée. Monſieur Deſmarêts fit enſuite les *Viſionnaires* ſur la même regle, quoi qu'il introduiſe un Acteur, qui s'oppoſe au changement qui ſe fit alors.

¶ Pendant près de quarante ans on a tiré preſque tous les ſujets de Piéces de Théatre de *l'Aſtrée*; & les Poëtes ſe contentoient ordinairement de mettre en Vers ce que Monſieur d'Urfé y fait dire en Proſe aux perſonnages : Ces Piéces-là s'appelloient des Paſtorales, auſquelles les Comédies ſuccéderent. J'ai connu une Dame, qui ne pouvoit s'empêcher d'appeller les Comédies des Paſtorales, long-tems après qu'il n'en étoit plus queſtion.

¶ Monſieur d'Urfé ne faiſoit pas ſi bien des Vers qu'il écrivoit en Proſe, cependant il ne pouvoit s'empêcher d'en faire, quoique Malherbe eût fait tout ce qu'il eût pû pour l'en détourner, en lui repréſentant, qu'il n'avoit pas aſſez de talent pour cela, & qu'un Gentilhomme comme lui devoit éviter le blâme de paſſer pour un mauvais Poëte. Si ſes Vers ſont méchans, ſa Proſe en récompenſe eſt admirable, par les ſentimens d'amour, dans leſquels il avoit pénétré plus que perſonne n'avoit jamais fait.

¶ Un Curé, en comptant ſon argent à Monſieur de Riandé Receveur des Décimes,

pour ce qu'il devoit de Décimes, lui disoit, en se plaignant, que les Sergens, qu'il lui avoit envoyez, lui avoient fait beaucoup de maux, jusques-là qu'ils lui avoient pris un beau cheval, & qu'ils l'avoient vendu. Monsieur de Riandé l'écouta d'une maniere comme s'il eut eu pitié de lui, sur le récit qu'il lui faisoit ; mais d'abord qu'il eût l'argent du Curé entre ses mains, il lui dit : *Allez, Monsieur le Curé, ne vous plaignez pas ; j'avois ordonné aux Sergens de vous faire plus de mal qu'ils ne vous en ont fait.*

¶ Monsieur *Ménage* disoit souvent ce qu'il pratiquoit en effet : *J'aime qui m'aime, j'estime qui le mérite, & je fais plaisir à qui je puis.* Il me disoit aussi à ce sujet : *Il n'y a que vous & moi de notre ancienne connoissance qui ne nous soyons pas brouillés :* C'est que j'ai toujours eu beaucoup d'attache à le cultiver, & je n'ai jamais voulu manquer de reconnoissance à tous les bons offices qu'il m'a rendus ; car j'avois soin de lui faire voir mes Poësies qu'il approuvoit, & qu'il faisoit valoir dans la suite auprès de toutes les personnes qui étoient de sa connoissance. Il envoya à Monsieur de Balzac l'Ode adressée à Monsieur Chapelain, qui se trouve dans le recueil de mes Poësies ; & Monsieur de Balzac lui en dit mille biens en lui faisant réponse.

¶ *Scarron* avoit été d'abord du parti du Cardinal Mazarin ; mais il l'abandonna du tems de la Fronde, & il disoit en riant : *Je lui ai dédié mon Typhon qu'il n'a pas daigné regarder.* N'étoit-ce pas un grand désordre dans l'Etat, que dans le tems de la Fronde, le Cardinal de Retz, qui alloit souvent chez lui, y attiroit tous ceux de son parti, & Monsieur le Prince y envoyoit plusieurs de ses gens.

¶ Monsieur *Ménage* disoit, que le style de la Satyre doit être bas, mais qu'il faut que le sujet en soit noble, & en attaquant des personnes d'un rang élevé, soit Princes, soit gens connus généralement par leur vices ou par leurs défauts, sans que la passion particuliere de l'Auteur y soit mêlée ; autrement ce n'est plus une Satyre c'est un Libelle. Il se fondoit sur ce Vers.

*Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum.*

Il n'étoit pas aussi de l'avis de ceux, qui ne veulent pas que l'on nomme personne dans la Satyre, parce qu'elle seroit trop fade ; au lieu qu'en nommant les personnes, le Lecteur intéressé par l'amour propre prend un grand plaisir de voir que l'on se prend plutôt à un autre qu'à lui.

¶ Il faudroit dire, *Vaudevire*, & non pas

*Vaudeville*, parce que les Vaudevilles ont pris leur origine dans les valées de *Vire*, riviere qui donne le nom à la Ville du même nom, dans notre Baſſe-Normandie ; & ces Vaux, ou les premiers Vaudevilles, avec le nom de Vaudevire, ont été faits fort près de la même Ville. Ces Vaux-de-vire ayant été portés à Paris, où l'on ne ſçavoit pas bien d'où ils venoient, furent appellés *Vaudevilles*, par corruption.

¶ *Euripide*, *Sophocle & Ariſtophane*, ne ſont pas plus agréables à lire que les Piéces de Corneille & de Moliere. Il y a quelque choſe à dire touchant les Piéces que Corneille a faites étant jeune ; mais ces Piéces-là valent encore mieux que les meilleures des autres. Ceux qui compoſent pour le public doivent communiquer leurs Ouvrages à des amis capables d'en juger, & les corriger avant que de les publier ; c'eſt la maniere dont en ont uſé tous ceux qui aſpirent à la perfection. Monſieur Ménage en a uſé ainſi, & c'eſt pour cela que ſes Ouvrages ſont ſi achevés. Monſieur de la Rochefoucault l'a pratiqué ainſi, à l'égard de ſes *Memoires*, & de ſes *Maximes*, Ouvrages écrits avec tant de juſteſſe : Il m'envoyoit ce qu'il avoit fait dans le tems qu'il y travailloit, & il vouloit que je gardaſſe ſes Cahiers cinq ou ſix ſemai-

nes, afin de les examiner plus exactement, & que j'eusse plus de tems à juger du tour des pensées & de l'arrangement des paroles. Il y a des Maximes, qui ont été changées plus de trente fois. Pourquoi les Lettres Provinciales sont-elles si bien écrites ? C'est qu'elles ont été vues & revues par une douzaine de ces Messieurs de Port-Royal, qui étoient d'habiles gens, & qui avoient un goût exquis pour juger de ce qui pourroit plaire à des lecteurs.

¶ Feu Monsieur le *Duc d'Orleans* n'ôtoit le chapeau à personne, excepté aux Dames : Il ne vouloit pas aussi que ceux qui étoient en carosse avec lui fussent couverts ; mais le Roi Louis XIII son frere se moquoit de cette cérémonie. Il dit à Monsieur **** qui étoit en carosse avec lui, en lui ordonnant pour la troisiéme fois de se couvrir : *il faut laisser cela à mon Frere.*

¶ Feu Monsieur *le Prince* ne faisoit pas toutes ces difficultés ; il ôtoit le chapeau à tout le monde, & il faisoit même laver avec lui des Capitaines, pour peu qu'ils fussent de mérite & de distinction, avant que de se mettre à table. Il signoit aussi, *Votre très-humble & très-obéissant serviteur*, en écrivant aux Dames. Madame de *** en ayant reçu une de lui, signée en cette maniere, en reçut

çut une le même jour de Monsieur le Comte d'Harcourt, signée simplement, *Votre très-affectionné serviteur & cousin.*

¶ Monsieur le *Prince* eût la curiosité de voir un Possedé en Bourgogne, dont on faisoit beaucoup de bruit. En tirant quelque chose de sa poche, comme si c'eût été un Reliquaire, il lui mit la main fermée sur la tête; le Possedé dit, & fit aussi-tôt beaucoup d'extravagances: Monsieur le Prince retirant sa main fit voir au Possedé que c'étoit une montre. Le Possedé fort déconcerté de voir cela, faisant mine de vouloir se jetter sur lui, Monsieur le Prince, qui avoit une canne à la main, lui dit: *Monsieur le Diable, si tu me touche je t'avertis que je rosserai bien ton étui.* En faisant le recit de ce qui lui étoit arrivé alors, il disoit: *Je parlai en cette maniere, ne voulant pas qu'on crût que j'étois assez fol pour vouloir battre le Diable.* Le Possedé demeura dans son devoir & ne batit pas Monsieur le Prince, qui auroit exécuté sa menace.

¶ Monsieur *Patris*, qui étoit fort devot, dans l'affaire qui arriva au Château d'*Egmont*, dit au Diable, ou à l'Esprit qui y revenoit: *Monsieur le Diable, les intérêts de Dieu à part, je suis bien votre serviteur; mais je vous prie de ne me pas faire peur davantage.* Cet Esprit du Château d'Egmont faisoit

quantité de gentilleſſes, mais ſans faire mal à perſonne.

¶ Monſieur le Comte *de Charoſt* avoit deux freres, le Comte de Bethune & l'Archevêque. Le Cardinal de Richelieu ſe plaignant à lui de la conduite de l'Archevêque, il lui répondit : *Ne ſçavez-vous pas que de pluſieurs freres on donne toujours le plus fol à l'Egliſe.* Le Cardinal ſe prit à rire, & repartit : *Monſieur de Charoſt, je me le tiens pour dit.* Le Cardinal de Richelieu n'avoit que quatre cens mille livres de rente, & il en donnoit quarante mille écus aux gens de Lettres, par les Penſions qu'il leur faiſoit : Il mettoit-là l'argent qu'il auroit mis à ſa table, qu'il ne pouvoit pas tenir à cauſe qu'il étoit valétudinaire.

¶ Monſieur de la Rochefoucault ne conteſtoit jamais ; quand quelqu'un lui avoit dit un ſentiment different du ſien qu'il croyoit être bon : *Monſieur*, diſoit-il, *vous êtes de ce ſentiment-là, & moi je ſuis d'un autre.* On en demeuroit-là ſans ſe mettre en colere de part ni d'autre.

¶ MADEMOISELLE a fait un petit Roman, intitulé, *Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie*, que j'ai fait imprimer à bourdeaux par ſes ordres ; mais il n'y en a eu qu'une centaine d'Exemplaires de tirez, qu'elle a diſtribuez elle-même à ſes amis & à ſes

amies. Elle le fit à l'occaſion de la Princeſſe de Paphlagonie, dont il eſt parlé dans le Cirus de Mademoiſelle de Scudery ; & ſous des noms empruntés, elle y a mêlé beaucoup de choſes ſatyriques contre les Dames de la Cour de ce tems-là.

¶ J'ai auſſi fait imprimer avec Mr. *** un autre Ouvrage qui eſt un recueil de cent portraits de différentes perſonnes ; il y en a bien 40 de la compoſition de MADEMOISELLE, & ce ſont les plus beaux. On n'en a tiré que trente Exemplaires ; & afin qu'on n'en tirât pas davantage, nous étions preſens lorſqu'on tiroit chaque feuille, & à la trentiéme nous faiſions rompre la planche ; de ſorte qu'il n'a pas été poſſible à l'Imprimeur d'en tirer un plus grand nombre. MADEMOISELLE s'étoit miſe dans ce goût des Portraits, à l'occaſion de Madame la Princeſſe de Tarente, laquelle étant venue d'Hollande à Paris fut voir le ſien qu'elle avoit fait. MADEMOISELLE fit auſſi le ſien dans ces Portraits de ſa façon. Il y a une grande vivacité d'eſprit, jointe à beaucoup de netteté & de facilité d'écrire : Néanmoins comme il y a un art d'écrire, qu'il eſt difficile que les Princes & les Princeſſes puiſſent avoir, il y avoit beaucoup de répetitions, de *mais*, de *cars*, & de *parceque* : Je les ôtois en les copiant, ou en les faiſant im-

primer ; mais je me gardois bien de lui en rien dire, parce qu'elle ne vouloit pas être reprise. Elle s'appercevoit pourtant bien de mes corrections, mais elle ne m'en parloit pas, de même que je ne lui en parlois pas. J'ai un Exemplaire de ses Portraits, de même que de l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie.

¶ Monsieur *de Thou*, qui eût le col coupé avec Monsieur *le Grand*, étant allé en Angleterre, fit en sorte d'être présenté au Roi Jacques qui regnoit alors : *Quoi* ! lui dit le Roi Jacques, *vous êtes le fils de ce pédant qui a parlé si mal de ma mere, & vous osez vous presenter devant moi* ? Le mal que Monsieur de Thou a dit aussi d'Antoine de Richelieu a été cause, que le Cardinal de Richelieu n'a jamais rien fait pour sa maison, au contraire cela n'a pas peu contribué à la mort du fils. Ce qui rendoit Monsieur de Thou plus criminel, c'est qu'il étoit Conseiller d'Etat, & qu'en cette qualité il avoit prêté serment de fidélité ; c'est pour cela que Mr. le Chancelier Seguier, en donnant des Lettres de Conseiller d'Etat à Benserade, lui dit : *Scavez-vous bien que ces Lettres sont plus importantes que vous ne croyez, & qu'elles pourroient servir à vous faire couper le col* ?

¶ Monsieur *de la Rochefoucault* avoit envoyé une Copie de ses Memoires à Monsieur

d'Andilly, afin qu'il y fit ſes corrections, particuliérement ſur la pureté de la langue. Monſieur le Comte de Brienne, qui a été Sécretaire d'Etat, étant allé voir Monſieur d'Andilly, en ce tems-là, Mr. d'Andilly ne pût pas ſe diſpenſer de la lui donner, pour la lire au moins deux ou trois jours, qu'il ſeroit avec lui; mais Monſieur de Brienne ne ſe contenta pas de la lire, il paſſa encore les jours & les nuits à en faire une autre copie à l'inſçu de Mr. d'Andilly. Monſieur de Brienne porta cette copie qu'il avoit à Rouen, & la donna à Barthelin pour l'imprimer; l'impreſſion achevée, Barthelin mourut avant qu'il y eût aucun Exemplaire de relié ou diſtribué, & les affaires, qui ſe trouverent dans ſa maiſon à ſa mort, empêcherent la veuve de ſonger à en faire la vente. Dans cet intervale, Monſieur de la Rochefoucault, qui avoit eu nouvelle de l'impreſſion de ſes Memoires, auſquels il avoit fait pluſieurs changemens depuis qu'il les avoit pretés à Mr. d'Andilly, fit toutes ſes diligences, pour empêcher que cette impreſſion ne fût publiée. Fort à propos Monſieur Pelot allant pour ſe faire recevoir Premier Préſident à Rouen, Mr. de la Rochefoucault le pria de la faire ſaiſir & de la lui envoyer. Monſieur Pelot fit ce qu'il ſouhaitoit; & ayant fait arrêt ſur l'impreſ-

sion, la veuve Barthelin, qui ne vouloit pas se faire d'affaire, demanda seulement que les frais, qui montoient à vingt pistoles, lui fussent rembourſés. L'impression, qui n'étoit pas fort belle, n'avoit pas coûté davantage. Monsieur de la Rochefoucault lui en envoya vingt-cinq, & l'impression fut portée à Paris à l'Hôtel de Liancourt, où elle fut mise dans un grenier.

Sans parler des changemens que Monsieur de la Rochefoucault avoit faits à ses Memoires, comme je l'ai dit, il y avoit un grand défaut en cette Edition, en ce que l'on avoit mis à la fin ce qui devoit être au commencement; de sorte qu'il n'y avoit pas moyen de la faire paroître en l'état où elle étoit. Cependant après ce qui venoit d'arriver, Monsieur Ménage, en disant à Monsieur de la Rochefoucault: *Si vous ne mariez pas votre fille vous-même, on la mariera*, lui conseilloit de les faire imprimer; au contraire Monsieur de Gourville, à qui il les avoit communiqués, l'en détourna, en lui représentant, qu'il n'étoit pas sûr, quoiqu'il n'y eût rien que de vrai, que le Roi trouvât bon que toutes ces vérités fussent rendues publiques, & de plus, qu'il étoit impossible que plusieurs particuliers, qui vivoient encore, dûssent être contens d'y être nommés; & cela obligea Monsieur de

la Rochefoucault à ne pas passer outre. Depuis ce tems-là il est mort, & ses enfans n'ont pas crû devoir aussi les faire imprimer ; ainsi il y a grande apparence qu'ils ne le feront pas. J'ai un exemplaire de l'Edition telle qu'elle est, qui m'a été donné par Monsieur de la Rochefoucault. Outre qu'il y a des transpositions considerables, il y a aussi des mots les uns pour les autres ; ce qui m'a obligé de le faire brocher avec du papier blanc entre chaque page, où j'ai fait des corrections nécessaires en plusieurs endroits, suivant l'intention de Monsieur de la Rochefoucault. Ces Memoires sont intitulés : *Relation des Guerres Civiles de France depuis le mois d'Août de l'année 1649 jusqu'à la fin de 1652.*

¶ Monsieur *de Racan* avoit un fils, qui aimoit l'Algebre avec tant de passion, qu'il passoit les journées entieres dans un grenier, à supputer ; & s'il descendoit, ce qu'il faisoit rarement, c'étoit pour s'entretenir avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. *Je l'excuse*, disoit Monsieur de Racan, *parce que c'est sa passion, de même que la mienne étoit de faire des Vers dès ma plus tendre jeunesse.* Madame de Choisy, qui jouoit, n'osoit pas dire à Monsieur l'Abbé de Choisy son fils de ne pas jouer, parce qu'elle jouoit elle-même ; c'est pour cela qu'elle me prioit de

lui en parler, & de tâcher de le détourner du jeu ; elle avoit raiſon, car l'Abbé auroit pû lui dire : *Et vous, ne jouez-vous pas ?*

¶ L'on ne feroit pas avec un million une terre auſſi belle que l'Evêché de Bayeux. Sept Comtés, ou Baronnies en relévent, & il y a cinquante mille livres de rente. Il n'y a preſentement dans ces Seigneuries aucun de tous ceux qui y étoient environ l'an 1480, comme je l'ai appris par un aveu de ce tems-là, que j'ai vû. L'Evêché de Bayeux depuis ce tems-là eſt de près de ſoixante mille livres de rente.

¶ Henri IV n'a pas convoqué d'arriere-ban, parce que ceux qui étoient de la Ligue auroient fait la même choſe : mais il écrivoit lui-même des Lettres particulieres aux Gentilshommes qui étoient de ſon parti, de venir avec autant de gens armés qu'ils pourroient : Il y a encore beaucoup de Gentilshommes qui gardent de ces Lettres-là. Perſonne ne ſe ſouvenoit d'avoir vu d'arriere-ban avant ces dernieres Guerres. Les Priviléges valent mieux que la Nobleſſe : Les Bourgeois de Caën, qui ont des Priviléges, ne ſont pas obligés à l'arriere-ban, qui eſt d'une grande dépenſe.

¶ On faiſoit quelquefois manger à feu MADEMOISELLE au Comté d'Eu, des Carpes qui avoient plus de quatre-vingt ans.

On

On reconnoiſſoit leur âge à des anneaux d'une certaine marque qu'on leur avoit attaches aux nageoires, que ceux qui avoient ſoin des Etangs connoiſſoient : Ces Carpes étoient d'une bonté admirable.

¶ J'ai fait mettre pour deviſe depuis peu à un Cadran ſolaire de ma maiſon de Fontenay : *Perduto tutto il tempo, che a non amar iddio ſi spende*, que j'ai pris de l'Aminte du Taſſe, qui dit ſimplement : *Perduto che non amar ſi spende* : Mon Fermier, qui eſt venu ici depuis peu, a rapporté, que ni le Curé de Fontenay, ni d'autres des voiſinages n'avoient pû l'expliquer, ne ſçachant pas ce que ſignifioit *ſi spende ;* mais qu'un autre qui a voyagé en Italie le leur expliqua.

¶ Le Cardinal Mazarin avoit l'ame ſordide ſur le fait de l'avarice, même envers les perſonnes à qui il avoit le plus d'obligation. Dans le tems de ſa diſgrace, le Maréchal du Pleſſis avoit été le ſeul qui ne l'eut pas abandonné. La Reine balançoit alors ſi elle ne donneroit pas ſa confiance à Monſieur de Villeroy : Ce fut le Maréchal du Pleſſis qui l'en empêcha, en lui repréſentant, que ce ſeroit faire tort à ſa généroſité, de détruire le Cardinal qu'elle avoit élevé, après les bons ſervices qu'il lui avoit rendus. Cependant le Cardinal, qui ſçavoit fort bien que le Maréchal lui avoit rendu un ſi bon

office, ne pouvoit souffrir, qu'il eût vendu à son profit les Charges de la maison de MONSIEUR, duquel il étoit Gouverneur, se persuadant que c'étoit un bien qu'il lui avoit ôté. Je sçai cette particularité du Maréchal lui-même, qui avoit beaucoup de considération pour moi, sur la consideration de Madame Gonville, qui étoit sa maîtresse. Je vous dirai en passant, que, par l'accès que j'avois auprès de lui, je fus cause qu'il nous a laissé ses Memoires. Je lui dis: *Monsieur, vous avez gagné deux Batailles, vous avez eû des commandemens considerables, & vous avez été cinquante ans dans les armées du Roi, vous nous donneriez de bonnes choses, si vous vouliez travailler à des Memoires des choses que vous avez vues, & des belles actions que vous avez faites.* Je lui citai là-dessus les exemples de tant de braves Capitaines qu'il pouvoit imiter, & tant d'autres raisons qui pouvoient l'y porter, en lui promettant, que je reverrois son ouvrage pour l'exécution, qu'il se rendit, & qu'il y travailla. En plusieurs endroits lorsqu'il s'agissoit de quelque ordre exécuté, ou de quelque action qu'il avoit faite, comme il se servoit souvent de cette façon de parler: *Je puis dire sans vanité;* je lui dis qu'il n'étoit pas nécessaire, ayant dû faire les choses par son devoir qui le disculpoit entiérement. Outre le soin que

j'en pris, Monsieur l'Evêque de Tournay, son frere, les revît & les fit imprimer.

¶ Revenons au Cardinal Mazarin : Tout ce que Marigny dit dans sa *Ballade* touchant son avarice à l'égard des Evêchés, des Abbayes & des autres Bénéfices qu'il vendoit, est véritable. De tous les écrits qu'on fit contre lui, la *Mazarinade* de Scarron est celui qui lui fut le plus sensible, particuliérement à cause de l'endroit, où il lui fut reproché d'avoir été chassé d'Alcala par le Cardinal Colonna, d'où il fut contraint d'aller à pied juqu'à Barcelonne, pour s'embarquer, & repasser en Italie. Le sujet de la colere de ce Cardinal contre lui fut à l'occasion de ses amourettes, avec une Bouquetiere qu'il vouloit épouser.

¶ Madame *de Longueville* fut presque la seule, quoiqu'elle eût fort peu de connoissance de la Poësie, qui soutint le parti du Sonnet d'*Uranie* de Voiture, contre celui de *Job* de Benserade, qui a des expressions plus élevées, plus Poëtiques & dans le gout du langage de la Cour de ce tems-là ; mais elle étoit si fort entêtée de Voiture, qu'elle n'estimoit rien, ni de Corneille, ni de tous les autres bons Poëtes qui floriſſoient alors, en comparaison de Voiture.

¶ Monsieur *Bochard* m'a dit, que Madame la Comtesse de Montgommery croyoit de

bonne foi & sans aucun doute, que les Mongommeris descendoient en droite ligne de Gomer, fils aîné des enfans de Japhet, que le Pere Pezron appelloit le Prince des Celtes.

¶ Monsieur *de Bacqueville* disoit à l'Abbé Franquetot, qui l'avoit offensé : *Ecoute, je te pardonne ; mais à la charge que je mourrai bien-tôt, car si je vis, je ne manquerai pas de me venger*

¶ Un Chirurgien de feu MONSIEUR, fort honnête homme, & qui n'étoit pas menteur, m'a assuré, qu'étant un jour près du feu avec d'autres personnes, il entendit un Coucou, qui étoit caché dans le trou d'une buche qui brûloit, & qui commençoit à se sentir un peu trop échauffé, crier *Coucou*, S'étant fait découvrir par-là, on le trouva tout nud, couché dans sa plume, avec du bled & de l'eau. Ils passent l'hyver en cette maniere, & ils paroissent au Printems, après que leurs plumes leurs sont revenues.

¶ Suivant ce qui se lit dans les *Mélanges d'Histoire & de Litterature*, touchant l'estime que Monsieur de Saint-Evremont fait du Don Quixotte de Cervantes, il faut qu'il ait changé de sentiment ; car je me souviens, que le lisant un jour à Monsieur le Comte de Fiesque, en sa presence, il dit : *Voilà un Auteur bien impertinent ; il n'y a pas de suite*

*dant tout ce qu'il dit.* Et sur cela, je lui dis qu'il en parleroit autrement, quand il l'auroit lû avec attention. C'étoit un grand genie : L'entretient du Curé & du Barbier sur la Tragédie est admirable.

¶ Michel *Lasne*, cet excellent Graveur, étoit de notre Ville de Caën. Il y a encore ici des gens qui portent le même nom.

¶ Il n'est pas vrai, comme dit encore l'Auteur des *Mélanges d'Histoire & de Literature*, que Nanteuil parlât si bien en homme de Lettres, au contraire, c'étoit un foible qu'il avoit, qui lui attiroit souvent des railleries. Monsieur de Brebeuf n'étoit pas de Rouen, comme il est porté dans le même ouvrage ; il étoit de basse-Normandie.

¶ *Scarron* étoit fort propre en ses habits & en ses meubles.

¶ Monsieur *Chapelain* disoit, que Monsieur Corneille, qui a fait de si beaux Vers, ne sçavoit pas l'art de Versification, & que c'étoit la nature qui agissoit purement en lui.

¶ Monsieur *Nublé* étoit attaché à Monsieur le Président de Bailleul, & il travailloit pour ses Harangues. C'est lui qui a découvert, qu'il n'y avoit pas de Loi de mort en France pour la *Polygamie*.

¶ Monsieur *de Racan* n'a pas fait proprement la Vie de Malherbe ; mais un petit Ouvrage intitulé, *les faits & dits de Malher-*

*be*, dont Monsieur Ménage a tiré beaucoup de choses ; j'en avois aussi tiré un petit Abregé. Malherbe est mort au mois d'Octobre 1628. Son Confesseur, voyant que sa maladie étoit dangereuse, le pressa de se confesser, & il s'en excusa en disant, qu'il se confesseroit à la Toussaint, comme il avoit coûtume de le faire. *Mais Monsieur*, lui dit le Confesseur, *vous m'avez toujours dit, que vous vouliez faire comme font les autres, en ce qui regarde le Christianisme ; tous les bons Chrétiens se confessent avant que de mourir. Vous avez raison*, reprit Malherbe, *je veux donc aussi me confesser, je veux aller où vont tous les autres, on ne fera pas un Paradis exprès pour moi ;* & il se confessa.

¶ *Malherbe* avoit inventé une espéce de Sonnet, sans observer la regle des rimes ; & sur ce qu'on lui dit qu'on ne le recevroit pas, parce qu'on étoit accoûtumé aux autres, il repartit : *Ce sera une Sonnette.* * Il reprenoit une faute dans des Vers qu'on lui montroit, & l'Auteur lui disant qu'il se servoit de son autorité : *Si je faisois un pet*, reprit-il, *voudriez-vous en faire un aussi* ? Voi-

* Dans la Vie de Malherbe par Racan, ce mot se lit ainsi : Eh ! bien, Monsieur, si ce n'est un Sonnet, ce sont des Vers. Les autres mots ici rapportés ne s'accordent pas avec cette Vie de Malherbe par Racan.

ci encore un de ſes mots : Il logeoit à Paris chez Monſieur de Bellegarde, & lorſqu'il retournoit le ſoir, Monſieur de Saint-Marc, qui y logeoit auſſi, avoit coûtume de l'arrêter pour lui dire des nouvelles. Un ſoir Monſieur de Saint-Marc voulant l'arrêter. *Bon ſoir, Monſieur*, lui dit Malherbe, *tout ce que vous me diriez ne vaut pas cinq ſols, & me feriez uſer pour ſix blancs de flambeau.* Madame de Rambouillet faiſoit grande eſtime de Malherbe ; il parle peu, diſoit-elle, mais il ne dit rien qui ne mérite d'être écrit.

¶ La Gazette de France eſt la meilleure de toutes les Gazettes. On ne la lit pas à la Cour, mais MADEMOISELLE, avoit ſoin de ſe la faire lire, afin de ſçavoir en général ce qui ſe paſſoit dans l'Europe. Outre cela elle ſçavoit parfaitement bien toutes les Généalogies des principales Maiſons de France ; connoiſſance qui eſt néceſſaire à nos Princes, à qui on devroit en faire des leçons dans leur jeuneſſe. Le Roi ne s'eſt appliqué à les connoître que fort tard, mais il les connoît aſſez bien préſentement. C'eſt moi qui par occaſion ai fait connoître à la Cour, que la maiſon de Matignon eſt alliée à la maiſon Royale de ſi près, que feu Mr. de Matignon n'auroit pû épouſer une fille de France ſans diſpenſe. Il le dit à MADEMOISELLE, qui ne manqua pas de le dire ;

Je le dis auſſi par occaſion au Roi d'Angleterre dans la galerie de Thorigny, lorſqu'il vint en Baſſe-Normandie, en lui faiſant remarquer les tableaux de la famille. Mr. de Matignon ne parle pas de cela, parce qu'il ne doit pas le faire par bien-ſéance.

¶ L'établiſſement de l'Univerſité à Caën a produit le grand nombre d'habiles gens qui y ont pris naiſſance ; & la fantaiſie des *Palinods* que l'on y fait tous les ans, n'a pas peu contribué à former tant de bons Poëtes qui en ſont ſortis.

Monſieur *Patris* a été enterré dans l'Egliſe du Calvaire près du Luxembourg avec une Epitaphe.

¶ La Calprenede a pris les principales intrigues de ſa *Caſſandre* dans l'Hiſtoire Negropontique de Monſieur de Boiſſac Gentilhomme de Dauphiné, qui étoit de l'Académie-Françoiſe. Ce Livre eſt très-rare, & l'on avoit déja beaucoup de peine à le trouver dans ma jeuneſſe. Monſieur de Boiſſac ſe fit une grande affaire auprès de Madame de Leſdiguieres ; & voici comment. On ſe ſert dans le Dauphiné du mot de *découver*, pour ſignifier *médire*, & c'étoit un défaut que l'on reprochoit à Madame de Leſdiguieres. Mr. de Boiſſac lui ayant un jour fait préſent d'une paire de ciſeaux, en lui diſant qu'elle lui convenoit, parce qu'elle étoit une gran-

de découpenſe ; elle fut ſi outrée, qu'elle s'en plaignit hautement à Monſieur de Leſdiguieres, qui la vangea en faiſant donner des coups de bâton à Monſieur de Boiſſac. Quoique la Nobleſſe de Dauphiné n'aimât pas Monſieur de Boiſſac, néanmoins elle prit cette action de fort mauvaiſe part, & elle s'abſtint d'aller chez lui, en lui faiſant dire que ce n'étoit pas pour Mr. de Boiſſac ; mais parce qu'elle ſe trouvoit offenſée de cette violence. Pour faire ſa paix avec elle, Mr. de Leſdiguieres fut obligé de retirer ſa protection de ceux qui avoient donné les coups de bâton, & de les lui abandonner. Monſieur Pelliſſon a parlé de cela dans ſon Hiſtoire de l'Académie-Françoiſe, en faiſant l'éloge de Monſieur de Boiſſac.

¶ L'Hiſtoire tragique de Bandel, traduite de l'Italien par Belleforeſt, eſt d'autant plus curieuſe qu'elle eſt véritable & conforme à l'Hiſtoire, excepté dans l'endroit où il eſt parlé de la Ducheſſe de Savoye, Princeſſe d'Angleterre, dont l'Hiſtoire ne fait pas mention. Aux moralités près qui ſont ennuyeuſes, & qui ſe reſſentent du ſtyle de ce tems-là, l'ouvrage eſt fort agréable à lire. J'ai cette Hiſtoire en ſept petits volumes in-*ſeize*, d'une ancienne Edition.

¶ Les deux meilleurs Satyres que nous ayons de ces derniers tems, ce ſont le Don

Quixotte & le Catholicon d'Eſpagne ; ſept ou huit perſonnes ont travaillé au dernier ouvrage : C'eſt le Roi, de Rouen, qui en a donné le titre & la diſpoſition, & qui y a d'ailleurs le plus contribué : Nicolas Rapin y a fourni les Vers. Le Roman comique de Scarron n'a pas un objet relevé ; je le lui ai dit à lui-même. Il s'amuſe à critiquer les actions de quelques Comédiens ; cela eſt trop bas.

*Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum.*

¶ Un Prédicateur faiſoit le Panégirique de Louis XIII, & en le louant de ſa chaſteté, il en rapportoit cet exemple avec gran. de exagération : *Ce Prince*, diſoit-il, *jouoit un jour au volant avec une Dame de ſa Cour, & le volant étant tombé dans le ſein de la Dame, la Dame vouloit qu'il vint l'y prendre. Que fit ce chaſte Prince ? pour éviter le piége qu'on lui tendoit, il alla prendre les pincettes du coin de la cheminée*, &c. Cela ſeroit bon à mettre dans un *Aſinana* ; c'eſt ſe moquer d'amuſer un grand auditoire de ces bagatelles ; auſſi un Gentilhomme ſe leva, en criant hautement : *Il auroit mieux fait de ne me pas mettre à la Taxe* ; ce qui fit rire toute la grande aſſemblée.

¶ Le Pere *Veron* & Monſieur *Bochart*, lorſqu'ils tinrent la conférence qu'ils eurent

enſemble en cette Ville, en préſence du Gouverneur, & d'une grande aſſemblée, avoient chacun un ſecond, & ces ſeconds n'étoient pas de leur force. Celui de Monſieur de Veron étoit le ſieur le Comte, Doyen du Sepulchre; & Bailliage, de Beaumont, étoit celui de Monſieur Bochard. Dans le tems des conférences pluſieurs Huguenots s'aſſembloient aux environs du lieu, où elles ſe tenoient, pour en apprendre quelques nouvelles de ceux qui en ſortoient. S'étant adreſſés à Monſieur de Bincourt, qui étoit Catholique, & qui aimoit à rire, il leur dit : *Pour vous dire la vérité, on ne peut pas dire que votre Sçavant ſoit plus ſçavant que notre Sçavant; mais en recompenſe notre Ignorant eſt dix fois plus ignorant que votre Ignorant.*

¶ *Scarron* plaiſantant ſur les Bénéfices ſimples, diſoit, qu'il auroit bien voulu en avoir un qui fût ſi ſimple qu'il n'y eût qu'à croire en Dieu pour le poſſeder.

¶ *Antré du Cheſne* étoit bâtard d'un Gentilhomme de Touraine. Etant allé voir faire le foin à une prairie qu'il avoit, & ne voulant pas retourner chez lui à pied, il monta ſur une charette qui en étoit chargée, d'où il tomba dans le chemin, & une des roues ayant paſſé ſur lui, il en mourut. Il a fait la Généalogie des principales Maiſons de

France, sans avoir donné lieu de se plaindre d'avoir rien dit contre la verité. Il fit celle de Dreux pour favoriser le Cardinal de Richelieu, à cause d'une femme de cette maison qui étoit entrée dans la sienne.

¶ Monsieur *de chandenier* m'a dit, que sollicitant le Cardinal de Richelieu pour le Cordon bleu à la promotion qui se fit sous son Ministere, & citant pour exemple un parent du Cardinal qui l'avoit obtenu étant Prévôt de l'Hôtel, le Cardinal répondit fiérement, qu'il ne l'avoit pas obtenu à cause de cette charge, mais par l'ancienneté de sa Noblesse.

¶ Il y avoit long-tems avant la revocation de l'Edit de Nantes, que les Catholiques & les Huguenots vivoient ici dans une si grande intelligence, qu'ils mangeoient, buvoient, jouoient, se divertissoient ensemble, & se quittoient librement, les uns pour aller à la Messe, & les autres pour aller au Prêche, sans aucun scandale ni d'une part ni de l'autre.

¶ Le Cardinal de Richelieu, sçachant que Monsieur Bochard étoit son Allié, l'avoit fort sollicité de se faire Catholique, en lui promettant de lui faire avoir un Evêché.

¶ Monsieur *Arnauld d'Andilly* n'ayant pas voulu accepter une place vacante dans l'Académie-Françoise qui lui fut offerte, le

Cardinal de Richelieu voulut que l'on inserât dans les Statuts l'article qui porte, que personne n'y sera admis s'il ne le demande. Il a été observé d'abord assez regulièrement, mais on s'est beaucoup relâché depuis qu'on eut reconnu, que plusieurs personnes très-capables de faire honneur à l'Académie ne postuloient pas pour y avoir entrée ; & l'on s'est resolu d'y contrevenir avec d'autant plus de facilité, qu'on sçavoit, que la raison principale pour laquelle Mr. Arnauld d'Andilly s'étoit excusé, étoit, que le Cardinal de Richelieu lui avoit refusé l'agrément de la charge d'Intendant de la maison de feu MONSIEUR. Lorsqu'on lui porta la la parole, il s'étoit contenté de remercier, en disant, que la resolution qu'il avoit prise de passer la plus grande partie de sa vie à la campagne ne convenoit pas à cet engagement, qui demandoit la presence aux Assemblées de l'Académie. Ce fut là le prétexte de son refus qui étoit véritable dans le fond ; mais la cause principale fut celle que j'ai dite : Il étoit difficile que Monsieur Arnauld d'Andilly n'eut pas un peu de ressentiment de la dureté du Cardinal.

¶ On dit que c'est Monsieur de St-Etienne qui a eu les premieres faveurs de Ninon, & que c'étoit **** qui lui portoit les Billets doux du Cardinal de Richelieu qui se les fai-

soit rapporter avec les réponses ; ce sont les traditions de ce tems-là.

¶ Le Cardinal de Richelieu a donné le dessein des *Visionnaires*, que Desmaretz a exécuté. Celle qui aime Alexandre est Madame de Sablé qui l'avoit rebuté : Ce qui lui avoit donné lieu de faire courir le bruit dans le monde qu'elle n'aimoit que ce héros. Madame de Chavigny étoit la Coquette ; & Madame de Rambouillet, la Vertueuse : Il y ajoûta aussi les autres personnes convenables.

¶ Monsieur *de Vassé* parlant dans une Assemblée du tems de la Fronde, commença de parler en ces termes : *Messieurs, je divise mon discours en treize points ;* à ces paroles chacun se récria, & voulut l'interrompre, néanmoins on lui donna audiance, après qu'il eût dit, en continuant de parler : *Mais pour éviter prolixité j'en passerai douze sous silence.*

¶ Rien ne toucha davantage le Cardinal Mazarin que sa tête mise à prix par un Arrêt du Parlement, qui promettoit cinquante mille écus à celui qui l'apporteroit.

¶ Le parti de la Tronde n'étoit pas fondé en raison ; mais on se divertissoit, & l'on y rioit beaucoup, & tout s'y traitoit en Vers Burlesques.

¶ Qui auroit pû croire, qu'au bout de

soixante ans l'Hôtel d'Epernon ne seroit pas une assez belle maison pour Monsieur d'Herval qui la fit démolir, & qui en bâtit une autre en la place ?

¶ Le Cardinal *Mazarin*, appellé par le Cardinal de Richelieu, étant en France, demeuroit chez Monsieur Chavigny, & on l'y appelloit, *le Signor Jule.* On se mettoit même à table sans l'attendre ; & s'il venoit, que l'on avoit déja commencé, on lui remettoit son couvert.

¶ Le Comte *de Fiesque* s'étant attaché à Monsieur de Beaufort, se fit un point d'honneur de ne pas voir le Cardinal Mazarin apres qu'il l'eut fait arrêter. Cependant il est certain, que le Cardinal Mazarin le regardant comme un Italien, l'auroit fort avancé ; en effet, Madame de Montausier lui porta parole de sa part, qu'il auroit pour lui toutes les considerations imaginables, s'il vouloit bien vivre avec lui, si-non qu'il devoit se resoudre à se voir éloigner de la Cour. Le Comte de Fiesque aima mieux se retirer ; ce qu'il fit de lui-même sans attendre l'ordre.

¶ Le Tableau du grand-Autel de notre Paroisse de saint Jean en cette Ville de Caën, qui représente le Batême de Notre-Seigneur, est de Monsieur le Brun. Il en faisoit une si grande estime, que peu d'années

avant que de mourir, il offroit une somme très-considerable, beaucoup au-dessus de ce qu'il en avoit reçu. Celui des Capucins de cette Ville, qui représente l'Adoration des Rois, est de Monsieur de la Hire.

¶ Bien des gens croyent, que toutes Armes des Gentilshommes de Normandie, qui se voyent dans les Sales, & dans le Refectoire de l'Abbaye de saint Etienne, sont celles de tous ceux qui passerent en Angleterre avec Guillaume le Conquerant. Ils se trompent : Les Armoiries n'étoient pas encore inventées de ce tems-là ; elles ne le furent que du tems des Croisades, pour distinguer la Noblesse de tous les endroits de la Chrétienté qui s'y trouverent ; & il est certain, que la conquête d'Angleterre se fit quelques tems avant la premiere Croisade. Les Armoiries, qui se voyent à l'Abbaye de saint Etienne, ne sont tout au plus que de trois cens ans.

¶ On nous apporte présentement quantité d'Ananas confits des Isles de l'Amérique. L'on en a mangé en Europe tels qu'ils croissent en ce pays-là, un Viceroi du Bresil en ayant envoyé au Roi de Portugal dans une conjonctures favorable, & le bâtiment étant arrivé à Lisbonne avant qu'ils fussent corrompus. Madame de Maintenon, qui en a mangé à la Martinique dans sa jeunesse, m'a dit,

dit, que l'Ananas à le goût entre l'abricot & le melon. Il porte une fleur comme l'artichaux : si on cueille cette fleur, & qu'on la jette par terre, l'on trouve un autre Ananas en cet endroit-là au bout de six semaines.

¶ Un homme, que l'on avoit pendu en cette Ville de Caën, ayant donné quelques signes de vie, après avoir été enlevé de la potence, fut porté dans la maison d'un Foulon, voisine du lieu où l'exécution s'en étoit faite : On le mit sur un lit. Des Archers étant demeurés pour le garder, en attendant l'ordre de la Justice, se mirent à jouer aux cartes : L'homme cependant revint entierement à lui ; & comme il étoit rempli de l'exhortation du Confesseur qui l'avoit assisté, voyant que l'on jouoit aux cartes, il se demanda d'abord à lui-même, si on y jouoit en Paradis où il croyoit être : C'est ce qu'il a raconté lui-même étant entré dans un Couvent où il prit l'habit, après s'être sauvé adroitement pendant que les Archers jouoient.

¶ L'on rit beaucoup à Caën. L'Abbé de Franquerot étant à Paris disoit qu'il n'y rioit qu'avec ceux de Caën qu'il y rencontroit.

¶ Je fais un recueil de toutes les Lettres que Monsieur de Vaux m'a écrites, j'en ai

laiſſé égarer un grand nombre, mais j'ai de ſuite toutes celles qu'il m'écrivit, lorſque j'étois à ſaint Fargeau près de feu MADEMOISELLE. On y trouve toute l'Hiſtoire du tems, particulierement la Satyrique. *

¶ J'ai lû les Poëſies de Monſieur l'Abbé *Regnier*. Elles ſont ſont chatiées, & les Vers en ſont fort beaux ; mais l'on n'eſt pas porté à les lire une ſeconde fois. Malherbe diſoit, que la pierre de touche des beaux Vers étoit, quand on les apprenoit par cœur : Cela eſt vrai.

¶ Monſieur le Duc *de Beaufort* ſe rompit un bras en ſe ſauvant de priſon ; ayant gagné le Perche, il paſſa chez un Curé qu'on lui avoit enſeigné, afin qu'il le remit. Le Curé

* Monſieur Foucault Intendant de la baſſe-Normandie a herité de ces Lettres de Monſieur de Vaux dont parle Monſieur de Segrais, avec ſes autres papiers : Il y a des particularitez très-curieuſes ; & il paroit par ces dernieres Lettres, que Monſieur de Segrais en faiſoit la lecture à MADEMOISELLE. Monſieur de Vaux n'a pas eu le même égard de conſerver les Lettres de Monſieur de Segrais, comme Monſieur de Segrais a eu celui de conſerver les ſiennes. Il les brûloit à meſure qu'il les avoit lûes, ou qu'il y avoit fait réponſe, comme il l'a déclaré lui-même après la mort de Monſieur de Segrais, étant fort ſurpris que Monſieur de Segrais en eut agi comme il a fait ; c'eſt une grande perte. Il eſt certain qu'on en auroit tiré de bonnes choſes, & ſur tout d'excellentes Reflexions.

demandant comment il s'étoit démis le bras, celui qui l'accompagnoit répondit, qu'il s'étoit fait cela en volant ; cela étoit vrai ; mais le Curé qui l'entendit autrement : *Voilà*, dit-il, *un puissant Larron.*

¶ Monsieur le Duc *de Beaufort* disoit en bonne compagnie, qu'étant en prison au Donjon de Vincennes, il avoit imaginé quarante-deux manieres pour se sauver, & que pas une ne lui avoit réussi. Fontrailles, qui étoit present, pour moi, dit-il, lorsqu'ayant été mis dans une chambre de la Bastille je vis que l'on ferma sur moi la porte à six ou sept verroux, & qu'il y avoit double rang de barreaux de fer aux fenêtres, je crûs que j'y demeurerois toute ma vie, & je ne songeois pas aux moyens d'en sortir, parce que cela me parût assez inutile ; j'avois pourtant bien autant d'esprit que Monsieur de Beaufort : C'est que Mr. de Beaufort n'en avoit guéres.

¶ Le Roi parle peu, & il n'employe pas cinq paroles où il n'en faut que quatre. Sa modestie fait aussi qu'il ne prononce rien sur bien des choses dont il pourroit juger mieux que personne. Etant à Fontainebleau, âgé seulement d'environ 17 ans, il sortoit de la Comédie un jour, & je suivois assez près pour entendre que Monsieur le Duc d'Anjou, qui est aujourd'hui MONSIEUR, lui demanda

ce qu'il penſoit de la Comédie que tout le monde avoit trouvée admirable : *Mon frere*, lui dit le Roi, *ne ſçavez-vous pas que je ne juge jamais de ce que je ne ſçai pas.*

¶ Il eſt rare que les grands parleurs diſent toujours de bonnes choſes ; c'eſt qu'ordinairement ils ſont ignorans, & qu'ils n'ont pas de fonds. L'Abbé de la Riviere, qui n'étoit pas un habile homme, en étoit excepté de ſon tems, & c'eſt ce qui a fait que Monſieur de Scudery a fait ce Vers en parlant de lui :

*Quoiqu'il parle beaucoup, il parle toujours bien.*

¶ Monſieur *de Bourſault* écrit dans ſes nouvelles Lettres, qu'il me fit autrefois de la difficulté ſur le mot, *impardonnable*, dont je me ſuis ſervi dans mon Poëme, traduction de Virgile ; ç'a été en traduiſant cet endroit :

*. . . Manet altâ mente repoſtum*
*Judicium Paridis ſpretæque injuria formæ.*

Et voici le Vers :

*Sa beauté mépriſée, impardonnable injure.*

Je ne me ſouviens pas de ce que Monſieur Bourſault a pû me dire là-deſſus ; mais avant que de me déterminer à laiſſer ce mot dans

l'endroit où il se trouve, j'avois consulté Monsieur Chapelain, Monsieur Ménage, Monsieur Pellisson, Mademoiselle de Scudery, & plusieurs autres, en leur représentant que ce n'étoit pas la nécessité qui m'obligoit de m'en servir, puisque ce n'étoit pas une rime, & que je pouvois lui substituer le mot *d'irremissible*; ils me dirent tous, que je pouvois m'en servir préférablement au dernier : en effet il a plus de force; & le tems a fait voir qu'il a été approuvé de tout le monde.

¶ MADEMOISELLE étant à Toulouze, disoit à un homme de distinction de la même ville : Je m'etonne que Toulouze étant entre la Provence & la Gascogne, vous soyez d'aussi bonnes gens que vous êtes: *V. A.* répondit le Toulouzain, *ne nous a pas encore creusez; en nous creusant bien elle trouveroit que nous valons à peu près les Provençaux & les Gascons ensemble.*

¶ Dans le tems que MADEMOISELLE étoit dans la même ville de Toulouze, ses gens se trouverent disperſez en differens endroits, & Monsieur de Montglas étoit logé chez un Conseiller nommé Mr. le Long, qui étant un bon homme, ignorant une infinité de choses, lui donna bien du divertissement par les questions ridicules & extravagantes qu'il lui faisoit. Il lui demandoit,

ſi Monſieur de la Tremouille n'étoit pas bien un auſſi grand Seigneur que Monſieur le Prince de Conti ; s'il n'étoit pas vrai que le Capitaine des Gardes du Pape n'étoit pas Jacobin, & d'autres choſes ſemblables, qu'il venoit raconter à MADEMOISELLE, qui en rioit de tout ſon cœur. Il lui demandoit auſſi une fois ; dites-moi, Monſieur, je vous prie, pourquoi MADEMOISELLE eſt ſi riche, & que les Princeſſes ſes ſœurs ſont ſi pauvres ? C'eſt, répondit Monſieur de Montglas, que MADEMOISELLE eſt héritiere de Montpenſier. Ah, reprit Mr. le Long, j'entens, c'eſt que Monſieur de Montpenſier étoit un grand financier. La rime lui faiſoit croire qu'il étoit financier. Néanmoins parce que Monſieur le Long faiſoit ſes viſites trop fréquentes, Monſieur de Monglas, qui en étoit importuné, ordonna à ſon Valet-de chambre de mettre dans ſon antichambre une ſeringue ſur un gueridon à l'heure à peu près qu'il avoit coutume de venir. Monſieur le Long ne manquoit pas de ſe retirer quand il voyoit cet appareil ; mais afin qu'il ne ſe doutât pas que cela ſe faiſoit exprès pour lui, il le faiſoit entrer de tems en tems. Monſieur, lui dit un jour Monſieur le Long, je m'étonne que vous preniez ſi ſouvent des lavemens ; c'eſt, répondit Mr. de Monglas, que je ne trouve pas d'autre reméde à mon

mal. Ce Mr. le Long vendoit du bled & de l'avoine à fauſſe meſure ; cela fut découver: ; & ſa maiſon s'étant un jour trouvée aſſiégée par une infinité de Cochers & de femmes, qui demandoient raiſon du tort qu'il leur avoit fait, Monſieur de Monglas lui rendit un grand ſervice en le mettant à l'abri de cette perſécution.

¶ *Malherbe* trouvoit en ſon tems qu'il n'y avoit pas un meilleur écrivain en notre langue que Monſieur du Vair premier Préſident du Parlement d'Aix, que l'on avoit fait venir pour être Garde des Sceaux.

¶ Autrefois, c'eſt-à-dire dans le ſiécle paſſé, les gens de Lettres ne faiſoient pas de Comédies ou Piéces de Théatre : Il n'y eût que Jodelle * qui fit la *Melée* ; & quand Monſieur de Racan fit ſes *Bergeries* au commencement de celui-ci, ce fut plutôt pour ſe divertir que pour les faire jouer. La *Beaupré* excellente Comédienne de ce tems-là, qui a joué auſſi dans les commencemens de la grande reputation de Monſieur Corneille, diſoit : *Monſieur Corneille nous a fait un grand tort ; nous avions ci-devant des Piéces le Théatre pour trois écus que l'on nous faiſoit en une nuit, on y étoit accoûtumé, & nous gagnions*

* Ce n'eſt pas Jodelle qui fit la Medée, c'eſt Jean de la Péruſe.

*beaucoup ; présentement les Piéces de Monsieur de Corneille nous coûtent bien de l'argent, & nous gagnons peu de chose.* Il est vrai que ces vieilles Piéces étoient miserables ; mais les Comédiens étoient excellens, & ils les faisoient valoir par la représentation.

¶ Monsieur *de Raqueville* tenoit le premier rang parmi les diseurs de bons mots, & Mr. l'Abbé de Franquetot en convenoit ; mais il tomboit souvent dans des redites, & cela ennuyoit. La conversation des gens de Lettres & de jugement est beaucoup plus agréable, (& MADEMOISELLE le reconnoissoit,) que celle de ceux qui n'ont purement que de l'esprit & de la mémoire. C'est que les gens de Lettres la soutiennent, & qu'ils instruisent en même-tems.

¶ Feu Monsieur *le Prince* écrivoit tout d'une haleine, & la faisoit perdre à ceux qui lisoient son écriture, en ne mettant point d'autre distinction qu'un point lorsqu'il changeoit de matiére.

¶ Le *Polexandre* est bien écrit en notre langue. Monsieur de Gomberville regrettoit, sur la fin de ses jours, le tems qu'il y avoit employé ; cependant je ne crois pas que sa lecture ait donné occasion de faire beaucoup de mal.

¶ J'ai trouvé il y a peu de jours beaucoup de Lettres de Monsieur d'Andilly, qui m'écrivoit

écrivoit souvent dans le tems que je travaillois à ma Traduction de Virgile en Vers. Il me conseilloit de faire imprimer le texte avec la traduction, afin que la justesse que j'y ai observée parut davantage.

¶ Peu de tems après que ma *Zaïde* fut imprimée pour la premiere fois, le Pere Bouhours que je rencontrai, me dit, qu'il croïoit qu'il n'y auroit pas grand mal à lire tous les autres Romans s'ils étoient écrits de même : c'est que les effets de l'amour y sont décrits d'une maniere plus historique qu'ailleurs, & que cela ne fait pas tant d'impression.

¶ Monsieur *Ménage* me disoit un jour, qu'il presenta Monsieur Sanson à Monsieur de Servien, en le lui recommandant, pour lui faire une pension. Monsieur de Servien ne paroissant pas avoir de la disposition à accorder cette demande, Monsieur Sanson, sans considerer qu'il parloit devant Monsieur Ménage qui venoit de l'obliger, & qui faisoit ses délices de la Poësie, & de faire des Vers, lui représenta qu'il donnoit bien pension à tant de Poëtes qui n'étoient pas à comparer à un Géographe comme lui. Chacun est entêté de son talent ; & méprise ceux des autres, dont il n'a pas connoissance ; cependant un Poëte est d'un grand mérite lorsqu'il sçait l'Histoire, la Fable, les beaux Arts, les secrets de la Nature, & mille autres choses qui rendent la Poësie agréable.

La Traduction que j'ai faite des Géorgiques de Virgile eſt encore plus exacte que celle de l'Eneïde.

¶ Monſieur *de la Riviere* Capitaine des Gardes de Monſieur le Prince, étant à Bordeaux dans le tems du traité des Pirennées, Monſieur le Prince l'y ayant envoyé pour ſes intérêts, & n'étant pas fort content de la paix qui alloit ſe faire à cauſe de l'argent qui leur venoit d'Eſpagne, fit cette Chanſon que bien des gens apprirent en ce tems-là, & que j'ai retenue.

*Ils ſont gens de parole,*
*D'honneur & de crédit,*
*Ils ont force Piſtoles,*
*Nos amis de Madrid.*

*Mais leur voix encore accompagne*
*Leurs Piaſtres & Doublons de poids,*
*Chantons à haute voix*
*Avec les Bordelois,*
*Vive tout ce qui vient d'Eſpagne,*
*Hors les filles de leurs Rois.*

¶ Madame *de la Fayette* diſoit, qu'une Periode retranchée d'un ouvrage valoit un Louis d'or, & un mot vingt ſols.

¶ Les Perſonnages mentionnés dans la Princeſſe de *Paphlagonie*, ouvrage de MA-

DEMOISELLE, ne ſont pas inventés à plaiſir. Ils ont rapport à des perſonnes qui vivoient dans le tems qu'elle y travailla, & qu'elle le fit imprimer. C'eſt une Satyre très-fine. La Princeſſe de Paphlagonie, étoit Mademoiſelle de Vandy de la maiſon d'Apremont; Cyrus, feu Monſieur le Prince; la Reine de Ninive, la Comteſſe de Maure; la Princeſſe Parthenie, amie de la Reine de Ninive, la Marquiſe de Sablé; la Reine Gelatille, Madame la Comteſſe de Fieſque, qui ſe nommoit Gelone d'Harcourt; la Ville de Mariſalle Capitale de Miſnie, Paris; le Chevalier de la Reine Gelatille, de Lionne Préſident de la Monnoie; Maîtrefort que l'on appelloit Chevalier de la Moquette, parce que Madame de Fieſque, étant veuve, avoit un cabinet tapiſſé de moquette, où tout ce qu'il y avoit de plus galand ſe rendoit ſouvent; le Chevalier étourdi, amoureux de Gelatille, Mr. le Comte de Grammont d'aujourd'hui, alors le Chevalier de Grammont; le Prince Italien, Mr. le Comte de Fieſque; le Roi de Miſnie, Monſieur le Comte de Maure; la Marchande qui avoit épouſé un Soldat, Madame de Frontenac que MADEMOISELLE haïſſoit à la mort, elle vît encore. Le Chevalier Baudy, à qui Gelatille ſe marie en deuxiéme noce, c'eſt encore le Comte de Grammont; la Reine des Amazones, MADEMOISELLE elle-

même ; le Miniſtre du Royaume de Thrace, l'Abbé Fouquet ; les Dames de Campagne & les Précieuſes, dont étoient Madame de Schomberg qui étoit d'Aumale, & Madame d'Harcourt ſa ſœur ; la Princeſſe Aminte, Madame de Montauſier fille de Madame de Rambouillet ; le Roi de Damas marié à une Princeſſe des Celtes, qui eſt la Princeſſe Galathée, Monſieur de Thianges de la maiſon de Damas, qui avoit épouſé Mademoiſelle de Mortemart ; le Roi des Celtes, le Duc de Mortemart ; le Prince des Bords de la Garonne, Monſieur de Candale fils, la Reine Vralinde, Madame de Monglas de la maiſon de Hurault de Chiverny.

¶ La *Métaphore* a beaucoup de grace, particuliérement lorſqu'elle eſt employée pour railler. Monſieur Ménage ſe ſouvenoit toujours d'une qui avoit été employée par Mr. de Brecourt, dont je lui avois parlé, & celle-ci lui avoit plû ſi fort qu'il m'en parloit ſouvent : C'eſt la même dont je vous ai déja entretenu, quand Monſieur de Brecourt dit à Mademoiſellelle ſa Fille de cueillir un Dindon.

¶ L'Auteur des Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature, dit au commencement de la ſeconde partie qui vient de paroître, que le Marquis de la Broſſe donna Mr. Chapelain pour Précepteur à ſes enfans ; il s'eſt trompé, il a voulu dire le Marquis de la Trouſſe :

Il y a des Vers satyriques contre Monsieur Chapelain, qui font foi de cette particularité; & nous sçavions Monsieur Ménage & moi, qui étoit l'Auteur de ces Vers. Le même Auteur dit encore, que Mr. Chapelain étoit bon ami; au contraire, c'étoit une amitié de lâche; il vouloit garder la chévre & le loup: Après avoir rompu avec Monsieur Ménage assez légerement: *Il y avoit*, disoit-il, *entre nous des obligations actives & passives;* les actives, lui demandoit-on, étoient-elles de votre côté, ou du côté de Monsieur Ménage? De notre côté, disoit-il. En quoi consistoient-elles? Est-ce en lui faisant du bien, en défendant son honneur, ou en quelqu'autre maniere que vous l'ayez obligé? J'allois quelquefois, disoit-il, à ses assemblées. N'est-ce pas là une belle obligation que lui avoit Monsieur Ménage? J'avois cultivé l'amitié de Monsieur Chapelain avec assez de soin; je lui avois même adressé une Ode qui n'est pas la moindre Piéce de mes Poësies; cependant lorsque je demandai à être reçu de l'Académie, il se trouva plutôt porté à favoriser Monsieur le Clerc que j'avois pour competiteur, qu'à me donner sa voix: Cela n'empêcha pas que je ne fusse reçu.

§ L'Auteur des Mélanges Historiques parle de l'avarice de Mr. Chapelain; en voici un trait. Il évitoit tant qu'il pouvoit

d'être choisi pour Directeur de l'Académie, par la crainte qu'il avoit, que quelqu'un de la compagnie ne mourût pendant le cours de sa charge, & qu'il ne lui en coûtât vingt livres pour les frais du Service dans l'Eglise des Billettes ; cependant nous eûmes l'adresse de le faire Directeur dans le tems de la maladie de Monsieur le Chancelier Seguier, notre Protecteur, donr il mourut. Vers la fin des trois mois, sçachant que l'Académie continuoit souvent ses Directeurs, il eût grand soin de demander que l'on procedât à lui donner un Successeur. On remit la délibération pour quelques jours, en attendant qu'il y eût un plus grand nombre d'Académiciens. Monsieur le Chancelier étant mort dans cet intervale, Monsieur Chapelain étoit inconsolable. *Me voilà*, disoit-il, *ruiné*, *mon bien n'y suffira pas* ; *je me consolerois*, *si c'étoit un simple Académicien* ; *mais c'est le Protecteur de l'Académie* ; *cette dépense va me reduire à l'aumône*. Monsieur Patru qui étoit present, Monsieur le Cardinal de Richelieu, dit-il, valoit bien Monsieur le Chancelier, j'étois Directeur quand il mourut, & je fis faire son service tout seul à mes dépens, mais il ne m'en couta que deux pistoles de plus, & le service fut très-honnorable. Monsieur Chapelain, qui ne prétendoit pas qu'il lui en coûtât une si grosse somme, représenta si bien que cela ne suffi-

soit pas, & qu'il n'étoit pas assez riche pour suporter ces dépenses, qu'il obtint que chacun de la Compagnie y contribueroit ; de sorte que les uns donnerent un écu d'or, & d'autres un écu chacun à sa fantaisie, & par-là il n'y contribua que ce qu'il voulut, & peut-être y gagna-t'il encore.

¶ *Du Perrier* bon Gentilhomme de Provence, qui se trouvoit quelquefois court d'argent, s'étant adressé un jour à Monsieur Chapelain pour avoir de lui quelque secours, il crut lui faire une grande liberalité en lui donnant un écu, & après avoir fait cet effort : *Nous devons*, disoit-il, *secourir nos amis dans leurs nécessités ; mais nous ne devons pas contribuer a leur luxe :* Il avoit cela qu'il se vantoit & qu'il se faisoit valoir pour la moindre chose. Avec son avarice il est mort riche de quatre cens mille livres. On lui en trouva deux cens quarante mille en argent comptant, & il en avoit treize mille de revenu. Il avoit sous sa dépendance tout ce qu'il y avoit de prétendans à la Poësie, l'espace de près de quarante ans. Despréaux fut le premier qui secoua le joug, en l'attaquant par son *Chapelain décoëffé*. D'abord que cette Piéce parut, il ne falloit pas dire *Chapelain décoéffé*, dit Monsieur Nublé, mais *Chapelain démasqué :* Monsieur Nublé le connoissoit bien.

¶ L'avarice de Monsieur Chapelain fut

cause de sa mort. S'étant mis en chemin, un jour d'Académie, pour se rendre à l'assemblée, & gagner deux ou trois jettons, se trouvant dans la rue saint Honoré près la porte du Cloître, ne voulant pas payer un double pour passer le ruisseau sur une planche que l'on y avoit jettée, il attendoit que l'eau fut écoulée ; mais ayant regardé au cadran, & voyant qu'il étoit près de trois heures il passa au travers de l'eau, & en eût jusqu'à mi-jambe. S'étant rendu à l'Académie, il ne s'approcha pas du feu, quoiqu'il y en eût un fort grand ; mais il s'assit d'abord à un bureau, en cachant ses jambes dessous, afin que l'on ne s'apperçût pas de quelle maniere il étoit mouillé : Le froid le saisit, & il eût une opression de poitrine, dont il mourut. Quand il disoit du bien, ce n'étoit pas de ceux qu'il croyoit pouvoir lui faire de l'ombrage, si leur merite venoit à être connu, & qui étoient actuellement, ou à Paris, ou à la Cour ; mais de ceux qui étoient bien éloignés quelque part au fonds d'une Province ; par exemple, il ne s'épargnoit pas d'en dire de Monsieur Cailleres le pere, qui étoit à Cherbourg : Il avoit l'ambition de primer où il étoit.

¶ Le Pere *Eudes* aimoit fort le changement & vouloit toujours être le maître. Cela me fait souvenir d'un bon mot de Monsieur Patris : *Quand un Devot*, disoit-il, *se sert*

*de sa devotion pour s'élever, j'en doute ; mais quand elle l'humilie & l'abaisse j'y ai de la croyance.*

¶ Monsieur *de Chandeville*, de qui j'ai le portrait, étoit Neveu de Malherbe : On ne peut pas avoir une plus belle réputation que celle qu'il s'étoit acquise à l'âge de vingt-deux ans : On ne pouvoit pas avoir ni plus de politesse ni plus d'esprit. Il est mort fort jeune, & il n'a laissé que fort peu de ses Poësies, au nombre de six cens vers, qui ont été recueillis & imprimés.

¶ On ne peut pas reprocher de tyrannie sur les Paysans à la maison de Beuvron, & de Matignon. Quand les Paysans portoient des poulets, des poules, des dindons, ou quelqu'autres presens à Mr. de Beuvron, il ne les refusoit pas afin qu'il ne crussent pas qu'il les mepriſoit ; mais il ordonnoit à son Maître-d'hôtel de les prendre & de les payer ; c'est pour cela qu'il étoit aimé généralement, & qu'il disoit, quand un domestique venoit se plaindre d'avoir reçu une insulte, ou d'avoir été mal-traité, que cela ne pouvoit pas être, parce que personne ne lui vouloit du mal. Quand on fait quelque mauvais traitement à des domestiques d'une maison aussi bien reglée que celle-là l'étoit, ils se l'attirent eux-mêmes.

¶ Monsieur Bochart avoit le visage tout boutonné & couperosé : Ces défauts ne pa-

roiſſent pas dans le portrait que j'ai de lui, parce que Fontaine, qui étoit de la Religion, & qui a pris plaiſir à le peindre, les lui a ôtés, afin de lui donner ſeulement tous les traits qu'il faut pour qu'il lui reſſemble bien. Ce Fontaine peignoit bien, & ſes portraits ſe ſoutienuent dans la force qu'il leur a donnée.

¶ On a crû que *Nicolas Duval* avoit la pierre philoſophale, à cauſe de la belle maiſon du grand Cheval de notre carrefour de ſaint Pierre, qu'il a fait bâtir ſous François Premier, & qui doit avoir coûté beaucoup d'argent en ce tems-là, mais on s'eſt trompé. Outre qu'il poſſedoit de grands biens, il faiſoit encore commerce de bleds en Eſpagne, comme je le prouverois bien par les regiſtres d'un aſſocié qu'il avoit, qui ſont venus en notre maiſon, & que j'ai lû pluſieurs fois. Les bas-reliefs qu'on voit en cette maiſon, qui repréſentent des ſujets tirés de l'Ecriture Sainte, ſont d'aſſez bon goût ; & c'eſt inutilement que les Allemans vinrent y chercher des myſteres de chimie.

¶ Monſieur *Chapelain* avertiſſoit ceux qui vouloient avoir commerce de lettres avec lui, dès la troiſiéme lettre qu'il avoit reçue d'eux, de les lui faire tenir par ami ; c'étoit pour épargner la dépenſe des ports. Il ne cherchoit pas à aller manger dehors, étant naturellement fort ſobre, & ſe contentoit

d'un petit ordinaire que lui préparoit une parente, à qui il payoit pension ; mais comme il ne refusoit pas ceux qui lui faisoient l'honneur de l'inviter, il mettoit le repas de ce jour-là sur le compte de sa parente. Il donnoit volontairement conseil sur la Poësie Françoise quand on le lui demandoit.

¶ C'est une belle chose que la Musique, non-seulement, parce qu'on la reçoit par tout avec plaisir ; mais encore, parce qu'en quelque endroit qu'on se trouve on a toujours pardevers soi un moyen de se désennuyer, & de passer le tems très-agréablement : C'est pour cela que l'ayant toujours aimée, comme je l'aime encore, j'ai fait autrefois tout ce que j'ai pû pour l'apprendre ; j'ai même pris un Maître, mais ma voix s'est trouvée si déreglée & si peu flexible, qu'au bout d'un mois le Musicien, qui pouvoit gagner davantage, me dit fort honnêtement, que, quand je continuerois d'apprendre plus long-tems je ne ferois autre chose que de perdre mon tems. J'abandonnai donc la musique, & je me contentai des talens que Dieu m'avoit donnés d'ailleurs. On ne peut pas avoir tout en partage, les meilleurs Musiciens bien souvent n'ont que cela par devers eux. Mr. le Comte de Fiesque, qui avoit une très-belle voix & qui faisoit souvent sa partie avec eux, me disoit que hors de leur chant c'étoient de sottes gens, qui n'avoient pas un grain de

bon sens, pas même dans leurs propres affaires : Il disoit aussi qu'il faisoit d'eux, comme des instrumens de musique qu'on met dans l'étui, le concert fini, c'est-à-dire, qu'il ne falloit les voir que quand on en avoit besoin.

¶ Il faut que Monsieur l'Abbé de Choisi ait une grande demangeaison de devenir un *Jean sans terre* avant de mourir, d'avoir vendu, comme il vient de faire, la terre de Bosleron, qui vaut au moins presentement vingt-deux mille livres, & qui peut augmenter tous les jours.

¶ Depuis le commencement de la Monarchie, il ne s'est pas vû un évenement semblable à celui que la mort du Roi d'Espagne vient de faire naître. N'est-ce pas un grand sujet de gloire au Roi, de voir que sa posterité, dans la race de ses deux petits fils, peut regner dans les deux Royaumes les plus puissans de l'Europe & du Monde ? Le Roi en se tenant au Testament du feu Roi d'Espagne, a fait la chose du monde la plus convenable à sa gloire, à la Religion, & au bien de son Royaume & de ses Sujets. Le Traité du partage étoit captieux ; car supposé qu'il eût pû l'exécuter tranquillement & sans coup ferir, l'Archiduc d'Autriche, quand il auroit été en possession, soit de son propre mouvement, soit qu'il eût été excité par ses Sujets, n'auroit-il pas déclaré la

guerre un jour pour rentrer dans les Etats démembrés de la Monarchie d'Espagne, malgré la garantie du Roi d'Angleterre & des Hollandois, qui n'auroient pas manqué de trouver des prétextes pour manquer à leur parole ? Le Roi d'Angleterre n'auroit-il pas pû dire, que le Parlement n'avoit pas approuvé ni signé le Traité, & que ne pouvant tirer aucun secours des Anglois, il n'auroit pas été en son pouvoir de faire les armemens nécessaires ?

§ Madame *de Choisi* disoit de Monsieur de Montausier, que c'étoit un fagot d'ortie qui picquoit de quelque côté qu'on le prît. Il disoit qu'il n'y avoit rien d'indifferent dans les actions d'un Prince ; surquoi Madame de *** lui disant, qu'un Prince voulant passer le tems à couper du papier, il étoit indifferent que ce fut du papier gris ou du blanc : *Suivant l'occasion ;* repliqua-t'il ; *il y en a aussi où il est plus à propos de couper du papier gris.* Je ne sçai pas comment on ne s'est pas apperçû à la Cour qu'il étoit un peu fol. Monseigneur étoit si fort intimidé de ses manieres, qu'il n'osoit ouvrir la bouche pour parler, ne sçachant si ce qu'il diroit seroit de son goût. Il faut reprendre dans le tems & dans l'occasion ; il faut aussi caresser de même. Monsieur Cheveau en usoit autrement auprès de Monsieur le Duc du Maine ; il l'accoûtumoit à répondre sur le champ, & avec une

liberté honnête : Il ne manquoit à Monſieur Chevreau qu'une ſeule choſe pour cet emploi, c'eſt qu'il n'avoit pas aſſez l'uſage du grand monde.

¶ Ce n'eſt pas la coûtume de l'Académie de ſe lever de la place dans les Aſſemblées pour perſonne, chacun demeure comme il eſt ; cependant lorſque Monſieur Corneille arrivoit après moi, j'avois pour lui tant de vénération que je lui faiſois cet honneur. C'eſt lui qui a formé le Théatre François ; il ne la pas ſeulement enrichi d'un grand nombre de belles Piéces toutes differentes les unes des autres, on lui eſt encore redevable de toutes les bonnes de tous ceux qui ſont venus après lui : Il n'y a que la Comédie où il n'a pas ſi bien réuſſi ; il y a toujours quelques Scénes trop ſérieuſes ; celles de Moliere ne ſont pas de même, tout y reſſent la Comédie : Monſieur Corneille ſentoit bien que Moliere avoit cet avantage ſur lui, c'eſt pour cela qu'il en avoit de la jalouſie, ne pouvant s'empêcher de le témoigner ; mais il avoit tort.

¶ Ce furent les *Précieuſes* qui mirent *Moliere* en reputation. La Piéce ayant eu l'approbation de tout Paris, on l'envoya à la Cour qui étoit alors au voyage des Pirennées, où elle fut très-bien reçue ; cela lui enfla le courage : *Je n'ai plus que faire*, dit-il, *d'étudier Plaute & Terence, ni d'éplucker les*

*fragmens de Menandre, je n'ai qu'à étudier le monde.* Il y avoit néanmoins quelque chose d'outré : Les *Précieuses* n'étoient pas tout-à-fait du caractere qu'il leur avoit donné ; mais ce qu'il avoit imaginé étoit bon pour la Comédie. Il n'a pas seulement imité Plaute & Terence, il a encore tiré de bonnes choses des Italiens, & particuliérement de Trivelin. On a vû par son moyen ce qui ne s'étoit pas encore vû, & ce qui ne se verra jamais ; c'est une troupe accomplie de Comédiens formée de sa main, dont il étoit l'ame, qui ne peut pas avoir de pareille : C'est une des particularités remarquables du siécle d'où nous allons sortir. Le *Tartuffe* est la meilleure de ses Piéces : Boileau a voulu donner la préference au *Misantrope* qui a aussi son mérite ; mais le *Misantrope* y paroît trop souvent : Il a plus de dix-huit cens vers lui seul, pour son role ; on ne voit presque que lui sur le Théatre.

¶ *Despréaux* vient de faire une Epigramme contre Monsieur de la Chapelle qui ne la pas loué dans une Harangue qu'il a prononcée, où il parle mal aussi de P. Boyer : Le pauvre Monsieur Boyer n'a jamais offensé personne ; il a fait des Piéces qui ont été jouées dans leur tems, & il étoit assez bon Académicien.

¶ *Malherbe* qui étoit ennemi du froid, se chauffoit bien l'hyver ; & en faisant mettre

du bois au feu : *Il eſt avis*, diſoit-il, *à ce froid qu'il n'y a plus de bois dans Paris, je lui ferai bien voir que ſi.* Il diſoit auſſi là-deſſus : *Dieu a fait l'hyver pour les pauvres, & non pour les riches.* Il y avoit de ſon tems une grande liberté d'écrire ſur les affaires d'Etat, & l'on ne voyoit à ce ſujet que des libelles remplis d'autant de ſentimens qu'il y avoit de gens qui ſe mêloient d'en publier. Malherbe qui ne prenoit point de parti, parce qu'il ne croyoit pas que des particuliers en dûſſent prendre : *Il ne faut point*, diſoit-il, *ſe mêler de la conduite d'un vaiſſeau où l'on n'eſt que paſſager.*

¶ Comme de ce tems de Malherbe on ſe laiſſoit croître la barbe, bien des gens apportoient de l'artifice pour la faire devenir noire. Ayant remarqué qu'un de ſes amis avoit ce défaut : *Cela*, lui dit-il, *vous rendant noir comme les Excommuniés, vous n'avez que faire de peindre votre barbe.* Voulant accorder deux de ſes amis qui avoient eu enſemble quelque démêlé : *Je vous aime*, leur dit-il, *également, je veux vous rallier de même, & je ne veux pas que vous ayez d'avantage l'un ſur l'autre.*

¶ On s'entretenoit devant *Malherbe* de la Nobleſſe, & on louoit fort de certaines familles d'un rang diſtingué, en diſant qu'elles étoient ſans tache du côté des femmes, & qu'on ne pouvoit pas leur faire aucun reproche

proche sur ce sujet : Malherbe qui ne croyoit pas tout ce qu'on en disoit : *Il ne faut*, dit-il, *qu'une femme lascive pour pervertir le sang de Charlemagne.* En parlant de la méchanceté des hommes : *Ils n'étoient*, disoit-il, *que trois ou quatre au monde, un tue son frere ; que pouvoit esperer Dieu après cela pour se donner tant de peine à les conserver ? il eût mieux fait d'en éteindre dès-l'heure pour jamais l'engeance.*

¶ Quoique *Malherbe* sentit fort bien lui-même que la France n'avoit pas encore eu un Poëte qui lui fît tant d'honneur que lui, néanmoins cela ne lui donnoit pas de vanité ; au contraire, il disoit : *Un bon Poëte n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles.*

¶ Il falloit que le Maréchal d'Ancre fut bien haï après ce que Malherbe a dit de lui en parlant à Monsieur de Bellegarde : *Avez-vous*, lui dit-il, *quelque chose à demander à Dieu, après qu'il a délivré la France du Maréchal d'Ancre ?*

¶ Tout le monde sçait combien Malherbe regretta la mort de son fils qui fut tué par Monsieur de Piles depuis Gouverneur de Marseille, & qui vouloit l'appeller en duel pour en tirer vangeance. Ses amis lui représenterent que cela ne lui convenoit pas à l'âge où il étoit : *C'est pour cela*, disoit-il,

*que je le fis : je hazarde un sol contre une pistole.* Voici le jugement que Malherbe faisoit de quelques Poëtes François de son tems : *Colomby*, disoit-il, *a de l'esprit, peu de genie : Maynard fait bien des Vers ; mais il a peu de force : Racan a peu d'art, mais assez de force.*

¶ Un ami m'a fait part d'une plaisante Epitaphe d'un chantre du Roi d'Espagne, qu'il a vûe & lue lui-même à Sarragosse en y passant dans le voyage qu'il a fait en Espagne. La voici : *Cigit Juan Cabeça Cantador del Rey mi Senor.* » Quand il fut reçu dans le » chœur des Anges, dont il augmentoit la » bonne compagnie, il s'y distingua si bien » que Dieu qui l'écoutoit avec attention, dit » brusquement aux Anges : *Callen Labrones, » canta Juan Cabeça Cantador del Rey mi Senor.* C'est-à-dire, *taisez-vous, veaux, & laissez chanter Jean Cabeça Musicien du Roi Monseigneur* : C'est-là faire parler Dieu avec dignité.

¶ Je vous ai déja parlé de l'esprit du Château d'Egmont, & je vous ai dit qu'il faisoit beaucoup de gentillesses sans faire de mal à personne. Je veux vous rapporter une de ses gentillesses, que je sçai de bonne part, puisque je l'ai apprise de ceux qui en étoient témoins.

¶ Monsieur *Patris* avoit suivi MONSIEUR en Flandre, où étant logé dans le Château

d'Egmont, l'heure du dîner étant venue, & étant sorti de sa chambre pour se rendre au lieu où l'on mangeoit, il s'arrêta en passant à la porte d'un Officier de MONSIEUR de ses amis, fort honnête homme, pour le prendre avec lui. Voyant que l'Officier ne venoit pas, il frappa une deuxiéme fois, & l'appella en même-tems, en lui demandant s'il ne vouloit pas venir dîner : l'Officier ne répondant pas, & ne doutant pas qu'il ne fût dans sa chambre, parce que la clef étoit à la porte, il ouvre & en entrant il le voit assis près de sa table comme hors de lui-même ; il s'approche fort près, & demande ce qu'il avoit ; l'Officier revenant à lui, dit : *Vous ne seriez pas moins surpris que je le suis, si vous aviez vû comme moi le livre que vous voyez en cet endroit-là y passer tout seul & les feuillets se tourner d'eux-mêmes, sans que je visse autre chose* : c'étoit le livre de Cardan de la *Subtilité*. Bon, lui dit Monsieur Patris, vous vous mocquez, vous aviez l'imagination remplie de ce que vous veniez de lire, vous vous êtes levé de votre place ; vous avez mis vous-même le livre à la place où il est ; vous êtes revenu ensuite vous remettre en votre place ; & ne trouvant plus votre livre auprès de vous, vous avez crû qu'il étoit allé là tout seul. Ce que je vous dis est très-vrai, reprit l'Officier ; &

pour marque que ce n'eſt pas une viſion, c'eſt que la porte que voilà s'eſt ouverte & refermée, & c'eſt par-là que l'eſprit s'eſt retiré. Monſieur Patris alla ouvrir cette porte, qui étoit celle d'une galerie aſſez longue, au bout de laquelle il y avoit une grande chaiſe de bois fort peſante, tant que deux hommes auroient pû porter, & il n'y avoit autre choſe ; il vît que cette chaiſe ſe branla & quitta ſa place en venant vers lui comme ſoutenue en l'air ; ce fut alors que Monſieur Patris dit : *Monſieur le Diable, les intérêts de Dieu à part, je ſuis bien votre ſerviteur ; mais je vous prie de ne me pas faire peur davantage ;* & la chaiſe retourna à la même place d'où elle étoit venue. Cela fit une forte impreſſion ſur l'eſprit de Mr. Patris, & ne contribua pas peu à le faire devot. Je n'ai rien vû de ces ſortes de choſes ; mais voilà ce que j'en ai appris de poſitif, & je ne crois pas que Monſieur Patris qui étoit un homme ſincere, & qui me l'a raconté très-ſerieuſement, ait voulu inventer une fable pour m'en faire le recit comme d'une vérité.

*FIN.*

# LA RELATION DE L'ISLE IMAGINAIRE.

*Sur l'Imprimé de 1659.*

# A MADAME
# DE PONTAC
## PREMIERE PRÉSIDENTE
## DE
## BORDEAUX.

ON ne croiroit jamais que ce fût par l'avis d'une Dévote, que j'euſſe fait imprimer la Rélation de l'Iſle, & l'Hiſtoire de Paphlagonie: mais ceux qui connoîtront votre dévotion ne s'en étonneront pas, ſçachant qu'elle eſt véritable, & d'une maniere à toucher plûtôt le monde par votre bon exemple qu'à ſe faire craindre par une

ſéverité triſte. Vous n'avez point de ces façons qui épouventent, comme beaucoup d'autres qui profeſſent extérieurement ce qu'ils n'ont pas dans le cœur. Pourroit-on craindre de vous reſſembler ? Vous qui liſez des choſes pareilles à celle-ci, & qui y prenez plaiſir, vous ſçavez qu'elles ſont innocentes, & vous vous y occupez comme une autre. A la vérité ce ne ſeroit pas manque de charité que de me dire, à quoi vous amuſez-vous ? Il faut que les perſonnes de votre qualité ſongent à des choſes grandes & ſolides, & non pas à des bagatelles. Cependant tel s'amuſeroit à des choſes qui ne ſeroient pas ſi frivoles, & qui ſeroient bien plus dangereuſes pour la conſcience. Je ſuis aſſûré qu'il n'y a Confeſſeur, même des plus ſéveres du tems, qui ne donne l'abſolution d'un menſonge pareil à celui que je vous dédie ; & qu'il n'y a perſonne dans la Cour qui ajoute moins de foi à ma parole, pour ſçavoir que je ments de

cette

ſorte. Enfin votre approbation autoriſe tout : vous pouvez donner votre avis ſur autre choſe que ſur la dévotion. Vous avez l'eſprit délicat & juſte : vous avez le diſcernement bon, & vous ſçavez beaucoup : mais ce ſeroit aſſez dire ( à qui ne vous connoîtroit pas ) que vous êtes de la Maiſon de Thou, connue par toute l'Europe, pour les excellens Hommes qu'elle a produits, & que vous avez été élevée par Meſſieurs Dupuy. La Cour & le Monde ont achevé de vous donner la derniere politeſſe : s'il vous avoit manqué quelque vivacité vous l'auriez priſe au pays où vous avez été mariée, & où vous faites votre principale demeure : & après tout ce que j'ai dit, on jugeroit bien que vous n'auriez pas trop pris de ce feu un peu dangereux quelquefois, ſur tout ceux qui connoîtront l'humeur de votre Mari, qui a toutes les bonnes qualités des Gaſcons, & qui n'a pas une

des mauvaiſes qu'on leur attribue. Les louanges que je vous donnerois à tous deux ſeroient ſuſpectes, venant d'une perſonne auſſi intéreſſée que je le ſuis ; c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage, & je reviendrai à mon Livre. Il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que le perſonnage à qui on adreſſe la Rélation de l'Iſle : car aſſûrément c'eſt quelque choſe de trop joli pour un nom auſſi inconnu que le ſien : mais ce fut lui qui me donna le ſujet de cette imagination. L'Epître qui lui eſt adreſſée vous dit ſon nom & ſes Charges. Celle qu'il a au Parlement de Dombes lui a cauſé quelque démêlé avec ſa Compagnie : & ce démêlé l'a obligé à m'écrire ſouvent pour ſes intérêts : mais d'exagerer le rang de ſa Charge d'une maniere, & en des termes qui m'ont donné ſujet de prolonger ſon affaire, afin de m'en divertir. On le peut voir en de certains endroits de ma Relation, qui ſe rapportent

tout-à-fait à lui, & où je me ſers quelquefois des termes qui lui ſont les plus ordinaires. Etant à Lyon, la charité que j'avois pour lui, prévalut ſur le divertiſſement que j'en tirois : néanmoins il me vint en penſée de m'en procurer un nouveau. Je lui fis croire que l'on me propoſoit d'acheter une Iſle, & je lui donnai à entendre que je le deſtinois pour en être le Gouverneur. Il me demanda auſſitôt le nom de cette Iſle, je lui dis que je ne le ſçavois point. Il s'informa ſi on ne m'en avoit point envoyé une Deſcription ; & voyant la continuation de ſa curioſité, & comme il prenoit la choſe à cœur, au lieu que je croyois borner ce divertiſſement par une converſation, je trouvai qu'il me donnoit occaſion de la pouſſer plus loin, & je lui dis que j'attendois cette Rélation au premier ordinaire. Je partois pour Dombes le lendemain ; n'ayant que faire le ſoir, je me mis à

écrire cette bagatelle ; & le matin avant que de dîner je l'achevai. Il paroît assez que ce n'est point une chose préméditée, & qu'au contraire elle a été faite fort à la hâte. Vous sçavez que s'il me falloit écrire autrement, je renoncerois même à faire réponse à mes amis, quoique j'aime fort à recevoir des Lettres. Pour l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie ; vous y étiez presente quand Madame de Mongiat me pria de la faire : vous en avez vû le commencement & le progrès en me voyant écrire ; & la fin par la lecture que l'on vous en a faite. Si on trouve que j'aie eu tort de faire imprimer ces deux bagatelles pour vous les donner plus faciles à lire, on sçaura premiérement que j'ai cru que vous êtes de mon humeur, qui a aversion pour les Manuscrits ; & après il faudra s'en prendre à vous qui l'avez souhaité, & qui me l'avez conseillé. A qui se fiera-t'on qu'à ses parens, &

à ſes amis ? Vous m'êtes l'une & l'autre ; par-deſſus cela éclairée, dévote & charitable. Puis-je faillir à votre perſuaſion ? Il me ſemble que je ne dois point être en peine de ce qu'on dira d'une choſe qui eſt faite ſous votre aveu, & c'eſt pourquoi je me mets l'eſprit en repos.

A

MONSEIGNEUR

# DE BUSSILLET;

Seigneur de Meſſimieu, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de ſa Chambre, Conſeiller de leurs Alteſſes Royales Monſeigneur le Duc d'Orleans & Mademoiſelle ſa Fille, Chevalier d'honneur au Parlement de Dombes, & nommé Gouverneur de l'Iſle de***

MONSEIGNEUR,

*La particuliere profeſſion que j'ai toujours faite de vous honorer, m'oblige en cette rencontre de vous en donner des mar-*

*ques, en prenant part à la joie, qui eſt en ce pays, du Gouvernement que Madame vous a donné. Elle a bien montré par toutes ſes actions combien elle eſt juſte : mais cette derniere nous le perſuade plus que toute autre ; car à qui pouvoit-elle faire ce beau preſent ? Il eſt digne d'elle, & il eſt beaucoup plus digne de vous. Je vous aſſûre, MONSEIGNEUR, qu'après avoir eu l'honneur d'entendre lire la Relation qu'on a envoyée à Madame, il m'a ſemblé que celui qui la faiſoit, avoit eu l'eſprit de pénétrer dans ſes deſſeins, ou quelque connoiſſance de l'avenir : car il y a mille choſes qui vous conviennent plus qu'à homme du monde. Il ne manquoit au commencement de cet Ecrit qu'une Lettre qui l'offrit à VOTRE GRANDEUR ; mais voyant le preſent que Madame vous a fait de l'Original, j'ai crû vous devoir donner cette marque de ma ſervitude, de vous préſenter la copie avec mes très-humbles reſpects. Je ſuis bien aiſe qu'ils ſoient connus, & que la voix publique aille di-*

*ſant en tous lieux, comme dans la Dombes, que je ſuis,*

*MONSEIGNEUR,*

Votre très-humble, très-obéiſſant & très-obligé ſerviteur....

De Trevoux ce dernier Décembre 1658.

# LA
# RELATION
## DE
# L'ISLE IMAGINAIRE.

L'ISLE dont je veux vous parler n'eſt ni au Nord ni au Midi : le climat eſt d'une juſte temperature qui ne tient de l'un & de l'autre que la maniere qu'il faut pour en faire dire un mot Italien, *Il mezotempo*, & certainement il eſt fait tout comme cela, & l'on ne peut pas mieux l'exprimer : la douceur de l'air y eſt grande, & le plaiſir qu'il y a à le reſpirer eſt inconcevable. Cette Iſle n'a point de nom, & elle eſt inhabitée : Il y auroit aſſez lieu de croire que c'eſt l'Iſle Ferme par ſa beauté, quoiqu'il n'y reſte rien du Palais d'Apollidon ; mais vraiſemblablement il a été détruit faute d'être hanté, perſonne n'étant digne de pouvoir parvenir à

paſſer le Lac des loyaux Amans ; ainſi ce maudit tems qui détruit tout, a détruit ce digne & ſuperbe édifice : en recompenſe il y a dequoi en faire de plus beaux & de plus à la mode.

Sur le rapport de ceux que nous avons envoyez pour en faire le tour, nous apprenons que cette Iſle a cent lieues de circonference ; qu'elle eſt toute revêtue de porphire & de marbre ; qu'à hauteur d'appui elle a tout alentour une baluſtrade de même, & ce pour regarder la mer qui la bat ; il n'y a que deux Havres où l'on entre à tous vents, & où les Vaiſſeaux les plus en danger de la tempête trouvent leur azile contre les plus fiers orages ; ſes Ports ſont commandés par deux Places les plus belles & les meilleures du monde, elles ſont fortes par leur ſituation ; l'une eſt un Rocher eſcarpé, ſur le haut duquel eſt une terraſſe en maniere de baſtion d'une pierre auſſi dure qu'elle eſt précieuſe & éclatante ; je ne l'oſerois nommer, de crainte de paſſer pour menteur ; mais je laiſſe à deviner, & je me perſuade que l'on le fera aiſément : Il y a force Canons qui ne ſont point de fonte verte, mais qui ſont d'une plus noble matiere, & l'on n'en connoît point la valeur en fait de canons, n'y en ayant jamais eu que ceux-là ; ils ſont de ce métail à qui le Soleil donne ſon éclat & ſa

couleur, & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'ils ſont beaucoup meilleurs que les autres, bien qu'on n'en ait point fait experience en l'Europe ; leurs Affuts ſont de bois de Calembours qui s'y trouve, plus propre qu'on ne croiroit : les logemens pour les Soldats, & les magazins ſont creuſés dans le roc, & il n'y a de bâtiment qu'un très-petit Pavillon, mais très-ſplendidement bâti de Corail, de Geais & de la pierre même du Rocher : l'autre Fort eſt conſtruit tout d'acier & armé de même que celui qui lui eſt oppoſé : C'eſt une choſe aſſez extraordinaire à voir ; mais fort rare, fort belle & encore meilleure.

Je penſe que perſonne ne doutera que n'ayant que ces deux avenues à garder, la domination de cette Iſle ne ſoit fort conſiderable & fort redoutable à tous les Princes de la Chrétienté. La perſonne qui achete cette Iſle n'étant pas pour y demeurer, elle peut bien prendre ſes meſures pour ſçavoir à qui elle donnera ce gouvernement, puiſqu'il eſt très-honorable, & ſur tout fort utile, ſi celui à qui elle le deſtine a le pouvoir de mener des gens pour peupler cette contrée. Je ferai le détail de tout ce qui y eſt néceſſaire ; mais revenons à nôtre ſujet.

Le pays eſt bon, & depuis deux ans que j'y ſuis, je m'étudie d'en connoître tout, &

d'experimenter ce qui y peut venir. La converſation ne m'occupant point, puiſque je n'ai avec moi que deux valets que je pourrois nommer Eſclaves. Vous ſerez peut-être en curioſité de ſçavoir qui m'y a mené. Je vous le vas dire.

Etant jeune je me débauchai de mes études avec quelques-uns de mes camarades. Nous fimes deſſein de nous en aller en pellerinage à ſaint Jacques en Galice, & nous fûmes juſqu'à Orleans. Nous nous amuſions, pendant le ſéjour que nous y fimes, à pêcher dans la Riviere de Loire, & étant fort avancez pour trouver plus de poiſſon, il vint un tourbillon de vent qui nous emporta juſqu'à Gergeau, où je me trouvai dans un batteau ſeparé de mes camarades. Je fus au deſeſpoir, ne ſçachant que devenir, & n'ayant pas un ſol. Le Battellier eut pitié de moi, & me mena avec lui juſqu'à Rouanne, où j'entendis parler de la montagne de Tarare. Je me ſouvins d'avoir lû dans Voiture qu'il s'y étoit trouvé par enchantement le jour qu'on le berna à l'Hôtel de Rambouillet. Je ſongeai alors que je ſerois heureux s'il arrivoit une avanture pareille qui m'emportât & qui m'emmenât en quelqu'Iſle enchantée. A l'inſtant je me ſentis élevé & je me trouvai à Marſeille ſur le Port, en état bien different de celui auquel j'étois parti de Paris,

car j'étois vêtu en homme de qualité, & je trouvai beaucoup d'argent dans mes poches. Jugez de ma joie. Force gens me vinrent acoſter, & me demanderent depuis quand j'étois arrivé. Je ne jugeai pas à propos de me faire connoître pour un Ecolier, ni de paſſer auſſi pour un homme qui tombe des nues : Je leur répondis qu'il y avoit deux ou trois jours que j'étois dans leur Ville, & que j'y venois à deſſein de prendre emploi ſur les Vaiſſeaux, n'ayant pas trouvé le ſervice de terre à ma fantaiſie, & qu'il m'étoit même arrivé quelque accident qui m'avoit obligé de m'éloigner de l'armée de Flandres pour quelques années. Ils me preſſoient fort de leur conter le détail de mon combat, ne doutant point que ce n'en fut un ; mais comme je me ſerois fort mal demêlé d'un tel récit, n'ayant jamais ni vû ni fait de combats de ma vie, je me tirai honnêtement de celui-ci ſans coup ferir, & j'évitai d'entrer en matiere. Ces Meſſieurs jugerent que j'étois un joli garçon, & conçurent une grande opinion de moi, & plus que je ne méritois à mon âge, car je n'avois que ſeize ans, & je n'avois rien vû. Je les hantai, je les regalai : enfin je m'embarquai & je m'abandonnai à la mer. Si je me ſouviens ce fut avec le Chevalier de la Ferriere qui fut ſi malheureux que de perir, & tout ce qui étoit

avec lui. Je me trouvai heureusement sur une planche de Galere du debris des nôtres, qui me porta dans un Vaisseau Turc, où l'on me reçut fort bien : j'y trouvai des François, des Espagnols, des Allemans ; enfin des gens de tout Pays : mais peu de jours après nous fûmes attaqués, nous combattîmes, & tout fut tué sur notre Vaisseau ; il n'y demeura que moi, & je fus victorieux de ceux contre qui nous combattions : enfin je me vis maître des Ennemis, d'un Navire, & de quantité de richesses. Cela me plut fort. Je m'en allai à la premiere Ville rajuster mon vaisseau, & me munir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour continuer cette vie qui me sembloit fort agréable. Ce fut à ce combat où je pris les deux fidéles Esclaves que j'ai avec moi : Nous fimes encore quantité de prises ; entre autres nous en fimes une où il y avoit force femmes, & entre elles une jeune Princesse d'une beauté sans pareille, elle n'avoit que dix-huit ans. Vous disant que c'étoit la plus belle chose du monde, il seroit inutile de vous en faire le portrait ; car ce terme comprend tout ce qui se peut imaginer. Elle avoit un casque d'une Escarboucle seule, avec une maniere de plume d'or, où il pendoit des poires de diamans, taillez à facettes, gros comme des amandes : elle avoit deux Emeraudes, dont elle étoit

armée comme d'une cuiraſſe ; une juppe & des manches volantes d'un taffetas d'Avignon couleur de feu, car c'étoit en Eté, les bras à moitié nuds, & les jambes de même avec de petits brodequins ſeulement, d'un tiſſu couleur de feu & argent. Je ne vous dirai rien de leur beauté, tout le corps en étoit auſſi-bien partagé que le viſage, j'en fus ſurpris & étonné : elle étoit ſur une maniere de Trône, & on ne lui parloit qu'à genoux. Je jugeai bien que c'étoit quelque grande Dame ; mais je ne l'appris pas ſi-tôt, car perſonne ne parloit ni François ni aucune des autres Langues que je ſçavois. Je lui rendis les mêmes devoirs que ceux de ſa ſuite, & jamais priſonniers ne furent ſi maîtres que ceux-là. Vous jugerez bien, ſans que je vous le diſe, que dès ce premier moment je fus prévenu d'une grande paſſion pour ce charmant objet. L'amour ne m'aveugla pas tant que je ne jugeaſſe bien que cette charmante Princeſſe me mépriſeroit quand elle ſçauroit que je n'étois qu'un miſerable Gentilhomme, & que j'aurois beau être jeune & bien fait, tout cela ne lui pourroit plaire. Je m'aviſai de me faire ſervir avec beaucoup de cérémonie, & de lui donner à juger par la maniere qu'on en uſoit avec moi que j'étois un fort grand Seigneur. Il m'étoit d'autant plus aiſé de prendre telle qualité que je

voudrois, que pas un de mes gens ne me connoiſſoit, & ne ſçavoit qui j'étois : je pris donc cette réſolution le lendemain de ſon arrivée. Le premier jour elle avoit été rétirée, ainſi ni elle ni ſa ſuite n'avoient pû remarquer que je vêcuſſe autrement. Je l'allois voir avec ſoin ; mon ſilence lui parloit de ma paſſion, & il me ſembloit que le ſien me faiſoit connoître qu'elle ne l'avoit pas tout à fait déſagréable : enfin Amour qui entend toutes les Langues, & qui eſt le meilleur Maître du monde pour s'exprimer, m'apprit ſon langage, & je me trouvai en état de lui parler. Les premiers entretiens que nous eumes enſemble furent de plaindre ſon malheur, de lui proteſter qu'elle étoit la Maîtreſſe de ſes volontés, que j'étois incapable de me prévaloir de ſa diſgrace, & tout prêt à la ramener où elle ordonneroit. Elle me dit qu'elle étoit fille du Roi de Madagaſcar, & que ſon pere l'avoit promiſe au Roi d'Ethyopie, & que l'un de ceux qui avoit été tué au combat, étoit ſon oncle qui la menoit au mari qui lui étoit deſtiné. Elle me fit paroître peu d'inclination pour cette alliance. La conjoncture étoit fort belle pour faire paroître ma paſſion ; mais comme je ſongeois par où je devois commencer, elle me demanda qui j'étois, & me dit que la bonne opinion qu'elle avoit de moi, fondée ſur les

civilités

civilités que je lui avois rendus, lui donnoit la curiosité de me connoître. Je me défendis autant que je pûs, mais de façon que je lui donnois encore plus de curiosité : enfin elle me pressa tant que je lui dis que j'étois le fils du Roi de France, ce qui étoit une chose assez difficile à croire en l'état où j'étois, puisque le Roi mon pere étoit le plus puissant des Rois; mais que des raisons que je n'osois dire m'avoient mis en l'état où j'étois, & que je la suppliois très-humblement de ne me point commander de lui en dire davantage. Elle eut peu d'égard à ma suplication, & elle me commanda absolument de lui dire mon avanture. Le même amour qui m'avoit fait celer ce que je voulois taire, m'obligea à parler. Un jour ( dis-je à cette Princesse ) comme je chassois dans la forêt de Livri, mon cheval étant tombé, & s'étant enfui avant que je fusse relevé, un Page courut après pour me le ramener. Pendant ce tems-là je vis proche de moi une Bergere d'une si grande beauté qu'elle me donna dans la vûe : je l'approchai, & je lui trouvai autant de fierté que de charmes : & dans le peu de tems que je lui parlai, son esprit me parut aussi poli que celui des Dames de la Cour. Je lui demandai sa demeure, elle me dit que c'étoit dans le Village de Livri, & que son occupation ordinaire étoit de garder les moutons.

Mon cheval revint, je ratrappai la chaſſe, & pendant que je courois après le cerf je n'y ſongeois guere; mais bien à ma Bergere. Je m'imaginai que c'étoit Aſtrée, & je me réſolus d'être Celadon, & de quitter toute la grandeur & la dignité où j'étois né, pour ſuivre la vie champêtre, & paſſer une partie de la mienne avec elle; me perſuadant que le Roi mon pere ne me permettroit jamais de l'épouſer de ſon vivant, & que tant qu'il vivroit je ſerois Berger. Je retournai au Louvre où je fis comme j'avois accoûtumé; je donnai mes ordres à un Valet affidé que j'avois, de m'acheter tout ce qui étoit néceſſaire pour me vêtir en Berger. Dès le lendemain je partis de Paris de grand matin; je me défis de tous mes gens; & comme j'étois au lieu où j'avois donné mon rendez-vous, je trouvai mes habits de Berger, dont je me revêtis, & je quittai mes habits de la Cour. Je donnai mon cheval à celui qui me les avoit apporté, & je le renvoyai avec ordre de m'apporter toutes les ſemaines de l'argent au lieu même où il me quittoit. Je m'en allai trouver ma Bergere, qui ne fut pas fâchée de me voir; mais elle fut ſurpriſe de mon changement d'habit; toutefois celui que j'avois la veille n'étoit pas pour me faire croire un grand Seigneur, car j'avois une Caſaque d'un Valet de chiens: je lui dis que

la vie de la Cour, & la sujétion de penser les chiens, ne m'avoit pas plû, que j'aimois beaucoup mieux garder les moutons comme elle, & que je la priois de me mettre en condition. Elle me répondit que je rencontrois une occasion fort favorable, que son Maître n'avoit plus qu'elle à garder ses troupeaux : ayant chassé un Berger depuis quelques jours, parce qu'on l'accusoit d'être sorcier, mais que n'ayant point de répondant, elle ne sçavoit si on me prendroit. Je me trouvai fort embaraſſé ; elle le reconnut bien mais nous ne laissâmes pas d'aller, car elle me promit de me mener chez lui. Je songeois par le chemin que je m'embarquois ici à une affaire mal aisée à achever, que dès que le Roi mon pere me trouveroit perdu, il me feroit chercher ; que Livri n'étoit qu'à quatre lieues de Paris ; que si ces gens-ci en avoient le bruit, (comme l'on ne manqueroit point, en s'informant de moi, de me dépeindre) le bon homme chez qui je serois auroit une grande joie de me livrer ; que ma Bergere n'ajouteroit point de foi à tout ce que je lui aurois dit dès que je serois connu, & qu'enfin elle me prendroit pour un affronteur. Toutes ces choses me donnoient tant d'embarras, que me trouvant arrivé à la maison du Laboureur, la Bergere me presenta ; & comme ce bon homme commença

à me parler, je ne ſçavois comment lui répondre. Enfin je commençai, en diſant en moi-même : Amour, aide moi ; ce qu'il fit. Mon nouveau maître me demanda d'où j'étois, je lui répondis que j'étois de la frontiere de Picardie, que mes pere & mere avoient du bien, & que pour mon plaiſir je m'étois amuſé à faire le métier que maintenant j'exerçois par néceſſité. Il ſe tourna vers ſa femme, & lui dit : ma mie, ce jeune garçon me plaît, il paroît à la naïveté de ſon diſcours qu'il dit vrai, & à ſa mine qu'il a été bien nourri : il ne faut point s'arrêter à des répondans ; il me plaît, prenons-le. La bonne femme à qui je revenois autant qu'à ſon mari en convint, & lui répondit : ces malheurs peuvent arriver à tout le monde ; & s'ils nous arrivoient, nous ſerions bien heureux de trouver des gens qui en fiſſent autant à nos enfans. De ſorte que je fus arrêté au logis. J'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle Bergere : nous chantions aſſis ſur l'herbe ; nous faiſions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimez ; je leur mettois des rubans : enfin rien n'étois ſi joli que nos troupeaux. Je lui contois mes douleurs, elle les écoutoit, & les ſoulageoit : à la fin je trouvai que je n'avois plus de ſujet de me plaindre, puiſqu'elle m'étoit ſi favorable.

Mais un Dimanche comme nous étions au Prône j'entendis crier le fils du Roi que l'on demandoit. L'apprehenſion que j'eus d'être connu me fit reſoudre à me déclarer à elle : je le fis, & lui proteſtai à même tems que rien ne pouvoit empêcher le deſſein que j'avois de l'épouſer. Je lui propoſai de quitter ce pays, & de nous en aller mener notre douce vie aux bords du Lignon, & dans un lieu plus éloigné, dans lequel l'on nous trouveroit moins. Nous nous y en allâmes par des lieux écartés, en logeant ni en bourg ni en Village, couchant dans les bois. Comme la France n'eſt plus comme elle étoit autrefois du tems des Gaulois, nous ne trouvâmes point de Chevaliers Errans, & notre voyage ſe paſſa ſans aucune avanture. Les bords du Lignon me parurent beaux au dernier point : Nous allâmes voir les Saules où Celadon & Aſtrée mettoient leurs lettres ; nous vîmes la fontaine de la Vérité d'amour ; nous viſitâmes tous les lieux où ſe faiſoient les Sacrifices, & nous paſſâmes-là quelque tems avec beaucoup de douceur : mais mon malheur voulut qu'étant allé à une fête à un Village prochain, la foule ou la chaleur cauſa à ma Bergere une maladie dont elle mourut. Vous pouvez juger de ma douleur dans une ſi funeſte avanture. Ma premiere réſolution fut de m'en aller en la Thébaïde pour y

vivre comme j'avois lû qu'ont fait autrefois les Peres du déſert ; mais comme j'étois en chemin pour y aller il me ſembla que de la qualité dont j'étois je pouvois faire une plus rude pénitence en ce monde, puiſque les plaiſirs ſont un grand ſupplice pour les gens qui n'ont pas le cœur gai ; mais auſſi je ſongeai que de m'en retourner droit à la Cour après quelques mois d'abſence, il faudroit rendre compte du ſujet qui l'avoit cauſée, & qu'encore qu'il fut beau pour ceux qui avoient vû la Bergere, il ne ſeroit pas de même pour le Roi mon pere ; qu'il valoit mieux m'en aller à la Guerre, & ne point revenir que je n'euſſe fait quelque choſe de conſiderable, & que ce ſeroit un honnête prétexte d'avoir quitté la Cour, en diſant que la crainte que l'on ne m'empêchât d'aller à l'armée m'avoit fait partir de cette maniere. Je m'embarquai donc ſur cette penſée dans un Vaiſſeau étranger, ne voulant pas être connu. Mon deſſein a réuſſi, ayant fait d'aſſez belles choſes pour m'aquerir quelque réputation ; & le reſſouvenir de tous mes maux paſſez eſt bien effacé maintenant par la joie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir.

Il étoit tard lorſque je commençai mon avanture ; ainſi dès qu'elle fut finie la Princeſſe me donna le bon ſoir. Quand je fus re-

tiré j'admirai mon bonheur de m'être si bien tiré d'affaire, & je me remerciai moi-même de m'être fait si grand Seigneur ; mais quand il faut feindre il ne faut point que ce soit à moitié, & il ne coute pas plus de se faire fils d'un Roi que le dernier de son Royaume. Je connus à la mine de la Princesse que mon récit lui avoit plu, & je me flattai de belles esperances ; je passai toute la nuit à faire ce qui s'appelle des châteaux en Espagne, ce qui fit que le matin je dormis tard. L'on me vint éveiller ; & j'appris que c'étoit une des Dames de la Princesse qui me venoit avertir qu'elle avoit été malade toute la nuit, & que l'air de la mer lui étoit tout-à-fait contraire ; mais qu'elle étoit si peu accoûtumée à prier personne qu'elle mourroit plûtôt que de se remettre à me faire une priere, de laquelle elle pourroit être refusée. Je me levai en diligence, & je l'allai trouver pour la supplier de me dire ce qu'elle vouloit devenir, qu'il n'étoit pas juste de la tenir toujours errante & vagabonde, qu'elle étoit la maîtresse, qu'elle pouvoit prescrire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle seroit obéïe. Elle me dit qu'elle étoit plûtôt en état de suivre mes conseils que de commander, & qu'elle m'avoit une grande obligation. Nous fumes longtems sur ces propos, interdits l'un & l'autre ; & de maniere à comprendre que chacun

avoit envie de parler & n'osoit. Je crûs qu'en cette rencontre mon silence seroit criminel, & que c'étoit à moi à parler. Je me determinai donc, & jugeai qu'en cette occasion je me devois bien plûtôt recommander à l'Amour que quand j'avois dit l'avoir fait en répondant au Laboureur ; je dis donc alors : Amour, seconde moi ; & je lui fis une déclaration tout de mon mieux ; mais une telle chose est toujours ridicule à redire, & n'est jamais agréable qu'à ceux qui la font quand elle est bien reçue, ou à celle qui l'écoute quand elle aime le Cavalier. La Princesse reçut la mienne fort agréablement : je ne sçai pas si ce sont les charmes de ma personne, du moins ne le puis-je croire, trouvant qu'il y en a tant à la qualité dont je lui avois dit que j'étois, que mon récit seul pouvoit avoir captivé sa bonne volonté sans y rien ajouter. Je lui alleguai les avantages qu'elle auroit, la maniere de vivre de la Cour de France, les agrémens qu'elle y trouveroit : enfin nous conclûmes, & je me trouvai le plus heureux homme du monde de me voir Mari d'une si parfaite beauté & d'une si grande Princesse. Le respect que les honnêtes gens ont toujours pour le sexe, & celui qu'elle m'inspira à sa premiere vue fut cause qu'elle demeura toujours dans son Vaisseau, & que l'on ne toucha à

rien ;

rien ; de sorte que la fortune, non contente de m'avoir donné un si riche trésor que celui de sa personne, me fit paroître beaucoup de choses qu'elle possedoit. Elle me fit voir des millions d'or monnoyé, des Lingots en quantité, des barils tout pleins de Diamans taillés à facette, en table & de toutes les manieres, de fort gros Rubis, des Perles rondes & en poires d'une grosseur démesurée. Jugez de mon étonnement, car la valeur de toutes ces choses ne se pouvoit nombrer. Il y avoit encore des pieces de toile d'or, d'argent, & des tapis de Perse pour faire plus de deux mille Ameublemens. Comme l'intérêt n'étoit pas pour lors ma passion dominante, je regardai tout cela comme des feuilles de chêne, & je ne fis autre réflexion, si-non, que mon bon homme de pere seroit bien aise de me voir marié à un si riche parti, & que toutes ces sommes seroient fort utiles pour la subsistance de notre famille. Notre dessein étoit de venir en France, mais tous les vents nous furent contraires ; nous fumes attaqués, & victorieux plusieurs fois : à la fin nous fumes vaincus ; & par malheur dans un fort rude combat, la Princesse fut tuée d'un coup de mousquet, qu'elle reçut dans le cœur, pour la punir, je crois, d'avoir aimé un aussi grand imposteur que moi. Jugez cependant de ma douleur. Je ne songeai plus à rien. Je demeurai

dix jours sans parler & sans manger ; de sorte que mes deux fidéles Esclaves avoient soin du Vaisseau. A la fin je donnai quelque signe de vie : je fus encore un long-tems sans parler, & peu après je revins ; mais comme un homme outré de mélancolie : nous allions dessus la mer errant deçà & delà sans sçavoir où, & sans dessein. Un jour pour me divertir, ces fidéles Esclaves s'aviserent de m'apporter des Livres qu'ils avoient trouvés dans quelqu'unes de nos prises ; je m'amusai à les lire ; c'étoit des Philosophes, sur tout Epictéte me plut, car en l'état ou j'étois, *souffrir* & *s'abstenir* étoit une Philosophie qui donnoit fort dans mon sens. Le vent me jetta dans l'Isle dont il est question. D'abord je fus surpris de la beauté de ce Port. Etant entré dans ce beau & brillant Rocher, dont je vous ai fait le rècit, je fis mon possible pour en sortir, ne jugeant pas que tant de beauté convint à ma mauvaise fortune ; mais il me fut impossible. J'apprehendois d'y trouver du monde digne d'habiter un si beau lieu ; mais quand je n'y trouvai personne j'eus autant de joie que j'étois capable d'en pouvoir sentir, de me trouver seul avec mes deux Esclaves. J'oubliois de vous dire que pendant que ma douleur m'avoit reduit au miserable état où l'on me croyoit mort, nos Vaisseaux avoient combattu ; & que l'on m'avoit pris celui où étoient toutes mes Ri-

cheſſes, & qu'il n'étoit demeuré dans le mien que les choſes néceſſaires, dont je ne me ſoucios point. Pendant que je liſois mon Epictéte, & que je paſſois les jours & les nuits ſur la dure dans ce charmant lieu, la beauté duquel faiſoit que je n'avois plus d'yeux pour tous les autres, mes Eſclaves ſe promenant dans l'Iſle y découvrirent des raretez ſi grandes qu'ils m'en racontoient tous les jours quelque choſe de nouveau. A force de lire les Philoſophes, je le devins tant, que je me conſolai de la mort de la Princeſſe, & n'y ſongeai plus. Seneque me parut avoir mené une vie plus agréable qu'Epictéte, ayant poſſedé des biens en les mépriſant. Je commencai à ſortir, & à me promener par toute l'Iſle; je la trouvai d'une beauté extraordinaire; nous nous mîmes tous trois à la cultiver, ce qui nous fit connoître la bonté du terroir: & ce qui me donna lieu de penſer à la peupler, & à en donner avis à quelque perſonne conſidérable, comme j'ai fait, ſongeant que je trouverois à y vivre avec repos & tranquilité, même à y avoir du bien pour y vivre heureuſement: Ce fut dans cette penſée que je dreſſai ce projet.

L'Iſle a, comme j'ai déja dit, cent lieues de circonference; de longueur & de largeur en tout ſens environ quarante. J'ai parlé de la maniere dont elle eſt revêtue. Il y a dix

Forêts, à ſçavoir une d'Orangers, qui eſt en partie à mi-côte : au milieu, qui eſt ſur une hauteur, il y a un grand Etang d'une eau claire & vive ; cette ſource forme un ruiſſeau qui tombe en caſcade ſur du marbre noir dans le milieu d'une route, & qui fait un grand rond au bas. Les routes y ſont à perte de vue, & les arbres touchent aux nues. A l'oppoſite l'on rencontre une autre Forêt de Grenadiers, qui eſt tres-agréable par la couleur de ſes fleurs, & par la groſſeur de ſes fruits. Des Grenades que l'on y cueille il y en a la moitié qui ſont douces : ces arbres fleuriſſent, & portent des fruits deux fois l'année, & les Orangers de même. Une autre m'a paru aſſez extraordinaire, parce que les arbres qui la compoſent groſſiſſent rarement en France : elle eſt de Jaſmin ; mais d'une hauteur, & d'une groſſeur incroyable, auſſi bien que la quatriéme, qui eſt de Genêt d'Eſpagne. Les autres ſont de chênes, d'ormes, de ſapins, & de cedres ; ſi on en avoit le debit elles ſeroient de grand revenu, un arbre y croiſſant en deux ans comme en quarante dans l'Europe. Les autres ſont d'Oliviers, & d'arbres fruitiers de toutes ſortes, de Poires, de Prunes, Ceriſes, Bigarreaux & Pêches de toutes les manieres ; celles-là ſont beaucoup plus grandes que toutes les autres ; & au pied des arbres il y vient des Raiſins muſcats de toutes les façons, qui entou-

rent les arbres, & sur la terre toute sorte de fruits rampans, comme Fraises, Framboises, Groseilles, Melons, Concombre & Citrouille : enfin de tout ce que l'on se peut imaginer, & de toutes sortes de Legumes sous les autres. Il y vient du bled, de l'Avoine, de l'Orge, sors sous celles des Orangers, Grenadiers, Jasmin & Genêt d'Espagne, semblant que cela est plus pour la décoration du pays que pour l'utilité : mais il y naît de toutes sortes de fleurs qui y sont toujours comme au Printemps. Les Prés y sont d'une beauté, & d'une bonté singuliere, puisque l'on les coupe quatre fois l'année. Il y a des champs où il ne vient que des Champignons de toute sorte de couleurs pour réjouir la vue, & dans le même endroit des Truses. Il y a force Rivieres de toutes longueurs & largeurs, des Lacs & des ruisseaux ; le cours des uns est doux, des autres il est rapide, & les eaux de different œil. L'on y prend des poissons d'une monstrueuse grosseur ; l'on y voit souvent des Chevaux Marins, des Baleines, des Dauphins, des Nayades, & des Sirénes des plus jolies du monde : elles chantent mélodieusement, & quand le Soleil donne sur leurs écailles rien n'est plus plaisant à voir. Les petits ruisseaux & les Prés d'alentour sont toujours couverts de tous les oiseaux qui aiment cet Element, & qui sont d'un plumage le mieux nué du

monde, & l'on peut croire par-là que la nature mêle mieux les couleurs que les Marchands du Palais. Les Forêts ſont toutes pleines de Satyres qui ſont beaucoup plus modeſtes qu'ailleurs, ne ſongeant qu'à jouer de leur flûte douce, & à les accorder au chant des oiſeaux qui font un agréable concert. Les Cerfs y ſont tout communément pies, & beaucoup jaunes & noirs, & même de tout blancs avec les cornes couleur de feu ſi vive qu'il ſemble qu'elle ſoit de verni. Les Biches, Faons, Chevreuils & Dains ſont quaſi toujours couleur de roſe & iſabelle. Pour les Lapins y ſont de toutes couleurs ; ainſi des autres bêtes, elles ſont toutes differentes des autres; mais les Chevaux noirs, blancs, bays ou gris y ſont rares, étant tous bleus, incarnat, gris de lin & mêlés de ces couleurs, il n'y en eut jamais de ſi beaux : comme ils y ſont ſauvages, leurs queues & leurs crains pendent juſques à terre ; cela fait un effet admirable. Les Elephans, les Licornes, les Dromadaires & les Chameaux y ſont communs : enfin il n'y a d'aucune ſorte de bêtes ni d'oiſeaux dont vous ayez vu, ouï parler, ou lû qui n'y ſoit en quantité, & d'une beauté exquiſe & rare. Le Gibier y eſt merveilleux. Le Bœuf, le Mouton y ont un goût qui n'eſt point connu en lieu du Monde. Les ſoirs rien n'eſt ſi beau à voir que les Prairies au coucher du Soleil. Toute ſorte d'Animaux

y viennent : les Silvains aussi & les Nayades se viennent promener quelquefois dans ces petits ruisseaux ; de sorte que leur voix, les flutes des Silvains, avec le chant des oiseaux, les mugissemens & hannissemens des bêtes, tout cela fait un concert le meilleur du monde ; & le plaisir qu'on a de voir tant de Créatures irraisonnables donner une telle satisfaction, montre bien que la nature est une chose bien admirable ; encore plus celui qui en est l'Auteur, & cela très-assûrément donne de beaux sujets de penser à soi, & de faire de bonnes & solides réflexions. J'oublois une espece de bête que l'on ne devroit point nommer ainsi, puisque hors la parole rien ne se rapporte mieux à l'homme, non par la forme, mais par l'esprit, puisqu'ils en ont infiniment, qu'ils entendent, qu'ils sont fidéles & intelligens: personne ne doutera que ce ne soit des Chiens dont je veux parler. J'ai remarqué qu'en cette Isle ils y sont comme en maniere de République, ainsi que quelques Naturalistes ont écrit des Fourmis & des Mouches à miel : mais assûrement les Chiens de cette Isle le font avec plus de reconnoissance & de raison. Ayant donc remarqué qu'ils avoient un Chef, & que les uns & les autres le révéroient, je me suis tout-à-fait appliqué à voir où la chose alloit ; j'ai trouvé en eux une vraie Monarchie, un Roi, une Reine, & toute leur mai-

ſon. Ce ſont les Levriers qui regnent maintenant ; il m'a même paru qu'ils ont diſputé long-tems avec les Epagneux : mais ce parti étoit les plus foible, puiſqu'il n'étoit ſoutenu que des Bichons, & que les Chiens courans, les Dogues, les Turcs, les Chiens d'Artois, les Mâtins, & toute autre eſpece avoient reconnu les Levriers comme leurs véritables Princes. La race qui regne maintenant eſt d'une fort petite eſpece ; mais beaux à merveille : ils ne chaſſent point ; mais ils ſont chaſſer les autres pour leur divertiſſement : la Reine en eſt noire avec du blanc & du feu : le Roi eſt blanc, & les Princes du ſang ſont communément gris & blancs, noirs blancs & noirs ou fort gris : il y en a deux ſeulement iſabelle & blancs d'une beauté ſinguliere, que l'on deſtine de marier enſemble. Leur Monarchie eſt en fort bon ordre ; ils y vivent ſant diſſention ; les Barbets agiſſent peu ; mais pour les Epagneux ils ſont contre fortune bon cœur ; car ils chaſſent, & apportant de leurs priſes ſont ſubſiſter les autres : enfin ils paroiſſent fort zelés pour l'état. De vous dire ſi c'eſt par politique ou par inclination qu'ils agiſſent, je ne vous le dirai point : mais vous ſçaurez que les Lions y ſont fort jolis, ils ſont couleur de feu, & enjouez extrêmement. Je penſe que cela leur vient de la liaiſon qu'ils ont avec les Chiens ; car aſſûrément il y a

illiance & confédération ; & dans cette dernière affaire ils furent fort zelés pour le parti des Levriers; les Singes & les Renards furent pour les Epagneux : pour les autres Bêtes je ne les vis point prendre parti dans cette Guerre. L'on mange en toute saison des Pois verts, des Féves & des Asperges, & toute autre sorte de ces denrées. Il n'y auroit rien de si aisé que de faire des Confitures. Les Cannes de Sucre y sont en quantité ; la Canelle, la Casse, le Ris, la Rhubarbe, le Sené, le Tabac, & toutes ces drogues Orientales y viennent à foison. Nous ne manquons que de gens pour travailler ; car nous avons de toute matiere ; & dès que nous aurons du monde nous aurons de l'argent. Les Vers à soie sont à milliers, tous les meuriers en sont pleins : enfin amenez-nous de toutes sortes d'Ouvriers, car tout est à faire ici. Les Carrieres sont visibles, quoique l'on n'en ait rien tiré ; le Marbre, le Porphyre, la Pierre de touche, le Jaspe, le Lapis, la Cornaline, le Geais, les Roches de Diamans, d'Emeraudes, de Rubis, de Saphirs, de Turquoises y sont de même ; & les bords de la Mer y sont tout remplis de coquilles où l'on trouve des Perles. Amenez d'honnêtes gens pour peupler l'Isle, des Bourgeois, des Gentilhommes & des gens d'Eglise, car il faut que la Vigne du Seigneur y soit cultivée aussi-bien que le

reſte ; des Religieux & des Religieuſes, entre autres des Jeſuites, car autrement l'Iſle ſeroit décriée, & un lieu où ils ne veulent pas être n'eſt pas en réputation : ils y feront de ſurperbes Colleges. Si vous vouliez, envoyez y des Janſeniſtes, ils ſont laborieux, & ne ſongent pas ſeulement au travail de l'eſprit : quoiqu'ils faſſent les plus beaux Ouvrages, & que ce ſoient les meilleures plumes de ce tems, ils ne laiſſent pas de s'adonner à travailler à toute ſorte de métiers, imitant les anciens qui ne demeuroient point inutiles. Il ſeroit aſſez à propos d'y amener des gens de Guerre, de Police, & de Juſtice : des premiers, ſi on en ſuit mon avis, il y en aura de pluſieurs Nations ; comme François, Allemans & Suiſſes, qui ſont les peuples de tous aſſûrément les plus aguerris. Il n'en faut pas en grand nombre, n'ayant point de Guerre ; mais ſeulement pour garder les Ports, & pour ſuivre le Gouverneur, qui repréſentera la perſonne du Prince. Ce n'eſt point une choſe extraordinaire d'en uſer ainſi ; il y en a en Flandres, qui ſervoient auprès des Ducs de Bourgogne, qui ſervent encore maintenant à tous les Gouverneurs qui y ſont pour Sa Majeſté Catholique. Quant à la Juſtice, je penſe que c'eſt ſurquoi on aura plus long-tems à penſer, afin de n'y envoyer que des gens triez ſur le volet, ne prévoyant pas qu'il puiſſe y

avoir de plus d'une année aucun procedé litigieux. Je suis toutefois d'avis que l'on y établisse un Parlement, quand ce ne seroit que pour le *decorum* de la Magistrature ; le nombre dont il sera composé je n'en dis rien, n'ayant point de connoissance de ces choses-là, non plus que de beaucoup d'autres, dont je ne parle ici que par les livres : mais je dirai, s'il m'est permis de donner mon avis, que j'ai lû quelque part qu'au Parlement de Dijon il y avoit un Chevalier d'honneur & même dans un autre qui avoit été créé a l'*instar* d'icelui ; mais ma memoire me manque aussi-bien que de la maniere dont il fut fait. Comme vous êtes sur les lieux vous pouvez prendre vos mesures, & vous fonder sur des exemples, car les innovations ne sont pas bonnes, même en un lieu où il faut que tout soit nouveau. Les Corps de Ville auront soin de la Police, quand on en aura bâti. Pour de la Monnoie on y en battra tant que l'on voudra, car nous avons des Mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, & d'autres choses, qui faute de nom ne se peuvent dire. Les Comédiens est chose nécessaire : de François, d'Italiens, des Batteleurs, Sauteurs de cordes, & Buveurs d'eau, sans oublier les Marionnettes & joueurs de gobelets; des Chiens dressez à sauter, & des Singes pour montrer aux nôtres ; des Violons, des Trompetes, des Joueurs de

Luth, de Harpe, de Claveſſin, d'Epinette, d'Orgues, de Mandores, de Siſtres ; des Pſalterions, Manicordions, trompes Marines & Trompes de corps pour la chaſſe ; car il eſt bon de joindre les Arts liberaux aux mécaniques : & comme la Muſique eſt un de ceux qui me plaît davantage j'en ai fait le détail, ce que je ne ferai point des autres : des Baladins & bons Danſeurs eſt une dependance, ſurtout qu'ils ſachent la Sarabande à l'Eſpagnole, avec des Caſtagnettes, rien ne me paroiſſant plus agréable dans un ballet que de les voir après les machines. N'oubliez pas un Machiniſte. J'ai vû autrefois à Paris de certaines gens de tout ſexe & conditions qui hantoient les honnêtes gens ; les uns mélancoliques, & les autres gais, habillés differemment des autres, & parlant de même. Parmi ceux-là il y avoit des Rois, des Empereurs des Gens de rien, des Oiſeaux, le Saint-Eſprit même à ce qu'il diſoit ; enfin des perſonnages propres à récréer la compagnie : Comme les Cours ne ſont jamais ſans cela amenez-en pour divertir notre Gouverneur ; le mot qui les ſignifie m'eſt échapé de la memoire ; mais je crois le deſigner aſſez pour me faire entendre : quelque Bouffon qui ſoit demi fait. Je penſe que voilà toutes les choſes que je pouvois imaginer pour peupler un beau & agréable ſéjour, & en rendre la demeure telle. Après

avoir ſongé à ce bien public, je veux ſonger au mien : Je crois qu'il me faudra marier ; mais je ſongerois plutôt à l'alliance qu'à la perſonne de mon Infante ; car étant fille d'un homme tel que je le vas dépeindre, elle ne pourroit être qu'incomparable. Je voudrois donc que mon prétendu beau-pere fut un homme âgé de cinquante-neuf ans, large d'épaules, d'entre deux tailles, blanc comme un cigne, aſſez friſé pour laiſſer à juger aux ſpectateurs qu'il a eu une belle tête, de groſſeur à l'avoir bonne, rouge en viſage, de gros yeux bleus un peu hors de la tête, entre doux & hagards, plus ſouvent l'un que l'autre, puiſque la douceur lui doit être naturelle, & que quand ils ne le ſont pas il faut qu'ils ſe ſentent de ſon humeur martiale, que ſon nez ſoit entre le camard & le pied de marmitte, ſa bouche aſſez commune : enfin à tout prendre qu'il ait bonne mine, & qu'il ſoit bienfait, qu'il ait l'air fin, qu'il faſſe des mines, ſelon les occurences, qui ſignifient beaucoup de choſes. Il me ſemble que je le voi ; ſon eſprit ne ſe peut exprimer ; il parle comme un livre, & à la langue mieux pendue qu'homme du monde : il écrit comme Nerveze ; il eſt un regiſtre vivant de tous les commandemens, ſoit en Guerre ou en Province : il ſçait la fonction de toutes les Charges, & parfaitement bien les formalités de Juſtice, les ſeances, les

rangs des Compagnies souveraines, & surtout leur maniere de siéger. Il a pour ses maître des respects inouïs, une fidélité sans égale, & aussi pour ses amis est le plus ferme & le meilleur homme du monde; il est à naître qu'homme qui vive s'en soit plaint : il rend toujours de bons offices ; sert l'un, oblige l'autre, & n'abuse point du crédit qu'il s'est acquis par son propre mérite, ce qui a fait sur l'esprit de son maître une impression capable d'éblouir par ses rayons tous ses compatriotes d'envie, mais ils ne sont pas assez forts pour la dissiper : je pense que voila un abregé d'un homme bien parfait. J'en ai parlé comme d'un homme vivant ; car puisqu'il sera mon beau-pere il y a quelque apparance qu'il est sous la voute des Cieux, & qu'il n'y a qu'à le connoître. Fasse le Ciel que ce soit plutôt que l'on ne s'imagine, & qu'il lui donne une dignité : si c'étoit le Gouvernement de notre Isle je serois au comble de mes souhaits ; mais il faudroit être Nostradamus pour le connoître maintenant : Mais à propos de Nostradamus, envoyez-nous aussi de ces gens, qui de leurs cabinets se promenent dans la moyenne région de l'air, & qui par les habitudes qu'ils ont avec les Astres fouillent, par la permission des Dieux, dans les plus cachés secrets de nos Rois, même pénétrent jusques dans l'avenir.

*Fin de la Relation de l'Isle Imaginaire.*

# HISTOIRE
DE
# LA PRINCESSE
DE
# PAPHLAGONIE.

# A MADAME
## LA
# MARQUISE
# DE MONGLAT.

*IL eſt difficile de ne ſe pas rendre à vos priéres ayant autant d'amitié que j'en ai pour vous ; & l'amitié que j'ai pour moi-même me fait aiſement tomber dans les panneaux qu'il vous plaît de me tendre. J'avoue ingénument que j'ai beaucoup d'amour propre, & que les louanges que vous m'avez données après la lecture de l'Iſle ont ſçû me plaire ; cela m'oblige à ſatisfaire plus volontiers à la priere que vous me faites d'écrire l'Hiſtoire de la Princeſſe*

*de Paphlagonie, non pas comme elle eſt dans Cyrus ; car d'entreprendre une même choſe que Mademoiſelle Scudery, il ne m'appartient pas ; ce ſeroit donner dans un grand ridicule : & tout grand qu'eſt cet amour propre, ma raiſon eſt ſi dominante ſur lui que je ſuis aſſuré qu'il ne m'aveuglera pas au point de me laiſſer faire de ſi lourdes fautes. Il ne me fera jamais échouer que dans des Iſles inhabitées, & je crois que l'on ne perit point dans des écueils, puiſque ceux qui viennent pour les reconnoître, tirent du peril où l'on s'eſt trouvé, & amènent de quoi en ſortir. Je vous regarde donc comme celle qui me tirera du naufrage, puiſque c'eſt vous qui m'embarquez. Il ſera de cette Hiſtoire comme de ces beautés qui n'ont guerre d'eſprit ; pourvû qu'elles ayent de l'agrément, & qu'elles faſſent des mines,*

*elles ſoutiennent toutes ſortes de converſations ſans parler, & les perſonnes qui les quittent vont diſant que ces mines ſignifient de jolies choſes, & qu'elles en font plus entendre que ſi elles parloient davantage. J'ai la meilleure intention du monde dans cette narration ; mais toutes ces grimaces ne font rien ſur le papier. Je vous prie de ne me prendre point par mes façons, car je n'en fais point; mais de juger de mon Ouvrage par le feu de mon eſprit : où j'aurai manqué à dire tout ce qu'il faudra, dites que les eſprits vifs conçoivent tant de choſes à la fois que cette confuſion de penſées, au lieu de s'exprimer, ſe diſſipe & ſe conſomme en ſoi-même : ſi j'en dis trop vous l'attribuerez auſſi au même feu, qui gagne plus que l'on ne veut, & qui éblouit de ſa trop grande lumiere : enfin on peut trouver de bonnes excuſes à mes fautes,*

*puiſqu'elles partent d'un bon principe, & même dequoi me louer quand on voudra me traiter un peu favorablement. Peut-être direz-vous que je me loue trop moi-même ; mais je ne le trouve pas, puiſqu'à mon gré la vivacité eſt plutôt un défaut dont je m'acc ſe, que je ne la cr is une qualité néceſſaire, quand elle n'eſt pas accompagnée de jugement.*

# HISTOIRE
## DE
# LA PRINCESSE
## DE
# PAPHLAGONIE.

LORSQUE les Perſes vinrent dans la Paphlagonie, & que Cyrus s'en rendit le maître, tout le pays eut de la terreur & de l'effroi, des Conquêtes d'un ſi grand Capitaine, ſi honnête homme, & ſi bien fait. La Reine de Paphlagonie craignit que les charmes de ce Conquérant * n'en donnaſſent dans la vue de ſa fille, ou qu'il ne reſſentit lui-même les charmes de la Princeſſe ; & comme ce n'étoit point des intérêts de leurs Etats que l'union de ces deux maiſons, la

* Voyez la Clef de cette Hiſtoire, & dans les Anecdotes Sécretes.

bonne femme de Paphlagonie envoya la Princeſſe ſa fille chez la Reine de Miſnie ſa tante. La jeune Princeſſe étoit née avec beaucoup d'eſprit & de beauté ; elle étoit fort aimée de ſa mere, & elle l'avoit été encore davantage de ſon pere, de qui elle tenoit la vivacité d'eſprit, & l'agrément qu'elle avoit en toutes choſes, ce qui redoubloit ſa tendreſſe pour elle par cette reſſemblance. Ce Prince avoit été un des plus braves & des plus galans hommes de ſon tems, & l'on peut dire que s'il avoit vêcu, les Perſes ne ſeroient pas entrés dans ſon pays, ou du moins n'y auroient pas fait de ſi grands progrès, & aſſûrement il eſt mort trop tôt pour le bien de ſes Etats. Cette jeune Princeſſe, dont l'enfance avoit été chérie par ce Prince, avoit encore cultivé les commencemens de ſes belles lumieres dans ſa Cour, qui étoit auſſi grande, auſſi agréable, & pleine d'auſſi honnêtes gens qu'aucune de tous les Princes ſes voiſins : mais cette Cour devint une ſolitude par ſa mort, & ce lieu reſſembloit plutôt à un Couvent par la vie que l'on y menoit qu'à la Cour d'une grande Princeſſe, ce qui donnoit beaucoup d'ennui à ſa fille, qui s'adonnoit à toute ſorte de lecture ; car c'étoit un eſprit à qui il falloit donner toujours de l'occupation : elle apprit toutes les Langues qui

étoient à la mode du tems, & convenable aux perſonnes de ſon ſexe : & pendant que ſa mere étoit dans les Temples aux pieds des Autels, adreſſant ſes prieres aux Dieux pour la conſervation de ſes Etats, notre jeune Princeſſe tâchoit de ſe rendre digne de les gouverner. Comme elle arriva chez la Princeſſe de Miſnie on admira cette jeune merveille, & tout le monde en étoit charmé. On ne comprenoit pas comment elle s'étoit pû faire au point qu'elle étoit dans la ſolitude où ſa mere la faiſoit vivre, ce qui faiſoit d'autant plus admirer la beauté de ſon naturel ; mais ce que l'on y remarqua ſurtout fut un grand éloignement pour la galanterie, quoi qu'elle aimât les eſprits galans, & qu'elle eut une délicateſſe admirable à en faire le diſcernement. Un jour un Cavalier, en lui racontant une Hiſtoire, nomma l'Amour ; à l'inſtant il lui vint un vermillon aux joues beaucoup plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire, ce qui fit remarquer à la compagnie que le Chevalier avoit dit quelque choſe qui avoit bleſſé ſa pudeur : il s'arrêta tout court (car le reſpect l'interdit juſqu'à lui faire perdre la parole) & elle remédia à cela de la maniere du monde la plus ingénieuſe, & la plus nouvelle ; elle reprit le diſcours en lui diſant : Hé bien, l'autre qu'a-t'il fait ? ne voulant point nom-

mer l'amour, pour lui apprendre à ſe faire entendre ſans prononcer une choſe qui lui déplaiſoit ; de ſorte que depuis on ne parla plus que de l'*autre*, & l'Amour fut banni des converſations de la Princeſſe, auſſi-bien que de ſon cœur.

Rien ne reſſemble mieux à Paris que la Ville où demeuroit la Reine de Miſnie, & rien n'étoit plus ſemblable à la place Royale qu'une place où étoit ſon Palais ; c'eſt pourquoi après cette comparaiſon il ſeroit inutile d'en faire la deſcription : mais il n'eſt pas ainſi de ſa perſonne, car on ne la peut comparer qu'à elle-même. C'étoit une femme grande, de belle taille & de bonne mine ; ſa beauté étoit journaliere par ſes indiſpoſitions qui en diminuoient un peu l'éclat : elle avoit un air diſtrait & rêveur, qui lui donnoit une élévation dans les yeux, & qui faiſoit croire qu'elle mépriſoit ceux qu'elle regardoit ; mais ſa civilité & ſa bonté racommodoient en un moment de converſation ce que les diſtractions pouvoient avoir gâté par cet air mépriſant. Elle avoit de l'eſprit infiniment, un eſprit capable, inſtruit, connoiſſant & extraordinaire en toutes choſes. Il falloit avoir une grande politeſſe pour être de ſa Cour : car tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de tout ſexe s'y rendoient de tous côtés : mais quelque bonté qu'elle eut pour

excuſer

excuſer les défauts des perſonnes qui venoient pour y apprendre, ſes Courtiſans moins charitables qu'elle n'avoient pas la même indulgence, & ainſi la crainte en banniſſoit le ridicule. Elle ne vivoit point comme le reſte des mortels, & elle ne s'abaiſſoit pas à cette regle où l'uſage aſſujettit les gens du commun à ſe regler ſelon les horloges ; elles étoient défendues dans tous ſes Etats, & on eut reputé pour inſenſé un homme ou une femme qui ſe fuſſent aſſervis à un coup de cloche : on croyoit en ce pays-là que cela choquoit tout-à-fait le bon ſens, parce que d'ordinaire on regle les cadrans ſur le Soleil, & c'étoit l'ennemi mortel de la Princeſſe. Elle avoit coûtume de dire pour s'excuſer qu'elle craignoit la chaleur, & que dès que les rayons de cet aſtre entroient dans ſa Chambre, elle ſe mouroit, elle s'évanouiſſoit ; mais pour moi je crois que l'averſion en étoit réciproque, & que ſi le feu de l'eſprit de la Princeſſe, & celui de ſes yeux ſe fuſſent rencontrez avec celui du Soleil, ils euſſent fait un tel incendie, que le genre humain en eut ſouffert : peut-être croyoit-elle que ce devoit être par-là que devoit commencer le Déluge de feu, qui viendra à la fin du monde. Peut-être auſſi notre Princeſſe qui étoit très-éclairée en toutes ſciences pénétroit-elle dans l'avenir

par l'Aſtrologie ; & par ce moyen connoiſſant le mal qu'elle craignoit de cauſer, elle l'éloignoit autant qu'il lui étoit poſſible : ſans doute c'étoit la raiſon qui faiſoit qu'elle ne ſortoit jamais en plein midi, qu'elle ne ſe levoit qu'au coucher du Soleil, & qu'elle ne ſe couchoit qu'à ſon lever. Elle craignoit extrêmement la mort par cette raiſon encore, à ce qu'elle diſoit, qu'elle vouloit alonger le monde tant qu'elle pourroit : & aſſûrement quand elle n'auroit pas eu ce ſentiment par elle-même, elle l'auroit eu par la communication de la Princeſſe Parthenie ſon amie intime, qui avoit des frayeurs de la mort au de-là de l'imagination ; il n'y avoit point d'heures où elles ne conferaſſent des moyens de s'empêcher de mourir, & de l'art de ſe rendre immortelles. Leurs Conferences ne ſe faiſoient pas comme celles des autres ; la crainte de reſpirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'apprehenſion que le vent ne fut trop ſec, ou trop humide, une imagination enfin que le tems ne fut auſſi temperé qu'elles le jugeoient néceſſaire pour la conſervation de leur ſanté, étoit cauſe qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On ſeroit trop heureux ſi on pouvoit trouver de ces billets, & en faire un Recueil, je ſuis aſſûré que l'on y trouveroit des préceptes pour le regime de vivre, des pré-

cautions jusques au tems propre à faire des remédès, & des remédes même dont Hipocrate & Galien n'ont jamais entendu parler avec toute leur science ; ce seroit une chose fort utile au public, & dont les Facultés de Paris & de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs Lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manieres ; car c'étoient des Princesses qui n'avoient rien de mortel que la connoissance de l'être dans leurs écrits ; on apprendroit toute la politesse du style, & la plus délicate maniere de parler sur toutes choses. Il n'y a rien dont elles n'aient eu connoissance : elles ont sçu les affaires de tous les Etats du monde, par la participation qu'elles y ont eu de toutes les intrigues des particuliers, soit de galanterie ou d'autres choses où leurs avis ont été nécessaires, tantôt pour appaiser les brouilleries, & les querelles, tantôt pour les faire naître selon les avantages que leurs amies en pouvoient tirer : enfin c'étoient des personnes par les mains desquelles le secret de tout le monde avoit à passer. La Princesse Parthenie avoit le goût aussi délicat que l'esprit : rien n'égaloit la magnificence des Festins qu'elle faisoit ; tous les mets en étoient exquis, & sa propreté a été au-delà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'est de leur tems que l'écriture a été mise en usage :

auparavant on n'écrivoit que les Contrats de mariage, & des Lettres il ne s'en entendoit point parler ; ainſi nous leur avons l'obligation d'une choſe ſi commode pour le commerce. Cyrus vint en Miſnie & s'adonna à rendre viſite très-ſoigneuſement à la Reine de cette contrée ; la Princeſſe de Paphlagonie qui étoit avec elle ne lui déplut point, il aimoit fort ſa converſation. Comme ce Prince étoit fort jeune, & fort enjoué, un ſoir il vint chez la Princeſſe habillé en femme ; car de ce tems-là on s'habilloit en maſque auſſi bien qu'en celui-ci. Sous cet habit trompeur il embraſſa la Princeſſe de Paphlagonie ; & ſe jouant avec elle comme auroit pû faire quelqu'autre Princeſſe, puis il ſe démaſqua ; elle en demeura tranſie à un tel point qu'elle en penſa mourir, & Cyrus eut toutes les peines du monde à obtenir pardon d'une liberté en laquelle il n'avoit point crû manquer au reſpect qu'il lui devoit : elle lui reprocha en colere que c'étoit des jeux qu'il apprenoit chez la Reine Gelatille : il eſt bon d'expliquer qui étoit cette Reine. Gelatille étoit une veuve, qui depuis la mort de ſon mari étoit venue habiter la Ville de Moriſate, c'eſt le nom de la Capitale de Miſnie. Comme le Royaume de cette veuve étoit dans un pays ſi éloigné & ſi barbare qu'elle n'avoit vû le monde, elle le cherchoit avec

empreſſement ; & pour en être plus proche, par la permiſſion de la Reine, elle logeoit dans un coin de la place du Palais. C'étoit une jeune femme de la plus agréable taille du monde : elle avoit de beaux yeux & un beau tein ; mais elle étoit fort maigre, & elle avoit un air fort étourdi, qui faiſoit juger, auſſi bien que ſa conduite, de ſon peu de jugement. Tout ce qu'il y avoit de jeuneſſe à la Cour ne bougeoit de chez elle depuis le matin juſques au ſoir : on y vivoit ſans reſpect, dînant & ſoupant avec elle quand il y avoit dequoi ; car bien qu'elle ne fut pas dans une grande opulence, elle en avoit aſſez pour maintenir ſa dignité. Sans ſon déreglement, qui faiſoit que tout alloit chez elle dans un grand deſordre, elle conſervoit néanmoins ſa majeſté dans ſon train ; & entre ſes principaux Officiers elle avoit un Chancelier qui étoit une auſſi bonne tête qu'elle. Comme elle faiſoit ſa Cour chez la Princeſſe tous ſes Courtiſans ſuivoient ſon exemple, & le Chancelier devint amoureux de la Princeſſe de Paphlagonie à un tel point, qu'il s'en rendit le jouet de tout le monde, tant il parut ridicule. Un jour on le trouva devant la porte de la Princeſſe poignardé, mais de telle maniere qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort ; il tenoit dans ſa main une eſpece de Manifeſte pour juſtifier l'ho-

micide de ſoi-même, par ſa cauſe : & comme cette folie lui avoit encore aſſez laiſſé de ſens pour reſpecter la Princeſſe, ce Manifeſte étoit écrit en Grec, afin que tous ceux qui le lui expliqueroient le fiſſent d'une maniere moins paſſionnée qu'il n'eut fait lui-même, ſçachant bien que les termes tendres & amoureux lui déplaiſoient ; mais il lui étoit difficile de s'expliquer autrement : enfin il lui vouloit plaire en tout. La Reine de Miſnie eut ſoin de le faire emporter à ſon logis, & donna charge qu'on tâchât de le guerir. Cette avanture fit fort rire toute la Cour ; & Cyrus ſe ſervit bien de ce ſujet pour faire la guerre à la Princeſſe de Paphlagonie. Elle en rougiſſoit comme ſi c'eût été Cyrus qui ſe fut poignardé pour elle : je crois que maintenant ceux qui voyagent en ce pays-là en entendent encore parler. Vous remarquerez ce que c'étoit que l'étoile de la Reine Gelatille ; on ne parloit que d'elle & des ſiens, il n'y avoit jour qu'il n'arrivât quelqu'avanture chez elle, ou pour elle, dont toutefois pas une n'étoit héroique. Un certain Chevalier jeune & étourdi comme elle, en devint amoureux ; aſſûrement cela ſe pouvoit, car elle avoit beaucoup de choſes aimables parmi tout ce que j'en ai dit : Ce Chevalier ne lui déplut point. Un Prince de ſes couſins, qui lui étoit obligé de ſa for-

tune, prenant grand intérêt à la conservation de la sienne, fit son possible pour lui faire connoître l'inégalité qu'il y avoit de lui à elle, dans la crainte qu'elle ne l'épousât : je ne sçai si elle le redit au Chevalier, ou s'il l'apprit d'ailleurs. Le Chevalier l'envoya appeller, & lui donna rendez-vous sur le rempart de la Ville où le Prince se rendit. C'étoit en hyver. Comme le Chevalier arriva, d'abord il s'excusa de son retardement sur quelqu'indisposition ; ensuite il lui dit que le feu de son amour avoit tellement éteint la chaleur naturelle qu'il ne se pouvoit aider ni de ses pieds ni de ses mains, qu'il falloit qu'il s'allât chauffer devant que de se battre ; l'autre qui ne passoit pas pour le plus grand héros de ce tems, le contrefit fort à l'égard du Chevalier, il le menaça, il lui dit plusieurs paroles outrageantes, & il s'en alla rendre compte de son démêlé à la Reine, qui depuis fut degoûtée de son Amant. Cette Avanture fit oublier celle du Chancelier, qui se guérit de ses blessures.

Dans ce tems-là il vint en cette Cour un Prince Italien très-beau & très-bien fait. Après avoir rendu ses premiers devoirs à la Reine de Misnie il s'alla échouer comme les autres chez la Reine Gelatille ; il en devint amoureux : ce qui donna beaucoup de divertissement au public, car les Italiens étant

fort galans, il n'y avoit jour qu'il ne fit voir choſe nouvelle : on couroit la bague, les têtes & le faquin ; on faiſoit des carouſels ; il donnoit mille ſérénades, & toujours de differentes manieres. La Princeſſe de Paphlagonie regardoit ces divertiſſemens avec plaiſir, ſongeant avec une ſatisfaction intérieure combien elle étoit heureuſe de voir cela pour une autre, puiſqu'elle auroit été au deſeſpoir ſi on en avoit autant fait pour elle, ayant une vraye horreur pour les amans. Pour la Reine de Miſnie, le récit de toutes ces choſes la divertiſſoit, & le plaiſir d'en parler avec Parthenie (dans ſes lettres s'entend) ; car le moindre zéphir qu'elle eut ſenti à la fenêtre elle l'eut trouvé une tempête, ou un grand orage. Ce Prince fit venir des Comédiens de ſon pays, qui repréſentoient les plus belles Piéces du monde, en muſique, & avec des machines, dont on n'avoit point encore vû de pareilles. Il avoit infiniment de l'eſprit : il étoit adroit à toutes ſortes d'exercices : il écrivoit bien, ſe connoiſſoit en Vers & en faiſoit de fort agréables : il n'y avoit paſſion qu'il n'eut eues avant celle de l'amour, il ſembloit que c'eût été pour s'y rendre plus propre, & pour ſe mieux faire aimer que cela étoit arrivé ainſi ; car il avoit aimé toutes ſortes de danſes, toutes les courſes dont j'ai parlé,

tous les jeux d'exercice, ceux des cartes & des dez, même je penſe que cela avoit été juſqu'aux jeux de la Merele, de la Poule & du Renard, tant il portoit loin les choſes ; pour la Poëſie il en avoit été fou auſſi bien que de tous les vieux Livres : il n'ignoroit pas une Langue : il avoit aimé la peinture, & il avoit la connoiſſance des tableaux, celle des fleurs, des plantes, & des médailles, même des papillons & des coquilles. Il connoiſſoit la Sculpture : il avoit aimé les bâtimens, les jardinages & les fontaines : il avoit eu la curioſité des meubles, & des pierreries, & toutes ces choſes avoient ſuccedé les unes aux autres quand l'amour pour la Reine Gelatille vint à ſon tour. Il n'y avoit que l'Aſtrologie dont il n'avoit point eu de connoiſſance, & ſa fortune le fit aſſez connoître ; car s'il eut connu l'avenir il auroit évité toutes les diſgraces qui lui ſont arrivées. Gelatille l'aimoit extrêmement, & cela eſt facile à croire, puiſque par deſſus toutes ces bonnes qualités, il avoit celle de la nouveauté, ce qui n'étoit pas peu de choſe pour elle. Leurs amours durerent longtems, & cette longueur les diminua. Ils entrerent en jalouſie l'un de l'autre à un tel point qu'ils ſe querellerent ſouvent, & même je ne ſçai s'ils ne s'étoient point battus ; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne ſe

mariaſſent enſemble ſans s'aimer, car pour lors l'amour étoit tout paſſé. Elle s'en alla demeurer au pays de ſon mari, ce qui fâcha fort toute la jeuneſſe de cette Cour; les plaiſirs finirent quaſi en même tems. Cyrus pourſuivit ſes Conquêtes; & le Roi de Miſnie s'étant attaché à ſes intérêts auſſi bien que le Prince Italien, ils le ſuivirent. L'Hiſtoire de Perſe fait aſſez mention de ſes Conquêtes, & du progrés de ſes Armes, ſans que j'en parle; c'eſt pourquoi je demeurerai toujours à nos Dames. La Princeſſe Parthenie s'éloigna de la Cour, & s'en alla demeurer parmi un nombre de Vierges qui s'étoient retirées pour ſervir les Dieux; c'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un Monaſtere; là elle converſoit quand elle vouloit avec ſes Dames, & quand elle vouloit auſſi elle voyoit ſes amies. Pendant le voyage du Roi de Miſnie, la Reine ſa femme alloit quelquefois ſe retirer avec elle, dont la Princeſſe de Paphlagonie étoit au deſeſpoir, n'y ayant jamais eu une vertu ſi libertine que la ſienne: la cloîture lui étoit inſupportable, auſſi bien que le ſilence: jamais perſonne n'aima tant à parler qu'elle, auſſi s'en aquitoit-elle admirablement bien. La Reine de Miſnie étoit fort éloignée de la devotion, & ainſi elle ne confirmoit pas la Princeſſe Parthenie dans la réſolution qu'elle avoit priſe de devenir devote. Je dis-

de le devenir, car je sçûs qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée; esperant cet effet du bon exemple, assûrement le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentimens; c'étoit une societé de personnes d'une vertu, & d'un mérite tout extraordinaire, qui causoit même de l'envie aux gens du siécle, parce qu'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui composoient cette Assemblée. Un grand mérite ne s'aquerant pas pour le vouloir aquerir, & la vertu étant un effet de la Grace, ne l'a pas qui veut.

Le Prince Italien fut tué dans les Guerres de Cyrus, ce qui causa beaucoup de douleur à la Reine Gelatille : quoique l'on ne doive pas attendre beaucoup de tendresse d'une personne de son humeur, elle en eut beaucoup dans les premiers momens. Elle se retira en Italie dans les Etats de son mari : ce fut-là qu'elle prit amitié pour une certaine marchande qui avoit épousé par amour un Soldat estropié de la garnison d'une des places de son mari. Cette femme avoit eu quelque beauté étant jeune : cela se peut croire aisément par ceux qui auront ouï dire que le Diable même étoit beau dans sa jeunesse. Cette Créature plaisoit par sa gentillesse; car il me semble que le mot de beauté ou d'agrément seroit profané pour elle. Cette-

gentille Dame danſoit, & chantoit bien ; elle jouoit du Luth : elle avoit enfin force qualités qui la faiſoient ſouffrir dans les bonnes maiſons, même chez les plus grands. Elle s'amouracha de ce pauvre Soldat, parce qu'il étoit jeune, & qu'il avoit de l'eſprit ; elle en avoit auſſi, mais ſon eſprit étoit peu délicat, & ſans lumieres ; & elle étoit encore aveuglée de la paſſion qu'elle avoit pour lui, qui l'empêchoit de remarquer combien ſon Amant avoit l'eſprit de travers. Cette inclination ſe fit en un Village où il étoit allé prendre l'air pour ſe remettre de la bleſſure dont il étoit eſtropié. Pour elle, elle étoit à la maiſon des champs de ſon pere, qui eut cette amour déſagréable, & qui défendit ſa maiſon au Soldat ; même elle n'oſoit plus aller danſer ſous l'orme, ce qu'elle aimoit fort. Comme ils virent cela, ils firent ce qui s'appelle un trou à la nuit, ils s'en allerent, & depuis ils ne bougerent de chez la Reine Gelatille. Le mari ſe fit Soldat dans le Château où demeuroit cette Princeſſe, qui prit ſa femme en ſi grande amitié, que fermant les yeux à ſa naiſſance, elle la fit la principale perſonne de ſa Cour : elle l'habilla en femme de qualité, ce qui la déguiſa fort ; cet habit étoit ſi oppoſé à ſon air qu'elle en étoit encore plus mal. Cette femme changea tellement l'humeur de Gela-

tille que l'on ne la connoiſſoit plus ; & d'un autre côté l'amour qu'elle avoit eu pour ſon mari ſe tourna en une ſi grande haîne, qu'elle ne le pouvoit plus ſouffrir : cependant le Chevalier dont j'ai parlé, ne ſçachant où donner de la tête en ſon pays, ſe fit Bandi ; il courut long-tems ſur la Mer, & fit toutes ſortes de métiers ; enfin ſçachant que le mari de Gelatille étoit mort, il l'alla trouver en Italie ; & comme

*Une flamme mal éteinte*
*Eſt facile à rallumer.*

la Dame dont je n'ai pû trouver le nom, non plus que celui de ſon mari dans tous les livres où j'ai vû cette Hiſtoire, ni même de quel pays ils étoient, tant ils ont été peu remarquables, certe femme, dis-je, obligea la pauvre Gelatille à épouſer le Chevalier, & à s'en aller errante ſur les mers avec lui, par le ſeul intérêt que par ce moyen elle quitteroit ce Soldat qui lui étoit devenu un mari inſuportable. Jugez quel trait c'étoit faire à une maîtreſſe qui l'aimoit comme ſon amie, & qu'elle pitié on doit avoir de la pauvre Gelatille. Pour moi j'avoue qu'elle m'en fait beaucoup, & qu'encore que l'on ne s'affectione point aux perſonnes que l'on n'a jamais connues, je ne ſonge point à cette

Hiſtoire ſans ſentir pour elle de la compaſſion, au lieu que je ſens un ſi grand mépris pour l'autre, que même cela iroit aiſément à l'averſion, tant je trouve dans ſon procedé de ſentimens bas, & de marques d'une méchante ame, & d'un cœur peu reconnoiſſant. La Princeſſe de Paphlagonie voyant qu'il n'y avoit plus de guerre dans ſes Etats, & que ſa mere étoit morte, ſe crut obligée de s'en retourner : elle devint Reine, quoique nous l'appellions toujours Princeſſe, & on la vint querir avec un équipage auſſi pompeux que l'on en ait jamais vû en Paphlagonie. Je crois, ſelon ce que j'en ſçai, que ceux qui la venoient querir étoient vêtus à peu près comme les Polonois lorſqu'ils vinrent querir leur Reine. Ce qu'on y remarquoit de particulier c'étoit une certaine Caléche doublée d'un brocard d'or, argent & bleu, & attelée de ſix Cerfs pies : La Princeſſe qui avoit toujours été nourrie à craindre le chaud & le froid par la Reine de Miſnie, s'écria : *Seigneur Dieu ! me veut-on faire mourir, de m'envoyer une telle voiture ? il vaudroit autant que j'allaſſe à cheval ;* ce qui étoit une action fort redoutable pour elle. A l'inſtant on lui fit voir une Litiere de criſtal de roche, ce qui la ſatisfit fort. Les adieux de la Reine ſa tante & d'elle furent *du dernier tendre.* Pour moi je m'imagine que ſa tante

lui dit : *Ah petite ! ah mignone ! le moyen de vous quitter ; mais au moins on vous écrira. Il faudra songer pour se mettre l'esprit en repos, que nous sommes enrhumees toutes deux : que vous êtes là-haut dans votre lit, & moi dans le mien :* & je m'imagine encore que la Princesse lui répondoit : *En effet il faut bien croire cela, Madame ; car autrement on seroit au désespoir:* Elle partit, & elle fut reçue dans ses Etats avec des applaudissemens nonpareils ; on ne peut point nombrer les troupes qui étoient sous les armes, ni la quantité de chars qui vinrent au-devant d'elle. On m'a promis de me faire voir un Livre où sont tous les Vers que l'on fit pour elle, & les devises qui étoient par-tout. Un de ses Serviteurs les recueillit, & les augmenta de quelques Epigrammes, ayant un talent particulier pour cela. Un des beaux esprits de ce tems, & qui est de l'Académie les a traduits. Rien n'étoit égal à la joie de ses Peuples, ni à sa prosperité. Elle dormoit quinze heures, & ne donnoit ses Audiences qu'aux flambeaux ; sa chambre & un grand nombre d'autres que l'on passoit pour y arriver étoient éclairées de mille lustres plus beaux, ce que je crois, que ceux que nous voyons maintenant. Elle ne vivoit que de consommez, ne mangeoit que des ortolans, & d'autres viandes, de cette délicatesse, & beau-

coup de confitures, car elle les aimoit fort : elle étoit toujours couchée ſur un lit de repos, d'où elle ne levoit ſa tête, qui étoit ſur mille petits oreillers, pour perſonne : elle ne ſortoit point : dès que l'on l'importunoit elle faiſoit ſortir le monde, & envoyoit querir qui il lui plaiſoit : mais hélas ! il lui ſurvint un embarras qui lui cauſa bien du chagrin. Le Chevalier étant couru par d'autres Bandis qui étoient les plus forts, fut obligé de s'échouer dans un port de Paphlagonie, où ayant pris terre avec ſa troupe, ils s'informerent de ce qui s'y paſſoit, & de la Reine ; on leur conta la vénération qu'on avoit pour elle. Cette maudite créature, que nous n'avons point nommée, mais qui ne ſera que trop remarquable par ſes méchanſſetez, dit qu'il falloit troubler ſes Etats, & en profiter ; & s'adreſſant à ſa troupe : *Laiſſez moi faire*, s'écria-t'elle. Compoſant des Placards contre la Princeſſe, elle les envoya afficher par tout. La Princeſſe qui eſt fort prompte, & qui n'aime pas qu'on lui manque de reſpect, fit châtier quelques-uns de ceux qui s'en trouverent ſaiſis, quoiqu'ils n'en fuſſent pas coupables ; & comme elle vit que l'inſolence continuoit, elle continua les châtimens de même. Cela ſoûleva les eſprits, & il ſe fit quelque maniere de révolte. Le Bandi & ſa ſuite ſe mirent

mirent à la tête des Rebelles : & ces troubles durerent quelque tems, pendant que la Princeſſe envoya demander du ſecours à ſes Alliés. Il y avoit long-tems que les Amazones deſiroient de s'allier avec elle, & même il y avoit un Ambaſſadeur de la part de leur Reine, à qui elle accorda ce qu'il demandoit il y avoit long-tems. La Reine des Amazones vint avec des Troupes fort leſtes & fort aguerries ; elle tailla en pieces tous ces Révoltés ; chaſſa les Conjurés hors de la Paphlagonie, & notre Princeſſe demeura ſur ſon Trône triomphante de tous ſes Ennemis. Le Bandi & ſa troupe s'embarquerent, & continuerent leur train ordinaire. Comme c'étoit des gens qui ne reſpiroient que feu & flamme, & qui ne pouvoient demeurer en un lieu où regnoit la paix, ils apprirent qu'en Thrace il y avoit de grands troubles : Ils jugerent que c'étoit un parti à prendre pour eux ; ils ſe rembarquent, & ils y parvinrent : mais incontinent après leur arrivée la paix ſe fit, ce qui les embaraſſa extrêmement ; néanmoins ils n'y furent pas long-tems qu'ils y trouverent un emploi digne d'eux. Il y avoit là une maniére de Miniſtre de ce Roi de Thrace qui avoit fait ſa fortune dans les derniers troubles, & qui étoit bien aiſe de donner des marques de ſon élevation en toutes choſes : même, pour imi-

ter les Souverains, il ſe faiſoit bâtir un Serail ; & comme d'ordinaire ces lieux-là ſont remplis d'Eſclaves de toutes nations il jugea qu'il étoit bon de les faire gouverner par des gens qui euſſent quelque politeſſe. Il entendit parler de ces Etrangers nouvellement arrivés : & les jugeant propres à le ſervir, il les envoya querir & leur communiqua ſon deſſein. Ils accepterent cette commiſſion avec la plus grande joie du monde, ne ſçachant plus où donner de la tête ; & on leur donna le gouvernement de ce Serail. Cet emploi nous paroît une choſe bien odieuſe ; mais en un pay où l'on ne connoiſſoit point le Chriſtianiſme, & où la coûtume étoit d'avoir quantité de femmes, cela étoit une choſe ordinaire. Il faut pourtant avouer que c'étoit une étrange reduction, après avoir commandé dans un grand Etat comme Gelatille, de Reine ſe voir reduite à ſervir des perſonnes ſi inferieures Quand cette nouvelle vint à la Princeſſe de Paphlagonie elle en fut fort étonnée. Quelque ſujet qu'elle eut de ne pas aimer ces gens-là, elle eut pitié du Bandi, & de la Reine, de s'être laiſſez entraîner à une ſi abiecte condition, par les mauvais conſeils de la créature qui les avoit ainſi perdus. Cette malicieuſe femme n'y trouva pas ſon compte elle-même : après avoir jetté la Reine dans cet abîme,

elle commença à ſe vouloir ſéparer d'elle : elle la voyoit quelquefois ; mais elle alloit blamant la conduite qu'elle lui avoit inſpirée. C'eſt proprement comme mettre les gens dans un bourbier, & les y laiſſer. Depuis pour ſe faire une autre ſocieté, cette femme s'attacha à une caballe de Thraciennes qui demeuroient auparavant ſur la frontiere ; enſorte que la derniere guerre avoit pillé leurs biens, & les avoit chaſſées de leurs maiſons. Ces Dames de campagne avoient de l'eſprit ; mais l'âge, & leurs déplaiſirs avoient tout-à-fait terni ce que la nature leur avoit donné de beauté, dont elles étoient bien fâchées, ne ſçachant par où ſe faire valoir. Elles avoient quelque choſe d'agréable dans la converſation : car elles étoient fort railleuſes, & cela plaît quelquefois. De ſorte qu'elles attiroient du monde chez elles, ſe faiſant aimer de peu, & haïr de beaucoup : voilà la maniére dont elles ſe firent connoître Elles avoient de la vertu ; mais elles croyoient qu'il n'appartenoit pas aux autres d'en avoir, & elles mépriſoient toutes celles qui en avoient, leur imaginant des défauts, ſi elles n'en avoient pas, ou les exagerant pour peu qu'elles en euſſent : enfin elles critiquoient tout le monde, & on leur rendoit la pareille. La Dame ſans nom commença à rénier Gelatille, & à blâ-

mer ſes deſſeins, auſi-bien que ces autres Dames avec qui elle s'étoit aſſociée ; mais pourtant le beſoin qu'elles eurent du Miniſtre fut cauſe qu'elles la viſiterent, non pas dans le Serail, car bien qu'elle en prit le ſoin, elle n'y demeuroit pas. Quand on diſoit à ces Dames qu'elles hantoient des perſonnes moins auſtéres qu'elles, elles s'en défendoient fort, ayant pour coup ſûr de chercher leur conte, & puis de ſe mocquer des perſonnes qui le leur faiſoient trouver. Elles s'aviſerent de faire des railleries de la Princeſſe de Paphlagonie. Rien n'eſt plus éloigné des belles ames que d'envier la proſperité des autres, & quelquefois en cherchant le foible de ſes ennemis, on montre le ſien. Elles en firent de même ; car elles ne purent trouver de foibleſſe en la Princeſſe, & ne firent que montrer leur mauvaiſe volonté, & l'envie ſecrette qu'elles avoient de ſa bonne fortune. Elles porterent Gelatille à retourner lui faire la guerre, & à mettre le Miniſtre dans ſes intérêts pour fournir aux frais de la guerre. Il l'entreprit volontiers, comme il a de coûtume de faire toutes les choſes d'éclat : mais leur deſſein ayant été divulgué, le bruit en vint juſqu'à la Reine des Amazones, qui en donna avis à la Princeſſe de Paphlagonie. Elle lui manda qu'elle ne ſe mit point en peine ; qu'elle la tireroit

de cette affaire, auſſi-bien que de l'autre ; qu'il étoit au-deſſous d'elle de demeurer ſur la défenſive avec des perſonnes ſi inégales ; qu'elle y donneroit reméde dans le principe de ſes mauvais deſſeins, & en empêcheroit le progrès de hauteur & d'autorité. La redoutable Amazone envoya un Ambaſſadeur au Roi de Thrace pour lui faire des plaintes de ſon Miniſtre, & de Gelatille. Cette généreuſe Reine, & le Roi de Thrace avoient liaiſon enſemble, leur Traité de Paix & d'Alliance ayant été renouvellé depuis peu. Le Roi envoya querir le perſonnage, & lui faiſant la réprimande qu'il méritoit, lui ordonna de s'en aller trouver la Reine des Amazones pour la ſatisfaire ſur toutes les choſes en quoi il auroit pû manquer envers la Princeſſe de Paphlagonie, laquelle par ce moyen eut la ſatisfaction que la Reine des Amazones lui avoit fait eſperer. Gelatille & les autres voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, voulurent avoir recours à la miſericorde de la Princeſſe de Paphlagonie ; & pour cela employerent la Princeſſe Aminte, amie particuliére de notre héroïne. Aminte partit de Thrace, elle arriva en Paphlagonie, ce qui donna beaucoup de joie à la Princeſſe, qui la reçut avec tout l'accueil imaginable : elle la regala de tous les plaiſirs qui ſe peuvent imaginer. Elle

crut bien qu'Aminte avoit quelque propoſition à lui faire : car cette Princeſſe avoit un eſprit de pacification & portoit la paix par tout où elle alloit. C'étoit une perſonne aimable & aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bi n, & qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pû. Elle avoit des charmes dans l'eſprit qui ſe faiſoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne ſe peuvent exprimer. Jamais perſonne n'a mieux ſçû qu'elle, conſerver l'affection de ceux qui étoient le plus mal enſemble, ni être ſi bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien ſans elle : Les maiſons qu'elle ne vouloit pas honorer de ſes viſites étoient déſertes & decriées : enfin ſon approbation ſeule faiſoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes ; & pour bien debuter dans le monde, il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle. C'eſt une choſe qui ſemblera difficile à croire ; ( mais je l'ai ſçû de fort bonne part : ) elle étoit fille de la Déeſſe d'Athenes qui vivoit en ce tems-là, & qui fut adorée dès ſon vivant. Cette Deïté étoit ſi honnête, ſi ſçavante, & ſi ſage, que c'eſt ſans doute ce qui a donné ſujet à la Fable de dire, qu'elle étoit née de la tête de Jupiter, & qu'elle avoit toujours été fille. Toute réverée qu'elle étoit, elle s'humaniſoit quel-

quefois : elle écoutoit les prieres, & les vœux d'un chacun, & y répondoit à toute heure ſans diſtinction de la qualité, mais bien de la vertu, & ſouvent ſans qu'elle en fut requiſe. Lorſque des perſonnes profanes ont eu la témerité d'entrer dans ſon Temple, elle les en a chaſſés avec toutes les fulminations dignes d'un tel Sacrilege, & leur a donné toutes les maledictions qu'elle jugeoit à propos, pour tâcher de corriger la perverſité de leur naturel par la crainte, puiſqu'à ſa vûe ils ne s'étoient point rendus à ſa douceur ; jamais il n'y en eut de pareille : Pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à Athènes pour la voir, ſi cela ſe pouvoit encore ; car je me perſuade que j'aurois grande ſatisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le Soleil ne pénetre point, & d'où la lumiére n'eſt pas tout-à-fait bannie. Cet Antre eſt entouré de grands vaſes de criſtal pleins des plus belles fleurs du Printems, qui durent toujours dans les jardins qui ſont auprès de ſon Temple, pour lui produire ce qui lui eſt agréable : Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les perſonnes qu'elle aime ; ſes regards ſur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore force livres ſur des tablettes qui ſont dans cette Grotte ; on peut juger qu'ils ne traitent de

rien de commun. On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confuſion lui déplaiſant, & le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'eſt d'ordinaire éclatante que dans ſon courroux, lorſqu'elle lance les tonnerres ; celle-ci n'en a jamais, c'eſt la douceur même. La devotion que j'ai pour elle fait que je m'écarte un peu de mon ſujet pour en parler ; mais je ſuis aſſûrée que je n'ennuyerai point le Lecteur en parlant d'une choſe ſi adorable.

La divine Aminte ſa fille, après avoir été quelques jours en Paphlagonie, ne manqua point de parler à la Princeſſe du ſujet qui l'amenoit. La Princeſſe lui répondit que la Reine des Amazones l'ayant traitée ſi obligeamment dans tout le cours de ſes affaires, elle ne pouvoit rien répondre ſans lui en donner part. Elle dépêcha en toute diligence vers elle, & lui fit ſçavoir les propoſitions. La Reine manda que quelqu'égard que l'on dût avoir pour toutes les choſes dont Aminte ſe mêloit, la Princeſſe ne devoit rien écouter ſur ce chapitre, & que l'on ne devoit jamais parler de ces perſonnes, qui étoient indignes de la bonté qu'Aminte avoit pour elles, & qu'il falloit les enſevelir dans un oubli éternel. Aminte reçut avec beaucoup de reſpect la réponſe de la Reine des Amazones, & fut ſatisfaite du procedé

procedé de la Princeſſe, car elle entendoit raiſon mieux que perſonne du monde.

Alors il y avoit en Syrie un Roi de Damas, qui s'étant marié par une avanture bizare à une Princeſſe des Celtes, envoya un Ambaſſadeur à la Princeſſe de Paphlagonie lui donner part de ſon mariage, à cauſe de la parenté qui étoit entre eux. L'Ambaſſadeur lui contant comme la choſe s'étoit paſſée, lui diſoit que ſon maître voyageant comme un Chevalier Errant dans un pays ſi éloigné du ſien, rencontra cette Princeſſe qui avoit nom Galathée, & qu'à l'inſtant il en étoit devenu amoureux; auſſi étoit-elle d'une exquiſe beauté. Son pere qui étoit Roi des Pictes, Peuples des plus éloignés des Celtes, avoit beaucoup d'enfans, & elle n'avoit jamais été l'inclination de ſa mere, de ſorte que l'un & l'autre furent bien aiſes de donner au Roi de Damas la ſatisfaction qu'il deſiroit. Il la vît, il l'aima; le mariage fut réſolu, & il l'épouſa en vingt-quatre heures. Sa condition plaiſoit à Galathée: l'exterieur de ſa perſonne lui revenoit moins; & pour les bonnes & mauvaiſes qualités de ſon ame elle ne les pouvoit connoître en ſi peu de tems. Elle eut bien deſiré que la choſe n'eut pas été ſi précipitée; mais

je crois que la raiſon qu'elle en avoit n'étoit pas tant de le vouloir connoître, que la connoiſſance qu'elle avoit de l'amour d'un Prince des bords de la Garonne. Ce Prince étoit jeune, bien fait, en grande eſtime, puiſſamment établi par les belles Charges qu'il avoit auprès du grand Empereur des Celtes, & poſſedoit les plus belles maiſons du monde, & dans le voiſinage du pere de Galathée. Il commandoit pour lors les armées de ſon pere, pour mettre à la raiſon quelques Villes qui s'étoient révoltées contre lui. Je ne ſçai ſi Galathée étoit fort aſſûrée de l'épouſer; mais la ſimple eſperance qu'elle en avoit lui ſembloit plus avantageuſe que le parti qui ſe préſentoit. Pour éloigner ce mariage elle ſe ſervit de tous les moyens qui lui furent poſſibles. Voyant que tous lui avoient manqué, & étant devant celui qui étoit propoſé pour recevoir leur foi, elle dit qu'ils étoient parens: je penſe qu'elle ne dit pas au degré défendu, puiſque cela n'a été réſolu qu'au Concile de Trente; mais aſſûrément il y avoit quelque regle dès ce tems-là, que nous ne ſçavons point. Comme on l'appelloit elle ſurprit fort la compagnie, & ſon pere & ſa mere plus que tout le reſte. Je penſe que l'époux

ne le fut pas moins, car en Damas on n'eſt pas accoûtumé à de ſemblables traits. Son pere & ſa mere la gronderent, & tournant la choſe en plaiſanterie tâcherent de la faire prendre ainſi à Sa Majeſté Damaſquine. Ce Prince avoit fort peu de politeſſe, & il avoit ſi peu été parmi les Celtes qu'il n'avoit pû en prendre les mœurs. Quoique ſa femme eut bien du regret à quitter ſon pays, elle avoit grande impatience de s'en aller pour en faire partir ſon mari, qui lui faiſoit honte : & s'il eut voulu, s'en aller ſeul, elle en eut été bien aiſe, mais il ne voulut pas. Ils partirent ; & comme ils furent près de ſes Etats, un Prince ſon beau-frere vint au devant d'elle qui lui fit la réverence. Elle lui fit une petite inclination de la tête, & ne le ſalua pas, quoique ce fut la mode du pays. Lorſqu'elle fut arrivée dans ſon Palais, au lieu de ſe montrer à ſes Sujets, elle ſe mit ſur ſon lit avec ſon maſque, & ne l'ota point de tout le jour, même les jours ſuivans elle le mettoit ſouvent. Quand ſes belles-ſœurs la vinrent viſiter, elles la trouverent ſur un lit qui filoit ſa quenouille. On dit qu'en Damas l'uſage eſt d'aller mener les Dames, qui vous viennent voir, dans leur Chambre. Galathée ne prit

point cette peine. Se tournant vers ſes belles-ſœurs : *Vous êtes nées céans*, leur dit-elle, *vous en ſçavez mieux les êtres que moi qui y arrive ; c'eſt pourquoi allez en vos Chambres, vous en ſçavez le chemin.* Elle vêcut dans ce Royaume les premieres années avec une grande hauteur, n'en voulant apprendre, ni la langue ni les coûtumes ; cela fini elle les apprit, & ſe fit aimer des Sujets de ſon mari. Voilà la relation que l'Ambaſſadeur de Damas fit à la Princeſſe de Paphlagonie, qui eut plus de joie de la fin que du commencement de cette avanture, étant bien aiſe de la ſatisfaction qu'avoit alors le Roi ſon Couſin, & ayant été en inquiétude des peines qu'il avoit eues dans le commencement de ſon mariage. A la verité on pourroit excuſer la Reine ſa femme de s'être ainſi maſquée dans ſon avénement à la Couronne, parce que les Damaſquines ont le regard rude : & poſſible craignoit-elle que la trop grande attention qu'elles avoient à la regarder ne lui écorchaſſent le teint, qu'elle avoit beau par excellence, & qu'elle conſerva toujours avec ſoin. Quand on fait les choſes ſur quelque fondement, encore cela eſt-il excuſable : mais il lui arriva un accident peu de jours après, qui

cauſa bien du chagrin au Roi ſon mari. Elle étoit allée à la promenade ſur un de ſes chevaux de manége ; ſe promenant dans un bois, le ſentier n'étoit pas droit, elle donna un coup de canne à ſon cheval, qui l'emporta comme dans une carriere ; il ſautoit les haies, les foſſez & les buiſſons, & la Reine ayant eu peur tomba ſur des épines ; elle avoit oublié alors à mettre ſon maſque, & elle eut le viſage, la gorge & les bras un peu écorchés, elle en fut quitte pour cela. Mais puiſque nous ſommes ſur les Ambaſſades ; il eſt bon d'ajoûter encore une particularité qui ne ſera peut-être pas des moins conſidérables de cette Hiſtoire Paphlagonique. Il revint un Ambaſſadeur extraordinaire, que notre Princeſſe avoit envoyé en grande diligence vers la Reine Uralinde, pour une affaire importante. Il avoit demeuré un an à ſon voyage, ce qui étonnoit fort toute la Cour de Paphlagonie, parce qu'il mandoit dans toutes ſes lettres qu'il partiroit au plûtôt pour s'en revenir, & que le Royaume d'Uralinde n'étoit pas exceſſivement éloigné de Paphlagonie : enfin à ſon retour la Princeſſe lui demanda le ſujet d'un ſi long retardement, & il lui dit, que le lendemain de ſon arrivée il avoit vû

la Reine, qui l'avoit reçû avec tous les honneurs poſſibles, & avec toutes les marques d'un grand reſpect, & d'une grande affection pour elle ; que le même jour elle lui avoit promis de le dépêcher au plûtôt, & de donner à la Princeſſe toute la ſatisfaction qu'elle pouvoit deſirer dans l'affaire qu'il lui avoit communiquée ; mais que depuis ce tems-là ayant ſollicité ſes dépêches, & ſon Audience de congé, on l'avoit toujours remis de jour à autre, ſans lui en dire la raiſon : qu'enfin avec bien de la peine il avoit découvert que le jour de ſa premiere Audience, cette Reine ayant été jouer ( ce qu'elle faiſoit tous les jours ) elle avoit perdu, & s'étoit miſe dans l'eſprit que l'Ambaſſade & l'Ambaſſadeur lui avoient porté guignon : de ſorte qu'elle n'avoit pas voulu qu'il revint depuis, parce qu'elle gagna, & qu'elle eut peur de perdre ſa bonne fortune par une ſeconde vue de ce viſage qui l'avoit choquée ; & comme ſa fortune avoit duré onze mois, ce fut ce qui cauſa le long retardement. Au bout de ce tems la Reine ayant été preſſée au ſorti du jeu de l'expedier, elle avoit répondu : *J'y conſens, auſſi-bien je ſuis en malheur* : & dès qu'il avoit eu ſa réponſe, il étoit parti à l'inſtant. La

Princeſſe le queſtiona fort de la beauté du pays, & de la demeure de la Reine : Il lui dit que le pays étoit fort beau, & que ſa maiſon étoit admirablement belle ; mais que ſi quelqu'un y eut voulu trouver quelque défaut, comme d'ordinaire on en peut trouver aux plus grands ouvrages, n'y en ayant point de parfaits, elle faiſoit mettre ces Critiques-là en priſon. La Princeſſe lui demanda ſi la maniére de s'habiller dans la Cour d'Uralinde étoit ſemblable à celle de Paphlagonie ; il répondit qu'il y trouvoit peu de difference, que cette Reine étoit toujours très-ſuperbement vêtue ; qu'elle avoit des aſſortimens de toutes ſortes de pierreries d'une beauté extraordinaire ; qu'elle avoit une affection fort vive pour les Bijoux ; enfin que rien n'étoit mieux qu'elle, tant en ce qui dépendoit de l'art, que des beautés de la nature. Il ajouta, qu'il avoit remarqué qu'en donnant ſa main à baiſer, elle montroit ſon coude, ce qui l'avoit ſurpris d'abord ; mais que le conſidérant mieux, il l'avoit trouvé d'une beauté ſi extraordinaire, qu'il avoit jugé qu'elle avoit raiſon. Il lui dit encore, que comme il hantoit les Dames de la Cour de cette Reine, parce qu'il avoit été aſſez long-tems inutile pour

chercher ce divertiſſement, s'étant écrié un jour en fort bonne compagnie ſur l'ajuſtement de la Reine, quelqu'un lui avoit répondu : vraiment elle n'eſt pas toujours ainſi, elle eſt quelquefois quinze jours ſans changer de linge, avec une robe graſſe, des rubans ſales, les cheveux dans la même négligence, faute de ſe peigner, & le tout de peur de changer ſa fortune au jeu, ſon ſcrupule étant ſi grand qu'elle fait garder juſqu'aux épingles dont elle étoit vêtue le jour qu'elle a gagné, & s'il en manquoit une, ou qu'on la lui changeât, toute ſa Cour ſeroit en conſternation ; qu'au reſte c'étoit la meilleure femme du monde, & que ſes Peuples l'adoroient ; qu'elle étoit bonne & familiere ; qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, & l'avoit fort agréable dans la converſation. Il n'y a qu'au jeu, diſoit le chef de l'Ambaſſade, où elle n'eſt pas toujours de bonne humeur. Elle traite fort bien les gens de haute qualité, & les fait ſouvent manger avec elle ; car elle n'aime pas à garder ſa gravité en mangeant. Sa table eſt ſervie magnifiquement ; mais, Madame, il y a bien des mets dont Votre Majeſté ne mangeroit pas. Et quoi, dit la Prin-

ceſſe ? des Gigots de mouton à l'ail, répondit l'Ambaſſadeur, des Barberobert, des Pigeons à la poivrade, des Canards à la dodine, des Pâtés froids, des Pigeonneaux en compote, le tout poivré & aſſaiſonné avec oignons ou échalotes ; & pour ſon fruit des Sauſſiſſons de Boulogne, & des Cervelats, elle trouve que cela lui fortifie l'eſtomac : & elle me dit dans ma derniere Audience, qu'elle ſeroit d'avis que Votre Majeſté s'en ſervit. La Princeſſe demanda quelle étoit ſa boiſſon ordinaire : l'Ambaſſadeur répartit, que depuis que les Peuples de la Phocide avoient fondé une Colonie dans le pays des Celtes, elle faiſoit venir ſes vins de ce pays-là, & vous remarquez que c'étoient les vins de Condrieux, & de la Cioutat, qui étoient déjà en vogue dès ce tems-là ; comme auſſi, à ce que dit le même Ambaſſadeur, elle fait encore venir du vin d'une contrée qui n'eſt pas fort éloignée de celle-là ; & par la deſcription qu'il lui en fit, tous les Auteurs qui ont traité cette Hiſtoire, Grecs, Arabes, ou Latins, ont jugé que c'étoit l'excellent vin de Mâcon, dont jamais la Reine de Damas ne perdit le goût :

quelqu'éloignée qu'elle pût être du pays qui le produit, elle en faiſoit venir juſqu'en Damas, & en envoyoit tous les ans aux étrennes à Uralinde, dont les Etats étoient voiſins des ſiens. Mais la Princeſſe, continuant ſes queſtions, prend-elle de l'eau de veau, ou un bouillon le matin, dit-elle, à ſon Ambaſſadeur ? Non, Madame, dit-il, elle boit un grand trait de ces excellens vins avec une rôtie dedans, & ne mange jamais de potage. Quoi ! elle ne boit point l'après dînée de limonade ? Point du tout, elle ne mange même ni confiture ni fruit. Ce diſcours m'échauffe, dit la Princeſſe, & toutes ces viandes ſi ſalées, & ſi épicées me prennent à la gorge. On courut promptement aux offices, & on lui apporta deux grands traits d'eau de jaſmin qu'elle but ſoudain pour ſe rafraîchir, & la ſuite de la Relation acheva de diſſiper les vapeurs chaudes qui étoient montées à la tête ; car l'Ambaſſadeur conta comme Uralinde aimoit la Muſique, & le plaiſir qu'elle prenoit à l'entendre : il dit que ceux qui l'aimoient comme elle, y en avoient beaucoup ; mais que ceux qui n'y donnoient pas une attention telle qu'el-

le eut voulu, étoient contraints de sortir, qu'autrement cette Reine eut toujours grondé. On sçut encore par cette Relation que les dedans de sa maison avoient été tous renouvellés & changés par son ordonnance. En vérité, disoit cet éloquent Ministre, rien n'est plus galand, plus commode ni plus superbe : mais elle a une fantaisie dont les plus sages de son Royaume sont fort étonnés ; c'est qu'elle ne couche qu'au grenier, encore c'est avec une si grande précaution contre le bruit que lui pourroient faire les rats, qu'il y a un de ses principaux Officiers qui n'a point d'autre soin que de les empoisonner, & cette Charge est si considerable dans son état, qu'on ne la donne que pour recompense de grands services, & à un homme fort expérimenté dans les grandes affaires. Comme elle m'a commandé de convier Votre Majesté de l'aller visiter, je ne lui en dirai pas davantage, elle m'a assûré qu'elle vous traiteroit à votre mode : la Princesse dit qu'il falloit attendre un tems favorable pour cela. L'Ambassadeur ajouta qu'il avoit oublié de lui dire qu'on attendoit en ce pays-là la Reine des Amazones au Prin-

tems. La Princeſſe témoigna qu'elle ſeroit bien aiſe de prendre le même tems pour viſiter Uralinde : & congédiant l'Ambaſſeur, lui fit connoître qu'elle étoit ſatisfaite de lui.

Je n'ai point dit comme *l'Autre* ( on ſe ſouvient bien que l'*Amour* s'appelloit ainſi en Paphlagonie ) regnoit dans tous les Etats voiſins ; mais cela ſe doit entendre. Qui eſt maître du cœur des Rois, & des Souverains l'eſt toujours de tout ce qui eſt ſous leur domination. On ne rencontroit ſur la frontiere qu'Ambaſſadeurs, & l'on ne trouvoit dans les grands chemins que Meſſagers qui portoient lettres douces ; mais on jettoit toutes ces lettres au feu ſans les lire, & l'on renvoyoit les Ambaſſadeurs beaucoup plus vîte que la Reine Uralinde n'avoit renvoyé celui de Paphlagonie. Un matin entre l'aube & le lever du Soleil, dans un beau jour d'Eté, la Princeſſe s'éveilla, & ouvrant ſon rideau elle vît Diane qui lui fit force complimens & amitiés pour la remercier du bon exemple qu'elle avoit donné dans le monde, & pour la louer de la conſtance qu'elle avoit eue à demeurer pure comme elle. Elle lui dit que

cela méritoit qu'on la déïfiât, & que la choſe avoit été réſolue dans le conſeil de tous les Dieux ; que ceux qui faiſoient vœu de Virginité s'adreſſeroient déſormais à la Princeſſe de Paphlagonie auſſi-bien qu'à Diane même ; & que bien loin d'être jalouſe des Autels, & des Sacrifices qu'elle lui ôteroit, elle ſe tiendroit honorée d'être aſſociée à elle, & d'être ſa compagne. La Princeſſe toute ſurpriſe, ne ſçavoit ce que c'étoit, ni ce qu'elle devoit répondre, & cette éloquence qui lui étoit ſi naturelle fut muette en ce moment. Diane l'enleva avec l'aide de ſes chaſtes compagnes ; & au lieu qu'elle va chaſſant & errant dans les bois, attendu l'humeur ſédentaire de notre Princeſſe, il fut arrêté qu'elle demeuroit en l'air dans une gloire fixe, ſans bouger de la même place ; ſi non qu'en certains jours de l'année on la verroit en Paphlagonie avec toute la beauté qu'elle a jamais eue, & plus encore s'il ſe pouvoit comme Meluſine à Luſignan ; enfin être dans la gloire, c'eſt tout dire, & même davantage que ſi on particulariſoit, car on n'a point encore fait de deſcription d'une gloire immortelle : la gloire de

Niquée eſt une choſe profane, & outre qu'elle n'eſt qu'une imitation de celle-ci, elle n'en peut donner qu'une très-imparfaite idée.

*Fin de l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie.*

# L'AMOUR
## GUÉRI
# PAR LE TEMS;
## TRAGÉDIE LYRIQUE.

# ACTEURS.

NEBELON, *Premier Prince du Sang de Charlemagne & Général de ſes Armées.*

AIMON.

ASTOLFE.

ROLAND.

RENAUD.

*Troupe de Paladins.*

*Six* ROIS *captifs.*

AGRAMANT, *Roi des Sarazins.*

ANGELIQUE.

MEDOR.

ZORAIDE, *Sœur de Darnidel, Roi des Sarazins, dont Medor étoit le Favori.*

ALMIRE, *Princeſſe parente de Zoraide.*

ATLANT, *Magicien.*

MELISSE.

LA DISCORDE *& ſa Suite.*

*Les Plaiſirs, les Jeux & la Jeuneſſe.*

LE DEDAIN.

LA JALOUSIE.

LE TEMS *avec les Saiſons, les Heures & toute ſa ſuite.*

*Ombres d'Amans & d'Amantes, d'Ambitieux, de Coquettes.*

*Chœur de François, de Catalans & de Catalanes.*

*Chœur de Bergers & Bergeres : Daphnide, Iris, Philis, Silvie, Aimante, Alcidon.*

*Chœur de Zephirs.*

*Troupe de Démons.*

La Scene eſt au bord de l'Ebre

# L'AMOUR
## GUÉRI PAR LE TEMS,
## TRAGEDIE.

## ACTE PREMIER.

*Le Théatre répréſente un Camp, & en ſon éloignement une Plaine où l'on voit le débris d'une grande Bataille.*

### SCENE PREMIERE.

AIMON, CHŒUR DE FRANÇOIS, DE CATALANS & de CATALANES.

CHŒUR.

Victoire! Victoire! Victoire!
Que dans tout l'Empire François,
On chante le plus grand des Rois.
Les ſiécles n'en ſauroient effacer la mémoire.
Victoire! Victoire! Victoire!

AIMON.

Le terrible Agramant ſuivi de trente Rois
Bien loin de ranger ſous ſes loix
Des invincibles Francs la belliqueuſe Terre,
Dans ſes propres Etats va voir tomber la guerre.
L'Ebre rougi du ſang des morts
A ſurmonté ſes bords.

CHŒUR.

Victoire! Victoire! Victoire!

DEUX FRANCOIS.

Rodomont eſt tombé ſous le fer de Roland,
Renaud eſt partout triomphant.

BRADAMANTE.

Cette Amazone ſi belle,
Cette Amante ſi fidelle,
Sur les pas de ces Paladins
Efface pour jamais le nom des Sarazins.

CHŒUR.

Victoire! Victoire! Victoire!

DEUX CATALANS.

Chantons de ces Héros les glorieux deſtins:
Pour couronner leur tête
En cette fête
Allons dans nos Jardins:
Aux Lys de Charlemagne
Aſſemblons les Jaſmins
Qui parfument l'Eſpagne:
Et cependant à haute voix

Chantons à l'ombre de nos Bois :
Victoire ! Victoire ! Victoire !
*Tous les Chœurs répétent.*
Que dans tout l'Empire François
On chante le plus grand des Rois.
Les siècles n'en sçauroient effacer la mémoire.
Victoire ! Victoire ! Victoire !

*Une danse doit entremêler ces trois différens Couplets qui sont dans les trois genres de la Poësie & de la Musique.*

## SCENE II.

NEBELON, SIX ROIS CAPTIFS, *Troupe de Paladins*, AIMON, CHŒUR, *&c.*

NEBELON.

REdoutable Beauté, par quel art enchanteur,
Viens-tu de nos Guerriers arrêter la valeur ?

AIMON.

Prince, vous vous plaignez ?

NEBELON.

Tous ces Rois dans nos chaînes
Tant de morts entassez au milieu de ces plaines,
Marquent les Francs victorieux ;
Mais hélas ! Agramant périssoit à nos yeux,
Ce jour exterminoit les Mores & la guerre :
Je donnois la paix à la terre.

AIMON.

Par quel revers....

NEBELON.

Au fort de ce combat sanglant
Parmi les traits, les cris & les alarmes
La fatale Angelique a fait briller ses charmes:
Et de Renaud, & de Roland,
Et de tous nos grands Chefs j'ai vu tomber les armes.
En cet instant
Tous n'ont eû d'ardeur que pour elle.
Il est vrai qu'elle est belle.
*Les Rois & les Paladins repétent tous ensemble,*
Il est vrai qu'elle est belle.

AIMON.

Elle revient dedans ces lieux,
Celle dont le charmant & dangereux visage
Mit entre nos Héros tant de trouble & de rage.
Mais quel objet nouveau se préfente à mes yeux?

## SCENE III.

NEBELON, CHŒUR, ASTOLFE.

NEBELON.

C'Est Astolfe sans doute,
Lui seul peut tenter cette route:
Absent depuis long-tems & toujours amoureux

Nous craignions pour ses jours: le Ciel nous le renvoye;
Il ramene la joie,
Et son retour est d'un présage heureux.

ASTOLFE.

Des bords de l'Inde & du fond de l'Asie,
Au plus vaillant des Rois je viens offrir ma vie:
J'ai couru l'Univers; ce n'est que dans sa Cour
Qu'on voit regner Mars & l'Amour.

## SCENE IV.

NEBELON, ASTOLFE, ROLAND, RENAUD, ROIS, PALADINS, &c.

RENAUD.

Angelique a mon cœur, & j'adore ses charmes:
Pour me l'ôter, il faut m'ôter les armes.

ROLAND.

Il faut perdre le jour,
Ou renoncer à ton amour:
Angelique a mon cœur, & j'adore ses charmes.

ASTOLFE.

Quand on est jeune, on se croit trop heureux
Du vain honneur de languir pour les belles:
Mais quand on a passé l'ardeur des premiers feux
On hait l'empire des cruelles.

Je veux qu'on se fasse en aimant
Un plaisir de l'Amour, & non pas un tourment.

ROLAND.

Angelique est promise à qui dans cette guerre
De plus de Morts fera rougir la terre.
Angelique en ce jour
Est dûë à ma valeur, est dûë à mon amour.

*Renaud & les Paladins répétent.*

Angelique en ce jour
Est dûë à ma valeur, est dûë à mon amour.

NEBELON.

Calmez cette ardeur indiscrete.
L'Empereur l'a promis:
Angelique sera le prix
De la valeur la plus parfaite.

## SCENE V.

NEBELON, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Par quelle loi,
N'étant point sa sujette,
Sans mon consentement dispose-t'on de moi?
Aux bords heureux où se leve l'Aurore
Un monde entier m'obéit & m'adore:

Toi-même voudrois-tu renoncer à mon cœur,
S'il se devoit à la seule valeur ?
Et s'il étoit en sa puissance,
En voudrois-tu faire une récompense ?

NEBELON.

Quel trouble ses yeux font sentir !
Qui peut à sa beauté ne pas rendre les armes ?
Je suis prêt de céder au pouvoir de ses charmes :
Ce n'est qu'en la fuiant qu'on s'en peut garantir.
Princes, suivez mes pas.

## SCENE VI.

ANGELIQUE, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE.

ANGELIQUE.

Si Roland m'est fidelle,
Si Renaud à ses yeux me trouve encore belle,
Mon Triomphe est plus beau que d'avoir à mes loix
Soumis les plus grands Rois.

ROLAND.

Si je vous suis fidelle !

RENAUD.

Si je vous trouve belle !

*Tous deux enſemble.*

Quel cœur plus que le mien eſt percé de vos traits?

ROLAND.

Je veux mourir dans ma ſouffrance.

RENAUD.

Je veux vivre avec ma conſtance.

*Tous deux enſemble.*

Quand un objet rempli d'attraits,
A ſes rigueurs fait mêler l'eſpérance,
On ne guérit jamais.

ASTOLFE.

Ignorez-vous qu'en Amour la Juſtice
Eſt le caprice?
Preſque toujours les Amans malheureux
Ont la raiſon pour eux.

ANGELIQUE.

Aſtolfe a-t'il briſé ſes chaines?
Veut-il qu'Amour pour lui ſeul ſoit ſans peines?

ASTOLFE.

De vos appas trompeurs j'ai ſçû me dégager:
Malheureux qui les ſuit ſans en voir le danger.

## SCENE VII.

ANGELIQUE, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE, AQUILANT.

AQUILANT.

VEnez, Prince, accourez, le devoir vous appelle.
Tout le camp en rumeur
Eſt partagé par la fureur
Qu'entre tant de Rivaux allume cette Belle.

## SCENE VIII.

ANGELIQUE, ROLAND.

ANGELIQUE.

ARrêtez, Roland, arrêtez.

ROLAND.

O! Reine des beautez,
Des graces & des charmes,
Arrêtez vous-même, arrêtez,
Et goûtez le plaiſir de voir couler mes larmes:
Hélas! je perds le jour, j'expire de douleur
De ne pouvoir vous plaire.

ANGELIQUE.

Mais quoi? Que puis-je faire
Pour ſoulager votre langueur?

ROLAND.

Mettez un prix à votre cœur,
Où par excès d'amour un Mortel puisse atteindre :
Du moins daignez me plaindre,
Et dire après ma mort :
Roland étoit digne d'un meilleur sort.

ANGELIQUE.

Je ne veux point qu'il meure,
Mais qu'il vive pour m'adorer.
S'il soupire, s'il pleure,
Est-il le seul qu'Amour fasse pleurer ?
Ou soupirer ?
Vous n'avez que Renaud pour rival redoutable,
Quand vous le combattrez, mes vœux seront pour vous.

ROLAND.

Animé d'un espoir si doux,
C'est assez pour tout vaincre, ô Reine incomparable.

## SCENE IX.

ANGELIQUE.

Par les conseils d'Atland ce sçavant Enchanteur,
De la loi que je suis souverain Protecteur,
De mille attraits brillante

J'ai paru dans le camp des Francs ;
Et parmi mes Amans
Je viens de ralumer une guerre sanglante.
J'ai rempli son attente ;
Il me tiendra sa parole à son tour,
Me rendant par les airs dans ce charmant séjour ;
Où j'ai laissé l'objet de mon Amour.
Qu'il souffre en mon absence !
Si j'en juge par mon ennui.
Amour redouble sa souffrance,
Je crains de souffrir plus que lui.

## SCENE X.

ANGELIQUE, *les Zephirs envoyés par Atland dans un Char qui descend du Ciel.*

CHŒUR DE ZEPHIRS.

MEdor languit, Medor s'ennuie,
Medor s'afflige nuit & jour,
Et tu le trouveras sans vie,
Si tu differes ton retour.

UN DES ZEPHIRS.

Il sait que dans ces lieux, parmi l'horreur des armes,
Tu fais briller tes charmes.
Bien qu'il se fie à tes sermens,

Bien qu'il s'assure en son amour extrême,
Ce sont toujours de grands tourmens
De savoir ce qu'on aime
Environné d'Amans.
Vois ses chagrins, ses défiances,
Ses craintes, ses impatiences,
Et ses brûlans desirs
Qu'il t'adresse par les Zephirs.

*Les Amours qui représentent les diverses passions entrent, & font le Balet à la fin de l'Acte.*

CHŒURS DES ZEPHIRS.

Medor languit, Medor s'ennuie,
Medor s'afflige nuit & jour,
Et tu le trouveras sans vie,
Si tu differes ton retour.

ANGELIQUE *dans le Char.*

Partons jeunes Amans de Flore,
Allons, courons, volons,
Hâtez-vous, pressez-vous encore,
Devenez Aquilons.

# ACTE II.

*Le Théâtre change & représente un désert proche des deux Camps, où le Magicien Atland consultoit les Démons.*

## SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, *Sœur de Darnidel Roi des Sarazins, dont Medor étoit le favori.*

ALMIRE, *Princesse Parente de Zoraide.*

ALMIRE.

Que cherchons-nous en des lieux si sauvages ?
La nuit approche, & sa noirceur
Vient redoubler l'horreur
De ce profond silence & de ces noirs ombrages.

ZORAIDE.

Moins tristes que mon cœur
Sont les plus tristes nuits & les bois les plus sombres :
Ils n'ont point d'assez noires ombres
Pour plaire à ma douleur.

ALMIRE.

Calmez cette tristesse.
Ce Frere qu'en ces lieux suivit votre tendresse,

Et qui depuis dix jours vous coûte tant de pleurs.
Combattant pour sa Loi, mourut comblé d'honneurs.
Héritiére du thrône ; allez regner Princesse,
Allez avec Medor consoler vos douleurs ;
Il vous charme, & le sort vous rend libre & maîtresse.

ZORAIDE.

Presqu'enfant à Medor j'abandonnai mon cœur,
Medor du Roi mon Frere eut toute la faveur.
S'il suivit sa fortune, Amour me le fit suivre.
A son Prince, sans doute, il n'aura pû survivre ;
Je cherche en vain, mes pas sont superflus ;
Medor n'est plus.
Quelque grandeur qui m'environne,
Ciel, tu ne peux me rien donner !
Que sert une couronne,
Quand on n'a plus l'Amant qu'on voudroit couronner ?

## SCENE II.

ZORAIDE, ALMIRE, ASTOLFE *caché dans un Bois.*

ASTOLFE.

Tranquille & fortuné ton Amant vit encore;
Son heureux sort accroîtra tes malheurs;
Et tu vas plus verser de pleurs
Que n'en verse l'Aurore.

ZORAIDE.

Qu'ai-je entendu? Grands Dieux!
Est-ce donc en ces lieux,
Que les Bois rendent des Oracles?
Après tant de tourmens, Amour impérieux,
Me faut-il préparer à de nouveaux obstacles?

ASTOLFE.

Laissé parmi les morts & tout prêt d'expirer,
Ce beau Medor qui te fait soupirer,
Par les soins d'Angelique a conservé la vie.
De son destin sois éclaircie.
Le guérissant des traits dont il fut tout percé,
Cette Beauté s'est blessée elle même:
Il l'adore, elle l'aime.
Guéris ton cœur d'un Amour insensé.

ZORAIDE.

Donc l'horrible malheur de n'être point aimée

Du seul objet qui m'a charmée,
N'a fait que la moitié du rigoureux tourment,
Que je souffre en aimant.
O voix impitoïable !
Tu n'es point véritable.
Allons d'Atland consulter le savoir ;
Son antre dans ces bois s'offre à mon desespoir.
*Elle s'enfuit.*

## SCENE III.

ASTOLFE, ALMIRE.

ALMIRE.

OU fuiez-vous, Princesse ?

ASTOLFE.

Un moment, belle Almire :
Ecoutez.

ALMIRE.

Qui m'appelle ?

ASTOLFE.

Astolfe, qu'en ces lieux
Attira sur vos pas un désir curieux,
Et qu'Amour. . .

ALMIRE.

Ah ! plûtôt hâtez-vous de me dire,
Qui vous a découvert pour qui Medor soupire.

ASTOLFE.

Tantôt sur l'Hippogrife élevé dans les airs,
Non loin de ces deserts,
Au bord d'un clair ruisseau qui fait un doux murmure,
J'ai vû ces deux Amans l'un de l'autre enchantez,
Qui mêmes aux échos contoient leur avanture,
Et vantoient leurs beautez.
Ah! que leur sort est agréable!
Qu'à les voir seulement Amour paroit aimable!
Vous qui pouvez tout charmer,
Ne voulez vous point aimer?

ALMIRE.

L'amitié seule est aimable,
L'amitié seule me plaît:
Amour, à qui le connoît,
Sera toujours redoutable:
Il est frivole & trompeur,
Et sa fin la plus certaine,
Quand il est maître d'un cœur,
Est de se changer en haine.

ASTOLFE.

Connoissez mieux..,

ALMIRE.

Dans ce desert;
Pendant ces vains discours Zoraïde se perd.
Suivons ses pas.

## SCENE IV.

*Le Theâtre s'ouvre dans l'enfoncement, qui repréſente l'Antre* D'ATLAND, *où ce Magicien paroit avec* AGRAMANT, *Roi des Sarrazins, qui le vient conſulter.*

ATLAND.

GRand Roi, je vais donc par mes charmes
De l'eternel ſejour des plaintes & des larmes
Forcer, pour t'obéir, les antres ténébreux.
Ici quand je le veux,
La porte des Enfers à ma parole s'ouvre :
Regarde & bannis la terreur.
Terre, ouvre-toi.

AGRAMANT.

Dieux ! quelle horreur!
Quel ſpectacle effroïable à mes yeux ſe découvre!

## SCENE V.

AGRAMANT, ATLAND, *Ombres d'Amans & d'Amantes.*

OMBRE I.

J'Ai manqué de foi
A qui fut tout aimable, & qui n'aima que moi.

OMBRE II.

Par d'injuſtes ſoupçons, & d'une mort cruelle
J'ai fait mourir le ſeul qui m'eut été fidéle.

AGRAMANT.

Qui ſont ces triſtes voix ?

ATLAND.

C'eſt dans ce noir ſéjour
Que ſont punis les crimes de l'amour.
Ces plaintes ſont d'Amans & d'Amantes coupables,
Leur nombre eſt infini, leurs remords incroyables.

OMBRE III.

De mille Amans qui m'ont donné leurs ſoins
J'aimai le moins aimable, & qui m'aima le moins.

TROIS OMBRES D'AMBITIEUX, *dont chacun dit*

De la ſeule grandeur mon ame fut charmée.

TROUPE DE COQUETTES.

De mille, ſans aimer, je voulois être aimée.

TROUPE D'INDISCRETS.

Nous n'aimions que le bruit de nos fers :
Juſques dans les Enfers,
Des faveurs qu'on nous fit nous ne pouvons nous taire.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! ſi jamais je retournois au jour,
Rien ne pourroit me plaire

Qu'un sincere & discret amour ;
Ah! si jamais je retournois au jour,
Rien ne pourroit me plaire
Qu'un amour discret & sincere.

ATLAND.

C'est parmi ces Amans,
Que pour redoubler leur martyre,
Et pour jouir de leurs tourmens,
La Discorde se plaît d'exercer son Empire.

AGRAMANT.

Fais donc passer, comme tu l'as promis,
Ce monstre dangereux parmi mes ennemis.

## SCENE VI.

ATLAND, AGRAMANT, LA DISCORDE & sa Suite.

ATLAND.

Viens, fille du Chaos, donne tréve à la guerre
Que tu fais à ces malheureux,
Et viens tourmenter sur la terre
Des Rivaux plus fameux.

LA DISCORDE.

J'obéis, & tu vois mon escorte ordinaire,
L'Orgueil & l'Intérêt, la Haine & la Colere.

ATLAND.

Dans le Camp des François

Va faire retentir ta voix,
Et jette dans leurs ames
Tes redoutables flames.

LA DISCORDE.

De tant de Morts que dans ce jour
Leur fer a fait descendre en cet affreux séjour,
J'ai sû que par ton art, j'ai sû que par tes charmes
Angelique a contr'eux tourné leurs propres armes.
Pour diviser les cœurs, quelle Divinité
A le pouvoir de la beauté?

AGRAMANT.

Déesse redoutable,
Sois à mes vœux plus favorable.

LA DISCORDE.

Ne t'imagine pas
Que j'abandonne ta défense.
Je vais te faire voir les furieux combats,
Dont je veux desoler la France.

## SCENE VII.

AGRAMANT, ATLAND, LA DISCORDE, *& ſa ſuite. Troupe de Demons qui par un Balet repreſentent les combats qui ruinent l'Empire de Charlemagne.*

LA DISCORDE, *après qu'ils ont danſé.*

Par ces combats ſanglans,
Et par ſes propres differens,
La race de Martel, indigne de la gloire,
Perdra l'Empire & le Sceptre des Francs,
Et ſera honte à ſa mémoire.
Ces grands évenemens demandent quelques jours.
Je vais ſolliciter la Parque
D'en avancer le cours:
Eſpére, Généreux Monarque.

AGRAMANT.

Allons par notre exemple & par ce noble eſpoir
Porter le Peuple More à faire ſon devoir.

## SCENE VIII.

### ZORAIDE, ATLAND.

ZORAIDE.

Sage Atland, qu'en ton art nul Mortel ne surmonte,
Et qui ne t'en sers qu'en faveur
De ceux qu'accable le malheur,
Puisque tu connois tout, épargne moi la honte
De te raconter ma douleur :
Est-elle sans remede ?
Et Medor ne peut-il m'aimer ?

ATLAND.

Un autre le possede,
N'espere plus de le charmer ;
Mais je vais, si tu veux, arracher de ton ame
Cette inutile flâme ;
Et tu dois concevoir
Qu'obscurcir le Soleil, marque moins mon pouvoir
Que d'éteindre l'amour dans le cœur d'une femme

ZORAIDE.

Je vivrois sans aimer Medor !
Ah ! j'aime mieux encor
Mes plaintes & mes larmes ;
Mon tourment a des charmes.

Quand je devrois perdre le jour,
Ne m'ôte point mon malheureux amour.

ATLAND.

Que tes charmes, Amour, doux Enchanteur des ames,
Sont au-dessus de mes Enchantemens!
Tu promets des plaisirs, & donnes des tourmens;
Et dans tes fers, & dans tes flames,
Ceux que tu fais le plus souffrir,
Ne peuvent seulement souhaiter de guérir.
Je te plains, que veux-tu?

ZORAIDE.

Si mon amour extrême
Ne peut me donner ce que j'aime,
Par ton pouvoir prodigieux,
Du moins rends-moi semblable
A seul objet que Medor trouve aimable.
Que je paroisse Angélique à ses yeux;
Je l'entendrai me dire qu'il m'adore.

ATLAND.

Ce n'est point en vain qu'on m'implore.
L'intérêt de ma loi
Se joint à la pitié qui me parle pour toi.
C'en est fait; par mon Art magique,
Tous ceux qui te verront, te croiront Angélique,

Entendront

Entendront ta parole, admireront tes traits.
Fais-toi voir à Medor, il te prendra pour elle,
Tous les Amans de cette Belle
En foule suivront tes attraits;
Conduis leurs pas dans ces forêts:
J'en vais faire un sejour, où je veux qu'à jamais
Les plaisirs & les charmes
Leur fassent oublier, & la gloire, & les armes.
Démons, qu'en un moment on éléve un Palais.

# ACTE III.

*Le Theâtre change, & repréſente le Palais d'Atland, où ſe paſſe le troiſiéme Acte.*

## SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, *proche le Palais d'Atland.*

Medor me croit celle qu'il aime,
Et je ne ſens nul changement;
Il me ſuit, il m'adore. Heureux enchantement,
Je te dois plus qu'à mon amour extrême.
L'art en amour, hélas ! ſert plus que l'amour même.
Medor au fond d'un Bois laiſſoit errer ſes pas,
Pendant que le Sommeil retenoit dans ſes bras
La Beauté, qui m'eſt ſi fatale.
A peine ai-je paru, que mes foibles appas
Ont eu pour lui les charmes qu'elle étale.
Il a ſuivi mon viſage impoſteur,
Et je ne dois qu'à ſon erreur
La frivole douceur,
D'affliger ma Rivale.
Tu dors d'un tranquile ſommeil

Libre de toute inquiétude,
Dans ta charmante solitude :
Angélique, tu dors d'un tranquile sommeil,
Orgueilleuse Beauté, quel sera ton réveil ?

## SCENE II.

MEDOR, ZORAIDE.

MEDOR.

BElle Angélique, incomparable Reine,
Pour soulager ma peine,
Dites au moins où vous guidez vos pas?

ZORAIDE.

Par-tout où je pourrai fuir un ingrat que j'aime,
Et qui ne m'aime pas.

MEDOR.

Qui ne vous aime pas, Medor?

ZORAIDE.

Medor lui-même.
Il a feint de m'aimer.

MEDOR.

Et qui pouroit après vous le charmer?

ZORAIDE.

Quoi! la sœur de ton Roi, cette jeune Princesse,

Qui passa, pour te voir, tant de divers climats ;
Par son rang, ni par ses appas,
Ni par tant de tendresse,
N'auroit pû te plaire un moment ?
Tu me trompes, perfide Amant :
Zoraïde est aimable.

MEDOR.

Elle seroit incomparable,
Si mon cœur percé de vos coups,
Avoit pû soûpirer pour d'autre que pour vous.
Redoublez mes désirs & mon impatience
Faites moi souffrir nuit & jour ;
Mais n'outragez point mon amour
Par ces injustes défiances.

## SCENE III.

*Les* PLAISIRS, *les* JEUX, *la* JEUNESSE *viennent recevoir Medor & la fausse Angélique.*

LES PLAISIRS.

VEnez dans un charmant séjour,
Où l'heureux & tranquile Amour
Donne à ses vrais Sujets tous les biens en partage ;
C'est le Palais de la Félicité.
Venez, parfaits Amans, y recevoir l'hommage,
Que les Plaisirs doivent à la Beauté.

DEUX DES JEUX.

Par nos aimables Exercices.
Nous chassons de ces lieux les ennuis languissans.

UN TROISIE'ME.

Tout y flatte les sens.

UN QUATRIE'ME.

Rien n'y manque pour les délices.

UN CINQUIE'ME.

Les yeux y sont ravis.

UN SIXIE'ME.

Le cœur s'y sent charmé.

LES DEUX PREMIERS.

Mais le comble des biens, mais le bonheur extrême!
On y voit toûjours ce qu'on aime,
Et toûjours on s'en croit aimé.

LA JEUNESSE.

Je suis l'agréable Jeunesse:
De ces lieux enchantés j'écarte la tristesse;
Je regne en ce Palais;
Par mes attraits,
On n'y vieillit jamais.

TOUS ENSEMBLE.

Hors ceux qu'Amour enflame,
Nul n'est reçû dans ces beaux lieux.

LA JEUNESSE.

Il eſt la Jeuneſſe de l'ame.

DEUX DES JEUX.

Le ſeul des Jeux qui charme.....

UN DES PLAISIRS.

Eſt le Plaiſir des Dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Il eſt la Jeuneſſe de l'ame.
Le ſeul des Jeux qui charme, eſt le Plaiſir des Dieux.

*Tous entrent dans le Palais, à la réſerve d'un des Jeux.*

## SCENE IV.

ROLAND, UN DES JEUX.

ROLAND.

J'Ai ſçû que dans ces bois Renaud a pris ſa route :
Il ſe cache ſans doute ;
Mais qui peut ſe cacher aux regards d'un Amant ?
Mais où peut ſe ſauver un Rival de Roland ?

UN DES JEUX.

Loin d'ici, téméraire,

Loin d'ici, furieux,
Sors de ces lieux,
Où l'on ne peut se fâcher, ni déplaire.

ROLAND.

Angélique l'ordonne, & la mort en ce jour
Peut seule contenter sa haine & mon Amour.

ZORAIDE, *qui se fait voir sur un Balcon.*

Roland, modere ta vaillance :
J'ai voulu seulement éprouver mon pouvoir.
Mais j'aime mieux le plaisir de te voir,
Que la douceur de la vengeance.

ROLAND, *entrant dans le Palais.*

Est-ce vous, ô ma Reine? ordonnez de mes jours.

## SCENE V.

ANGELIQUE & RENAUD, *qui arrivent chacun de leur côté.*

ANGELIQUE.

Bois & Rochers, vous êtes sourds,
Et Medor est plus sourd, & plus dur que vous n'êtes.
En vain je suis la trace de ses pas :
J'appelle & crie en vain, il ne m'écoute pas.

L'Amant dont je fais choix entre tant de conquêtes,
Me quitte pour une autre, & seule en ces déserts,
Il ne me reste enfin que la voix que je perds.

RENAUD.

Roland me défie & m'outrage,
Peut-il douter de mon courage ?
Mais puis-je aussi douter qu'Angélique a changé,
Et que je ne suis point vangé ?

ANGELIQUE.

Médor m'est infidéle :
Une autre lui semble plus belle.
Devois-je craindre ce malheur?
Puis je le ressentir, sans mourir de douleur?
Mais quelle fortune inhumaine !
Le même jour,
Que j'ai perdu l'objet de mon amour,
Me livre à l'objet de ma haine.

RENAUD *reconnoissant Angélique.*

Que vois-je ? ô Ciel ! c'est la Beauté,
Dont, malgré moi, je me sens enchanté.
Un trait de ses yeux efface
Toute la haine de mon cœur ;
Amour y rentre, & tout fait place
A son ardeur.
Hélas ! pour qui souffrai-je un tourment si sensible ?

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Pour celle qui te hait, qui pour t'ôter l'espoir,
Avec le plaisir de la voir,
Aime mieux se rendre invisible.

*Elle disparoît.*

## SCENE VI.

RENAUD, LE DEDAIN.

RENAUD.

Viens, Dédain, viens à mon secours,
Viens me guérir de mes foles amours,
Viens, Dédain, viens à mon secours.

LE DEDAIN *descend du Ciel en chantant.*

Qu'une charmante blonde
Ait couru tout le monde,
Sans que son cœur
Ait ressenti la moindre ardeur,
C'est une histoire
Belle à raconter:
Un Amant la peut croire,
Un autre en peut douter.

RENAUD.

Déja je me sens plus tranquile;
J'entends ta voix, Dédain, je te promets

De ne brâler jamais
D'une flame inutile.

LE DEDAIN.

Les vains ſermens
Qu'entre mes mains font les Amans,
Ne durent d'ordinaire,
Qu'autant que dure leur colere,
Ou que ma flame les éclaire.
Si-tôt que je les quitte, ils changent de propos;
Et cependant Amour les deſeſpere,
Et je ne veux que leur repos.

RENAUD.

Ne me quitte donc plus, ô Dédain ſecourable!

LE DEDAIN.

J'en ai bien d'autres à guérir.
Mais crois un conſeil raiſonnable:
Fuis cette Beauté redoutable.

RENAUD.

Je la fuirai, quand j'en devrois mourir;
Déja je la trouve moins belle,
Elle eſt ſans graces, ſans attraits.
Mais que vois-je? ô douleur mortelle!
Angelique dans ce Palais,
Et Roland avec elle!

# SCENE VII.

ANGELIQUE *qui se fait revoir.*

JE suis dans ce Palais, & Roland avec moi;
Trompeur Atland, autre que toi
N'éleva dans ce Bois ce superbe Edifice:
Je connois ton pouvoir, je vois ton artifice;
Je cherche en vain Médor dans ces Déserts,
Seul tu me l'as ravi, c'est toi seul qui me perds.
Sans me flater du pouvoir de mes charmes,
Il eût eu pitié de mes larmes.
Ah! c'est trop en souffrir, rentrez dans les Enfers
Démons, & que tout Art magique
Le céde à l'Anneau d'Angelique.

*Le Palais disparoît; Zoraide & Médor paroissent au lieu où ils étoient.*

## SCENE VIII.

ZORAIDE, MEDOR, ANGELIQUE.

ZORAIDE.

QUe cherche Médor en ces lieux?

MEDOR.

Excusez, grande Reine, une douleur mortelle,
Qui m'ôte la raison, & qui trouble mes yeux.

ZORAIDE.

Médor me fuit, déja Médor m'est infidèle!

MEDOR.

Sœur de mon Roi, toûjours à vos genoux
Vous me verrez prêt à mourir pour vous;
Mais si vous permettez que ma douleur s'explique,
Vous êtes Zoraïde, & je vois Angélique.

ANGELIQUE.

Rentre en mes fers, Médor,
Pour m'enlever ton cœur, tout l'Univers conspire;
Allons dans mon Empire,
M'assûrer ce trésor.
Pour me le contester, Reine, prenez les armes,
Vous ne le sauriez par vos charmes.

# SCENE IX.

ZORAIDE.

TRiomphe de ma honte, outrage ma douleur,
Insolente Rivale, insulte à mon malheur.
Je vais mourir : la mort me sera moins cruelle,
Que ce qu'Amour m'a fait souffrir.
Le Ciel m'est ennemi, l'Enfer m'est infidelle
Médor ne peut m'aimer, & je ne puis guérir.

# ACTE IV.

*Le Théâtre représente la belle Solitude où Angélique & Médor s'étoient retirés.*

## SCENE PREMIERE.

DAPHNIDE, IRIS, BERGERS.

DAPHNIDE.

BErgere, eſt-ce ainſi qu'on ſe pare
Pour la Fête qui ſe prépare?
Seule en ces lieux ignorez-vous encor
Le retour d'Angélique,
Et qu'aujourd'hui Médor
Donne aux Bergers un Prix de Danſe & de Muſique?
Tout reſonne dans nos Hameaux
D'Airs nouveaux,
De douces Chanſonnettes:
N'entendez-vous pas les Muſettes,
Les Haubois & les Chalumeaux?

IRIS.

Chantez, danſez, vous dont l'ame eſt contente :
Laiſſez plaindre & pleurer ceux que l'amour tourmente.

DAPHNIDE.

Quel noir chagrin trouble des yeux ſi doux ?

IRIS.

Qui le ſait mieux que vous ?
De nos Bergers j'aime le plus volage :
Je n'avois que l'avantage
De lui voir ignorer qu'il cauſoit ma douleur :
Et vous avez dit à celle
Qui me dérobe ſon cœur,
Que j'étois jalouſe d'elle.

DAPHNIDE.

Je l'ai dit en riant : elle ne le croit pas.

IRIS.

Amour croit tout ce qui le flatte.

DAPHNIDE.

Quoique ſa bouche plaiſe, & que ſon teint éclate,
Les peut-on égaler à vos divins appas ?

IRIS.

Peut-être qu'à tes charmes,
Les miens, ſi j'en avois, ſe pourroient comparer ;

Mais le Dépit me fit pleurer,
Et ma Rivale vit mes larmes.

## SCENE II.

ANGELIQUE, MEDOR.

MEDOR.

CEdres hautains, Planes audacieux,
Elevez-vous jusqu'au Palais des Dieux,
Et leur dites que je n'envie
Leur Nectar, ni leur Ambrosie.
Croissez, Arbres, montez au céleste Séjour,
Et comme eux croissez mon amour.

ANGELIQUE.

Ainsi qu'en la Saison nouvelle,
Vous reprendrez une robe plus belle;
Puisse ainsi notre Amour renouveller d'atraits.

MEDOR.

Et toujours croître, & ne vieillir jamais.

*Tous deux ensemble.*

Et toûjours croître, & ne vieillir jamais.

ANGELIQUE.

Une autre cependant à tes yeux plus aimable,
T'a fait m'abandonner, t'a fait suivre ses pas.

MEDOR.

Un autre ne l'a pû, qu'empruntant vos appas.
De mon erreur l'Enfer seul fut coupable.

ANGELIQUE.

Malgré les Démons & les Dieux,
Ton cœur, si tu m'aimois, eût démenti tes yeux.
Bien qu'après ce malheur, le mien ait tout à craindre,
Triomphe encor de mon courroux :
Donne-moi d'un cœur jaloux
Le plaisir le plus doux ;
Force-moi d'avoüer que j'ai tort de me plaindre.

## SCENE III.

ANGELIQUE, MEDOR, BERGERS, BERGERES.

CHŒUR DE BERGERS.

ALlons, Bergers, allons gagner le prix
Que Medor a promis.

ANGELIQUE.

Je connois de vos chants l'amoureuse harmonie ;
Le Rossignol n'a point leur douceur infinie :
Mais pour célebrer ce beau jour,
Il ne faut point parler des maux que fait l'Amour.

MEDOR.

Banniſſez la triſteſſe, & que votre Muſique
Soit digne d'Angélique.
Chantez, jeunes Beautés : chantez, diſcrets
Amans,
Chantez de vos amours les plus heureux momens.

PHILIS.

A la Fête de Pan, Lycidas l'infidelle
Me quitta pour Aminte & moins jeune, & moins belle,
Et crût que j'en mourrois d'ennui :
J'eus le prix de la Danſe à cette même Fête,
Et je fis la conquête
D'Alcidon plus aimable, & plus jeune que lui.

SILVIE.

Après une cruelle abſence,
Qui d'un parfait Amant
M'a fait ſi vivement
Craindre la mort, ou l'inconſtance,
Je viens de le revoir en ce Bocage épais,
Plus amoureux & plus beau que jamais.

DAPHNIDE.

J'ai crû deux jours Lyſidor infidelle;
Mon cœur en a ſouffert une douleur mortelle:
Mon cœur, conſolez-vous,
Lyſidor n'étoit que jaloux.

TIMANTE.

De nos Bergeres la plus belle,
Après avoir chanté les Vers,
Que j'avois faits pour elle,
Remporta le prix des beaux Airs,
Et devant mes Rivaux, elle mit sur ma tête
La Guirlande gagnée à la derniere Fête.

*On danse ; & après le Ballet, Medor reprend :*

MEDOR.

C'eſt aſſez, aimables Bergeres,
C'eſt aſſez, aimables Bergers :
Repoſez-vous ſous ces verds Orangers,
Sur ces vertes Fougeres ;
Et recevez le Prix
Que Medor a promis,
Votre danſe ravit, votre belle muſique
Eſt digne d'Angélique.

ANGELIQUE.

C'eſt trop peu de ces dons pour ces charmans concerts :
C'eſt trop peu de ces dons pour ces talens divers.
Je veux, pour célébrer cette heureuſe journée,
Que de tout ce que j'aime, on faſſe l'Hymenée.
Il ne faut ſur le choix conſulter que ſon cœur.
Je puis par ma faveur
Egaler la Fortune, & vaincre la Rigueur.
Allons, Medor, allons dans mon Empire ;

Tout eſt prêt pour nous y conduire:
Cet Anneau loin de nous écarte tous dangers.
Adieu, jeunes Beautés: adieu, jeunes Bergers.

## SCENE IV.

BERGERS & BERGERES.

CHŒUR.

QU'Angélique ſoit immortelle!
Soit immortel le beau Médor!

PHILIS, ALCIDON.

Que la Parque cruelle,
En faveur d'une Amour ſi belle,
N'ait pour eux que des jours filés de ſoye & d'or.

CHŒUR.

Qu'Angélique ſoit immortelle!
Soit immortel le beau Médor!

AIMANTE, DAPHNIDE.

Soit leur Amour fidelle,
Toûjours vive & toûjours nouvelle!

CHŒUR.

Soit immortel le beau Médor!
Et ſoit Angélique immortelle!

## SCENE V.

ROLAND *arrive, & les Bergers s'enfuyent.*

ROLAND.

Angélique à Médor a pû donner son cœur!
A Médor Angélique! éclatez, ma douleur;
Tout me déclare mon malheur.
Dans cette Grotte il eut l'audace de l'écrire,
Et je viens de le lire:
*Entre tous les Mortels Médor le plus heureux,*
*Et le plus amoureux,*
*Au frais de cette Grotte, aux doux bruit de cette onde,*
*Possédoit en repos la Merveille du Monde.*
Le Chiffre d'Angélique à ces mots ajoûté,
Déclare leur félicité.
Pour rendre de Médor la victoire publique,
Est-il besoin de nommer Angélique?
O Dieux! combien de fois,
Et les jours, & les nuits, par ses chants dans ces Bois,
A cet heureux Médor a-t'elle fait entendre
Tout ce qu'Amour m'a fait lui dire de plus tendre?
Des plaintes par qui j'exprimois
Le sincere abandon d'un Amour véritable,
Elle a fait le plaisir d'un Rival mépriſable.
Hélas! peut-elle aussi se montrer plus aimable,
Qu'en lui représentant à quel point je l'aimois?

Amour ! quel eſt ton caprice ?
Eſt-ce ainſi qu'un Dieu rend juſtice ?
Angélique à Médor a pû donner ſon cœur ?
A Médor Angélique ! éclatez, ma douleur :
Tout m'aſſûre de mon malheur.
Je me trompe peut-être, allons, rentrons encor
Dans cette Grotte que j'abhorre,
N'a-t'on rien écrit de Roland ?

## SCENE VI.

*La Grotte de Medor ſe change en l'Antre de la* JALOUSIE. *Cette Déeſſe eſt à la porte, & darde un Serpent contre Roland.*

LA JALOUSIE.

COule, mortel Serpent,
Juſques au cœur ronge ce miſérable.

ROLAND.

Quel eſt ce monſtre déteſtable !

LA JALOUSIE.

Je ſuis la Jalouſie, aux yeux toûjours ouverts,
Pour voir tout de travers ;
Dans les maux que je fais, ſont tous les maux enſemble ;

Les plus cruels tourmens n'ont rien qui leur
ressemble :
Je mêle à la fureur un poison douloureux,
Préparé dans l'Enfer pour mes seuls malheu-
reux.

ROLAND.

O Dieux ! quelle est ma rage !

LA JALOUSIE.

J'aime à dompter l'intrépide Courage ;
Aux plus grands Cœurs je fais les plus grands
maux ;
Et c'est l'honneur de mes travaux.

ROLAND.

Dépit cuisant, mortelle haine,
Donnez quelque trève à ma peine.

LA JALOUSIE.

Que la Faveur à pleines mains
Verse sur les Humains
Ses graces éclatantes :
Elles sont impuissantes
Pour calmer un esprit que je tiens agité ;
Nul repos où je suis ne peut être goûté :
J'étouffe la raison, j'aveugle la sagesse.

ROLAND.

Monstre, Furie, ou Déesse,
Empêche-moi d'aimer ce qui ne m'aime pas.

LA JALOUSIE.

C'est ton mal, & tu l'aimeras.

# ACTE V.

*Le Theâtre repréſente un Bois, & dans l'enfoncement le Temple du Tems, qui ne doit paroître que dans la quatriéme Scene.*

## SCENE PREMIERE.

NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

AIMON.

LA douleur de Roland en fureur s'eſt changée.

NEBELON.

Eſt-il poſſible, Aimon,
Que ce Prince ſi ſage ait perdu la raiſon?
Qu'à ce point l'ait réduit ſon Amour outragée?

AIMON.

Tout ce qu'à l'Empereur
On a conté de ſa fureur,
Hélas! n'eſt que trop veritable;
Rien ne peut éviter ſa colere implacable.
Il court forcené par les champs;

Il ne connoît perſonne, ni lui-même ;
Tout eſt Médor pour lui dans ſon tranſport extrême.
La Jalouſie & ſes ſerpens
Le livrent à la frénéſie,
Qui ne lui laiſſe nul repos ;
Et peu de jours termineront ſa vie.

NEBELON.

Hélas ! c'étoit à ce Héros,
Que le Deſtin, jaloux de notre gloire,
Attacha la victoire.
Du Ciel, dans ſes malheurs,
Réverons la Juſtice.
Amour a fait ſon crime, Amour fait ſon ſupplice.
Au moins, pour calmer ſes douleurs,
Allons chercher & conſulter Meliſſe.

AIMON.

Cette charmante Nymphe eſt la droite raiſon,
C'eſt la ſageſſe même :
Seule elle peut cauſer la guériſon
D'un mal cauſé par un Amour extrême.

ASTOLFE.

Un remède excellent,
Et peut-être l'unique,
Ce ſeroit qu'Angélique
Quitât le beau Médor pour le brave Roland.

Mais ce remède eſt difficile.
Pour toucher un cœur enchanté
Par la jeuneſſe & la beauté,
Que la valeur eſt inutile !
Vous cherchez la raiſon, hélas !
Elle s'offroit par-tout, elle étoit importune ;
Elle a cédé le monde à la fortune,
Laſſe de voir qu'on ne l'écoutoit pas :
On ne la trouve plus, que dans les ſolitudes.

NEBELON.

Il me ſemble que je la vois,
Pleine d'inquiétudes.
Laiſſez-moi lui parler à l'ombre de ces Bois.

## SCENE II.

ASTOLFE, AIMON.

AIMON.

IL n'eſt pas ſûr qu'elle calme nos peines :
Un tourment amoureux
Ne guérit point par des paroles vaines.
Pour éteindre l'Amour, il faut le rendre heureux.

ASTOLFE.

Le Palais de la Sageſſe
Eſt ennuyeux à la Jeuneſſe ;

Les Ris & les Jeux
Ne s'y plaiſent guere,
C'eſt le ſejour des maris & des meres.
S'il y vient quelqu'Amant,
C'eſt rarement :
Les Beautez s'y rendent à peine.
Les Déſirs y ſont à la gêne ;
Et ſans Amans, ſans Beautés, ſans Déſirs,
Pour la jeuneſſe il n'eſt point de plaiſirs.

AIMON.

Nul n'eſt heureux ſans la Sageſſe ;
Pour vivre heureux, il la faut adorer.

ASTOLFE.

Nul n'eſt heureux par la Sageſſe ;
Pour vivre heureux, il faut s'en ſéparer.

AIMON.

Tu me charmes par-tout, adorable Sageſſe,
Je te ſuivrai ſans ceſſe.

*Tous deux enſemble.*

Tu { me charmes / m'affliges } par-tout, { adorable Sageſſe ; / importune Sageſſe ;

Je te { ſuivrai / ſuirai } ſans ceſſe.

# SCENE III.

MELISSE, NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

MELISSE.

Guérir par la raison un violent Amour,
Ce n'est par l'ouvrage d'un jour;
Le Dédain, un Dépit, des Rigueurs trop séveres,
Ont effacé des passions légeres.
Par les faveurs, même aux plus Amoureux,
Toûjours finit l'Amour heureux;
Mais pour un Amant véritable,
S'il voit changer le sort
Qui le rend misérable,
Ce n'est que par le Tems, quelquefois par la mort

NEBELON.

Par le Temps! ô l'espoir frivole!
Dans le malheur qui nous désole.

MELISSE.

Le Temps est le maître de tout;
Par le Temps il n'est rien dont on ne vienne à bout.

L'Amour régne absolu sur tout ce qui respire ;
Mais le Tems tient l'Amour sujet à son empire :
Le Tems seul vous peut soulager.
Peu d'Humains, il est vrai, sçavent le ménager ;
Pour moi, je l'étudie, & l'observe sans cesse,
Je m'accomode à son humeur,
Aussi j'ai part à sa faveur.
Qu'il s'échape, qu'il disparoisse,
Le Tems me voit toûjours l'attendre sans ennui,
Et toûjours prête à changer comme lui
J'excuse sa lenteur, ou je fuis sa viteſſe.
Son Temple est proche de ces lieux.

NEBELON.

Pourquoi le cacher aux yeux ?

MELISSE.

Vous allez voir le Tems avec toute sa pompe ;
Vous allez voir entre ses mains
Le passé qui s'efface au regards des Humains,
Le Présent qui les fuit, l'Avenir qui les trompe.

# SCENE IV.

LE TEMS *avec les Saiſons, les Heures, & toutes ſa ſuite*, MELISSE, NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

LE TEMS.

C'Eſt peu d'ouvrir ici les yeux,
Il y faut apporter d'attentives oreilles ;
Mon ſçavoir eſt profond, vaſte, & myſtérieux.
Le Tems ſeul peut du Tems découvrir les merveilles.
Du malheureux Martel Neveu brave & pieux, *
Tu vois dans le paſſé tes illuſtres Ayeux
Des Ayeux de ton Roi tirer leur origine.
Je n'oſerois finir cette race divine,
Moi qui mets fin à tout.

NEBELON.

Cependant, ſi j'en crois
Ce qu'en toi-même j'apperçois,
Deux ſiécles de mon Prince aboliſſent la race.**

* *Nebelon étoit fils de Childebrand, frere de Charles Martel, & fut le cinquiéme Ayeul de Hugues Caper.*

** *Charles Martel étoit bâtard, & Childebrand légitime.*

LE TEMS.

Ton Roi verra tous ſes jours triomphans ;
Mais la honte de ſes enfans
Méritera que je l'efface,
Et qu'au ſang le plus pur je rende enfin la place.
Bien loin d'anéantir un ſang victorieux,
Vois ce ſang épuré, ce ſang plus glorieux,
En toi renouveller une tige plus belle,
Une tige éternelle.

NEBELON.

Quelle ſuite de Rois ſe préſente à mes yeux !
Quel éclat ! quelle gloire !
Mais entre tous ces Rois qui naiſſent de mon ſang,
Quel eſt celui qui tient le plus haut rang,
Et que je vois par-tout ſuivi de la Victoire ?
Quel éclat ! Quelle gloire.

LE TEMS.

En Louis ſeul tu vois
Le Modéle parfait des Héros & des Rois.
Jamais Mortel n'aura le Tems plus favorable.
Pour lui ſeul complaiſant, pour lui ſeul immuable,
Mon vol devancera ſes vœux ;
Et pour faciliter ſes Exploits glorieux,
Je forcerai les Deſtinées.
Les momens ſeront jours, les jours ſeront années.
Il ne ſera pour lui, ni neige, ni glaçons :

Il

Il se rendra l'Arbitre des Saisons,
Et de son Regne illustre écartant tous obstacles,
Dix siecles ne sçauroient faire autant de miracles.

NEBELON.

Que vois-je, juste Ciel! Pour lui seul le destin
Fait le pouvoir sans borne, & le bonheur sans fin.
Je le vois sans égal dans la paix, dans la guerre,
Et plus grand que son nom qui remplira la terre.
Pour fruit de ses travaux il éleve l'honneur,
Et le mérite exquis jouit de son bonheur.

LE TEMS.

Porte plus loin tes yeux, découvre sans nuages
D'un avenir heureux les charmantes images.

MELISSE.

Le tems nous rit, je le vois dans l'humeur
Qui fait esperer la faveur:
Parlez, son front est trop sevére.
Il faut prendre le tems, quand le tems est prospere.
La guérison d'un Amant,
Quand il le veut, ne dépend
Quelquefois que d'un moment.

NEBELON.

Du Monarque éternel sage & puissant Ministre *,

* *Le Tems exécute les ordres de Dieu.*

LE TEMS.

Ne m'expose rien de sinistre.
Tournant mes yeux sur le passé,
J'ai vû ce qui t'amene, & Roland insensé.

*Il s'adresse aux Heures.*

Jeunes beautés, sœurs inégales,
En votre égalité,
Dont les rigueurs, ou les graces fatales
Font des humains l'heur ou l'adversité;
Bien que chacune aux tendresses d'un pere
Soit également chere,
Le destin de Roland, pour guérir sa fureur,
Ordonne qu'une seule en emporte l'honneur.
Partez donc, Heure fortunée,
Aux grandes choses destinée;
Allez, courez, volez. Je donne à vos momens
Ce qu'à peine j'accorde à la longueur des ans.
Effacez Angelique, employez ma puissance,
Et ne vous laissez pas devancer par l'absence.
Dans le cœur de Roland, avant votre retour,
Faites regner la gloire, & banniſſez l'amour.
Terniſſez, emportez ces images charmantes,
Et séduisantes,
Ces souvenirs flateurs & vains,
Qui restent de ses feux, quand même ils sont éteints.

L'HEURE DU BERGER.

Si pour terminer ſa ſouffrance,
Les ans ſont des momens par ta toute puiſſance,
Fais pour les heureuſes amours
Qu'au moins les momens ſoient des jours.

ASTOLFE.

N'empêche point, Heure agreable,
Que le Tems ne guériſſe un Amant miſerable.
J'en ſais d'auſſi fiers que Roland,
Qu'amour poſſéde autant,
Et dont le mal eſt incurable.

*Les Saiſons, les Mois & les Heures, inſtruites par le Tems de la Felicité du Siecle preſent, font le Ballet qui doit repreſenter les merveilles d'un Regne qui a tous les avantages de celui de Charlemagne, & qui promet des plus heureuſes ſuites.*

*Enfin le Chœur ferme le Théâtre par où il a été ouvert, & l'on chante:*

Victoire, victoire, victoire!
Que dans tout l'Empire François
On chante le plus grand des Rois.
Les ſiécles n'en ſauroient effacer la mémoire.
Victoire, victoire, victoire?

FIN.

## *APPROBATION.*

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Edition nouvelle des Œuvres de Monſieur DE SEGRAIS, dont je crois qu'on peut permettre l'Impreſſion. A Paris ce 26. Février 1751.

FONTNELLE.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; à nos amés & féaux, Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT : notre amé PIERRE NICOLAS DELORMEL, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire réimprimer & donner au Public, un Livre qui a pour titre : *Poëſies & autres Oeuvres de M. Segrais*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant,

nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer ledit Livre en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelques qualités & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion Etrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront Enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois

mois de la date d'icelles ; que la réimpreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & nottament à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, l'imprimé qui aura ſervi de copie à la réimpreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Gardes des Sceaux de France, le Sieur Demachault, Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Pré-

ſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux, Conſeillers, Secrétaires, foy ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le dix-ſeptiéme jour du mois de Mars, l'an de Grace mil ſept cent cinquante-un, & de notre Regne le trente-ſixiéme.

SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 575. *fol.* 449. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, ce* 2 *Avril* 1751.

LE GRAS, Syndic.

PQ
1924
S3
1755
t.2

Segrais, Jean Regnauld
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBR